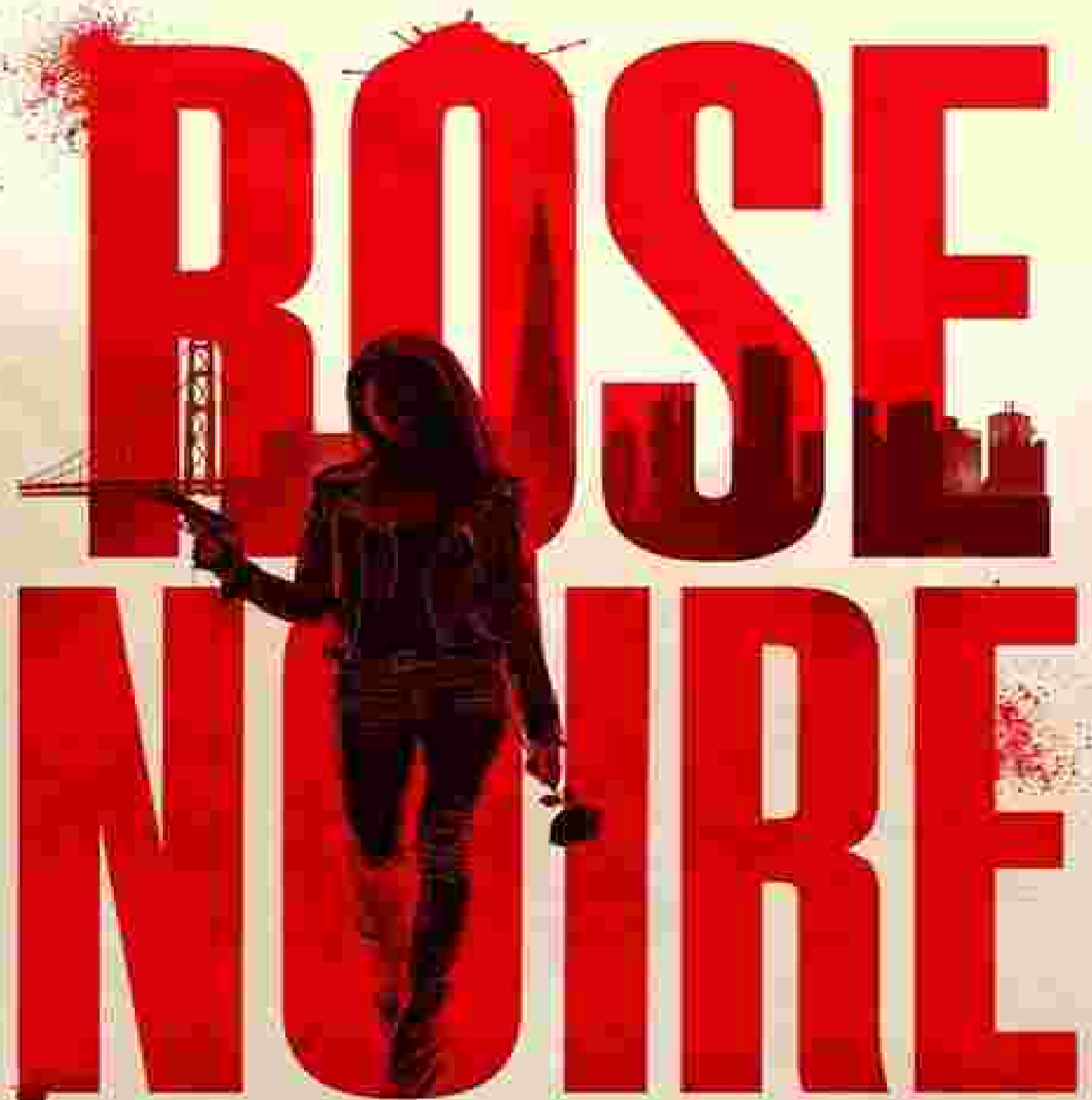


SÉRIE STELLA LAROSA #1

ROSE NOIRE



AUTEUR À SUCCÈS DU WALL STREET JOURNAL

L.T. RYAN
AND KRISTI BELCAMINO

Rose Noire
Un thriller de Stella LaRosa
Tome 1

L.T. Ryan
avec
Kristi Belcamino



Copyright © 2024 par LT Ryan et Liquid Mind Media, LLC, Kristi Belcamino, Brian Shea. Tous droits réservés. Aucune partie de cette publication ne peut être copiée ni reproduite sous quelque format ou par quelque moyen que ce soit, électronique ou autre, sans le consentement préalable du titulaire des droits d'auteur et de l'éditeur de ce livre. Cet ouvrage est une œuvre de fiction. Tous les personnages, noms, lieux et événements sont fictifs ou utilisés fictivement.

Pour toute information, contactez :

<https://LTRyan.com>

<https://www.instagram.com/ltryanauthor/>

<https://www.facebook.com/LTRyanAuthor>

La série Stella LaRosa

[Rose Noire](#)

[Red Ink \(à paraître prochainement\)](#)

Rejoignez la famille des lecteurs de L.T. Ryan et recevez gratuitement un exemplaire de l'histoire de Rachel Hatch, *Fractured*. Cliquez sur le lien ci-dessous pour vous inscrire :

<https://ltryan.com/rachel-hatch-newsletter-signup-1>



Vous aimez Hatch ? Savage ? Noble ? Maddie ? Offrez-vous des produits dérivés L.T. Ryan dès aujourd'hui ! Cliquez sur le lien ci-dessous pour découvrir des mugs, des t-shirts et même des exemplaires dédicacés de vos thrillers L.T. Ryan préférés ! <https://ltryan.ink/EvG>



Sommaire

[Chapitre 1](#)
[Chapitre 2](#)
[Chapitre 3](#)
[Chapitre 4](#)
[Chapitre 5](#)
[Chapitre 6](#)
[Chapitre 7](#)
[Chapitre 8](#)
[Chapitre 9](#)
[Chapitre 10](#)
[Chapitre 11](#)
[Chapitre 12](#)
[Chapitre 13](#)
[Chapitre 14](#)
[Chapitre 15](#)
[Chapitre 16](#)
[Chapitre 17](#)
[Chapitre 18](#)
[Chapitre 19](#)
[Chapitre 20](#)
[Chapitre 21](#)
[Chapitre 22](#)
[Chapitre 23](#)
[Chapitre 24](#)
[Chapitre 25](#)
[Chapitre 26](#)
[Chapitre 27](#)
[Chapitre 28](#)
[Chapitre 29](#)
[Chapitre 30](#)
[Chapitre 31](#)
[Chapitre 32](#)
[Chapitre 33](#)
[Chapitre 34](#)
[Chapitre 35](#)
[Chapitre 36](#)
[Chapitre 37](#)
[Chapitre 38](#)
[Chapitre 39](#)
[Chapitre 40](#)

[Chapitre 41](#)

[Chapitre 42](#)

[Chapitre 43](#)

[Chapitre 44](#)

[Chapitre 45](#)

[Chapitre 46](#)

[Chapitre 47](#)

[Chapitre 48](#)

[Du même auteur](#)

[À propos de l'auteur](#)

1

UNE CORNE DE BRUME PLAINTIVE retentit au loin. Mark Bellamy sentit un frisson d'inquiétude le parcourir tandis qu'il marchait seul dans la nuit, ses chaussures de ville ridicules claquant et résonnant dans les rues désertes du centre-ville de San Francisco.

Il avait l'impression que l'obscurité se refermait sur lui et les poils de sa nuque se hérissaient, même si ses sens ne détectaient aucun signe de menace. Il était entraîné à scruter son environnement pour repérer ce type de danger. Mais là, c'était différent. C'était un sentiment ancré au plus profond de son être.

Peut-être que ce sentiment d'appréhension venait de sa réunion du lendemain, songea-t-il. Ou peut-être était-ce ce froid glacial qui semblait s'infiltrer dans ses os pour s'y enraciner. Il avait grandi dans le nord de l'État de New York, où il faisait si froid qu'on pouvait cracher et voir sa salive geler avant de toucher le sol. C'était donc complètement *stupide* d'avoir froid en Californie en plein mois de juillet. Comment avait-il pu croire que c'était une bonne idée de rentrer à pied du Top of the Mark jusqu'à son hôtel sans manteau ? Ça le dépassait. Son excuse, c'était qu'avec sa carrure de bodybuilder, n'importe quel manteau lui donnait l'impression de porter une camisole de force.

La bande de brouillard qui semblait avoir déferlé sur la ville au moment précis où il s'engageait dans les rues désertes du quartier des affaires rendait l'air non seulement plus froid, mais aussi désorientant, brouillant toute perception des distances sonores. Quand Bellamy avait quitté les clubs de strip-tease et la foule de Chinatown pour les rues plus sombres du centre-ville, il avait entendu un éclat de rire féminin qui semblait provenir du

même pâté de maisons. Il aurait juré que le parfum musqué d'une femme s'était mêlé à la brise salée de l'océan qui ébouriffait son épaisse chevelure. Pourtant, quand il s'était retourné, il n'avait trouvé qu'une rue déserte. Mais là, il venait d'entendre autre chose.

Des pas.

Quelque chose était là. *Quelqu'un* était là. Un rapide coup d'œil en arrière ne révéla rien d'autre que le brouillard bas et tourbillonnant qui s'étendait sur la moitié du pâté de maisons, laissant l'autre moitié noyée dans la brume blanche. Il accéléra le pas, s'efforçant de marcher légèrement, maudissant le claquement bruyant des chaussures habillées qu'il avait portées au gala du Mark Hopkins Hotel. Évidemment, elles allaient avec le costume de pingouin que Julia l'avait supplié de porter. Depuis l'instant où il l'avait rencontrée, un an plus tôt, il n'avait jamais pu dire non à cette femme.

Il entendit à nouveau un bruit et se retourna, mais ne vit rien d'autre que la brume. Il se glissa dans une entrée sombre, plaqua son dos contre la porte vitrée glacée et tendit l'oreille. Ses doigts se refermèrent en poings tandis que ses yeux fouillaient l'alcôve obscure à la recherche d'une arme. Il n'y avait rien. Mais Bellamy avait été entraîné à faire de son propre corps l'arme la plus mortelle qui soit.

Au loin, le gémissement plaintif de la corne de brume. Puis un silence total.

Celui qui le suivait était doué.

Il aurait dû prendre un taxi. Il aurait pu éviter tout ce cirque. Il était fatigué et un peu éméché. Il voulait juste rejoindre l'hôtel et se glisser dans le lit auprès de Julia. Mais non, il avait pensé que cette marche nocturne lui ferait du bien, l'aiderait à s'éclaircir les idées.

Un des hommes au gala avait fait une remarque sur les opérations militaires à l'étranger, et des souvenirs sombres avaient resurgi malgré lui des profondeurs. Bellamy avait senti la colère monter et s'était excusé, prétextant qu'il était tard et qu'il devait rentrer à son hôtel. Et voilà que cette promenade paisible qu'il avait imaginée s'était transformée en véritable casse-tête. Il avait été persuadé qu'il allait finir sa nuit en blessant quelqu'un.

Mais il aurait préféré éviter.

Il se maudit de ne pas être armé. Brandir un flingue, même sans avoir à s'en servir, aurait suffi à faire fuir n'importe quel agresseur potentiel. Il s'était un peu relâché depuis son retour en Amérique. Quand Julia lui avait

demandé de ne pas emporter son arme pour ce voyage, il avait accepté. Julia détestait les armes. Lui, il les adorait. Mais il ne pouvait pas lui dire ça. Pas maintenant.

Elle ne pouvait pas connaître son passé. Personne ne le pouvait. C'était trop dangereux. Et jamais il ne la mettrait en danger.

Une fois qu'il aurait rencontré son contact le lendemain près du front de mer, tout serait terminé. Julia et lui pourraient reprendre l'avion pour leur ranch dans le Montana et construire leur vie ensemble. La réunion de demain refermerait définitivement la porte sur son ancienne vie.

Ce serait un peu de baume sur la plaie purulente de culpabilité qu'il porterait pour le reste de sa vie. Cette angoisse avait failli le submerger jusqu'à ce qu'il rencontre Julia. Cette dernière réunion arrangerait les choses. Du moins, autant qu'elles pouvaient l'être dans une situation aussi horrible. Après avoir transmis ce qu'il savait, il en aurait fini une fois pour toutes.

Son devoir envers son ancienne vie serait accompli, et il serait prêt à repartir de zéro avec Julia. Il ferait presque n'importe quoi pour la rendre heureuse. Son confort et sa sécurité passaient avant tout. C'est pourquoi il l'avait renvoyée à l'hôtel quand sa migraine s'était déclarée. Elle avait insisté pour que Bellamy reste, lui rappelant tandis qu'il l'installait dans la voiture avec chauffeur que s'il était sérieux au sujet de transformer le vieux ranch en complexe hôtelier, il allait devoir nouer des contacts. Bien sûr qu'il était sérieux — il ne voulait pas être un homme entretenu. Alors il était resté et avait fait du charme au gratin.

À présent, blotti dans cette entrée, il sentait un malaise parcourir son corps tendu. D'ordinaire, un agresseur ou un junkie ne se montrait pas si furtif en traquant sa proie, surtout s'il cherchait juste à se faire de l'argent facile. Il commençait à se demander : et si c'était autre chose ? Et si quelque chose de son passé l'avait retrouvé ? Quelqu'un d'autre au courant de sa réunion du lendemain.

Impossible.

Bellamy avait été prudent. Oh, tellement prudent. Il était le meilleur des meilleurs. Personne ne pouvait le retrouver à moins qu'il ne le veuille. Et il ne craignait pas que son contact l'ait trahi — ils voulaient trop ces informations.

Un autre bruit. Un fracas métallique résonna dans la nuit silencieuse puis se répercuta en écho, s'estompant par vagues de plus en plus faibles.

Mais ce n'était pas proche. Ça devait venir de plus loin dans la rue. Ce qui signifiait qu'il avait le temps d'agir.

Le temps de mettre fin à ce petit jeu.

Il allait affronter son poursuivant et en finir pour pouvoir rentrer à l'hôtel, retrouver Julia.

Bellamy passa la tête hors de l'entrée, eut à peine le temps d'apercevoir une silhouette sombre dressée devant lui avant de recevoir un coup écrasant à la mâchoire. Malgré tout, il parvint à asséner un coup solide à l'abdomen de l'autre homme avant de pivoter pour s'écarter.

L'agresseur chargea. Le grand homme au masque de ski lança des coups de poing puissants, mais peu atteignirent leur cible. Les ripostes de Bellamy pas davantage. Les deux hommes esquivaient les coups de l'autre avec une précision redoutable. La rue noyée de brouillard résonnait de souffles rauques et du claquement sourd des poings sur la chair quand un coup faisait mouche.

Bellamy parvint à asséner un coup dévastateur au rein de l'autre homme, mais au lieu de s'effondrer, l'homme masqué riposta avec un large crochet qui l'envoya chanceler en arrière. Luttant pour retrouver son équilibre, Bellamy chargea et plaqua son adversaire au sol. Ils tombèrent lourdement, chacun cherchant à prendre le dessus.

Bellamy se dégagea et bondit sur ses pieds. Il se jeta à nouveau sur son assaillant. La semelle de sa chaussure percuta la tête de l'homme masqué. L'impact fit chanceler l'autre homme, mais celui-ci revint aussitôt à la charge. Pendant un bref instant, les deux hommes se tournèrent autour, haletants, les poings ensanglantés serrés.

— Qui êtes-vous ? demanda Bellamy d'une voix rauque. Enlevez votre masque, espèce de lâche.

Au lieu de répondre, l'autre homme bondit en avant, déclenchant un nouvel échange de coups de poing. Puis, sans qu'on sache comment, l'homme masqué réussit à percer la garde de Bellamy et l'envoya au tapis d'un crochet droit dévastateur à la mâchoire.

Alors qu'il volait dans les airs, projeté à terre, Bellamy vit que le brouillard s'était levé, révélant un ciel nocturne qui l'engloutit complètement tandis que tout devenait noir.

* * *

La première pensée de Bellamy lorsqu'il reprit conscience fut qu'il s'était ramolli. Deux ans de retour en Amérique, et il était aussi vulnérable qu'un civil. Ensuite, il se demanda pourquoi son agresseur portait encore une cagoule. Bellamy scruta sa prison à la recherche d'une issue.

L'homme devant lui portait un col roulé noir et un jean noir. La cagoule lui couvrait entièrement la tête, mais ses yeux sombres brillaient quand ils captaient la lumière de l'ampoule nue suspendue au plafond bas.

La pièce était un petit espace souterrain, pas plus grand que trois mètres sur trois. Les murs de pierre ruisselaient de condensation. Après avoir mémorisé la disposition des lieux, Bellamy examina son corps. Sa tête lui faisait mal et ses poignets le brûlaient. Il comprit qu'ils avaient supporté tout son poids, reliés à un anneau métallique scellé dans un mur de béton à hauteur de taille. Il était resté suspendu par les menottes. Pas étonnant qu'ils le fassent souffrir.

Alors que l'agresseur faisait un pas en avant, Bellamy remarqua quelque chose de familier chez cet homme. Était-ce sa démarche ? Bellamy l'ignorait. Ce qu'il savait, en revanche, c'est que ce n'était pas une agression ordinaire. C'était autre chose. Quelque chose de bien, bien pire. Son passé qui revenait avec des conséquences mortelles.

— Vous allez me torturer ou quoi ? demanda Bellamy. De quoi s'agit-il ?

— Si je le dois.

La voix. Bellamy *connaissait* cette voix. C'était pour ça que l'homme portait un masque. Ils se connaissaient. Son visage se crispa tandis qu'il tentait de l'identifier.

— Où sont les autres membres de votre équipe ? J'ai besoin de leurs positions exactes.

— Je ne sais pas où ils sont. On n'est plus en contact, mec.

— Je ne..., fit l'homme avec une pause délibérée, ... vous crois pas.

— Je ne peux pas vous dire ce que je ne sais pas.

L'homme vissa un silencieux au bout d'un pistolet, un Glock 19. L'arme de prédilection de tout agent.

— Je vous donne cinq minutes pour me dire où ils sont. Sinon, je vous tue.

— Et si je vous disais que je suis déjà mort ? dit Bellamy.

— Arrêtez de gagner du temps, dit l'homme. Dites-moi où ils sont. Où est la Rose Noire ?

Un frisson de terreur parcourut l'échine de Bellamy à ce nom. C'était grave. Vraiment grave. Il serra les dents.

— Je vous ai dit que je ne savais pas.

— Alors vous mourrez.

L'homme leva le Glock.

— Mais d'abord, je vais m'assurer que vous ne savez vraiment rien.

Il pressa la détente. Bellamy hurla quand son genou explosa et qu'une douleur intense se propagea dans sa jambe. La sueur ruisselait sur son visage, sa respiration était saccadée. Il s'ordonna de ne pas regarder son genou.

Lorsqu'il retrouva un semblant de calme, il regarda de nouveau le tireur.

— Si vous allez me tuer, ayez au moins le courage de me montrer votre visage.

L'homme pressa de nouveau la détente, visant cette fois le bras gauche de Bellamy. Il cria de douleur et ferma les yeux. Il lutta pour garder une voix calme.

— Je n'ai rien dit à personne. Personne d'autre ne sait. Croyez-moi ou non, mais c'est la vérité.

— Vous me faites perdre mon temps, dit son agresseur. Je vais vous le demander une dernière fois. Où sont-ils ?

— Je vous l'ai dit, mec. Je ne sais pas.

— Vous ne comprenez toujours pas, hein ?

Bellamy comprit alors que c'était fini. Il ne lui restait que quelques secondes à vivre. Cet homme était au courant de la réunion. Cet homme savait tout.

— Qui êtes-vous ? dit Bellamy, tandis que le goût âcre de la peur lui emplissait la bouche.

Il avait échappé à de nombreuses situations de mort imminente au fil des ans, mais il avait toujours gardé espoir. Pas cette fois. Il savait que c'était la fin.

L'autre homme s'approcha.

La fin était proche.

Le mieux que Bellamy pouvait espérer, c'était de sauver les autres. Ils le méritaient. Il s'était attiré tout ça lui-même.

— Personne d'autre ne sait quoi que ce soit, dit Bellamy. Ce que je sais m'accompagnera dans la tombe. Qu'est-ce que vous voulez ? Je vous dirai

tout ce que vous voulez savoir, mais personne d'autre dans l'équipe n'a rien à voir avec ça. C'était moi, et moi seul. Je le jure.

— Pourquoi devrais-je vous croire ? Est-ce qu'ils feraient la même chose pour vous ?

— Oui.

L'agresseur secoua la tête et dit simplement :

— Non.

Bellamy céda finalement à la peur qui lui montait à la gorge. Quelqu'un de l'équipe l'avait-il trahi ? Était-ce pour ça qu'il allait mourir dans cette chambre de torture humide ? Il chassa cette pensée. Non. Impossible.

Puis l'homme arracha sa cagoule et s'avança vers lui.

Bellamy ouvrit la bouche de stupeur, mais avant qu'il ne puisse parler, le canon du pistolet s'y enfonça. La dernière chose qu'il entendit fut la sonnerie de son téléphone dans sa poche. C'était « Faithfully » de Journey — une sonnerie qu'il avait choisie spécialement.

Julia.

2

STELLA LAROSA IGNORE les chuchotements dans la salle de sport du journal tandis qu'elle retirait ses vêtements trempés de sueur. Une femme avait même eu le souffle coupé quand Stella avait enlevé son t-shirt. Son corps était mince et tonique, les femmes ne critiquaient donc certainement pas sa silhouette. Elle savait parfaitement ce qui avait attiré leur attention, et ce n'était pas le tatouage de phénix qui lui couvrait le dos.

C'étaient les cicatrices. Trois lignes blanches et irrégulières de tissu cicatriciel se croisaient sur son dos, tranchant sur sa peau méditerranéenne. Une marque de la taille d'une pièce de monnaie, aux bords ondulés, était bien visible sur son abdomen gauche — là où elle avait reçu une balle à Mogadiscio. À l'arrière de son mollet droit, une cicatrice en forme de fermeture éclair à l'air mauvais.

Même si elle avait eu l'argent pour la chirurgie esthétique, Stella ne s'en serait jamais débarrassée. Elles étaient un mémorial visible de ce qu'elle avait perdu. Elles lui rappelaient aussi que malgré ses cicatrices, son corps était toujours debout, toujours vivant. C'était quelque chose qu'elle ne considérerait jamais comme acquis.

Elle inspira profondément, et l'odeur du vestiaire — un pot-pourri de sueur, d'humidité et de désinfectant — lui fit plisser le nez. Autrefois, elle n'avait même pas bronché devant l'odeur d'un corps en décomposition. Mais c'était une autre vie.

Ignorant ses collègues journalistes, Stella laissa ses vêtements en tas à ses pieds et traversa la pièce, nue, jusqu'aux douches. En chemin, elle entendit les chuchotements. Même si elle ne distinguait pas ce que les femmes disaient, les murmures la blessaient un peu. Les cicatrices

prouvaient qu'elle était différente de ces femmes qui rentreraient chez elles dans leur petit monde de banlieue heureuse, où les seules cicatrices qu'elles portaient venaient de césariennes.

Nue devant le miroir pendant une brève seconde, Stella envia ces femmes et leurs vies apparemment insouciantes. Elle se rappela que, tout comme elle, elles pouvaient avoir des cicatrices terribles que personne d'autre ne pouvait voir. Celles enfouies au plus profond d'elles-mêmes. C'étaient les pires cicatrices à porter.

Elle ne travaillait pas avec ces femmes, ces journalistes qui couvraient les restaurants, les best-sellers et les films primés. C'étaient des journalistes de rubrique. Stella, elle, était la nouvelle journaliste des faits divers de nuit. Elle avait pris ce poste précisément pour ne pas avoir à interagir avec qui que ce soit, à part quelques rédacteurs de nuit et des photographes. Les rédacteurs étaient des connards, mais elle s'était toujours bien entendue avec les photographes.

Alors qu'elle fixait son reflet dans le miroir devant la douche, Stella était désorientée. Elle se reconnaissait à peine. Pour la première fois depuis des années, elle avait l'air en bonne santé. Ses joues étaient roses après son entraînement, ses yeux noirs n'avaient plus de cernes. Ses cheveux noirs étaient longs et soyeux au lieu d'être emmêlés et gras. La vie en Amérique lui réussissait, depuis qu'elle avait arrêté de boire pour s'endormir chaque soir. Même si elle semblait en bonne santé à l'extérieur, l'intérieur était toujours en lambeaux, à peine maintenu ensemble. Ces cicatrices invisibles étaient profondément ancrées en elle, entortillées.

Stella entra dans la douche pour laisser l'eau chaude battre sur sa peau et chasser les ombres de la mémoire qui menaçaient toujours de la submerger. Elle tourna le robinet au maximum et savoura la sensation des jets d'eau brûlants qui martelaient son dos. Tandis qu'elle se savonnait les cheveux, l'air se remplait d'une odeur d'eucalyptus. Cela lui rappela une journée avec son équipe à Chypre. Chassant ce souvenir, elle ferma les yeux et s'exhorta à garder une attitude positive à la rédaction ce jour-là.

Son service chevauchait celui de certains journalistes de jour pendant environ trois heures, et une journaliste de son département semblait penser que Stella était sa bonniche. Dès la première minute de leur rencontre, Marilyn avait essayé de lui refiler des sujets bidons — des travaux sur un pont, une querelle entre candidats au conseil municipal, un tollé de quartier

à propos d'un nouveau bar. On était loin des pays déchirés par la guerre qu'elle couvrait à l'étranger.

Au début, Stella était amusée. Elle comprenait pourquoi cette femme la prenait pour une débutante. Après tout, le poste de journaliste des faits divers de nuit était le plus bas de l'échelle. À peine un cran au-dessus de stagiaire, mais pas toujours.

Un e-mail envoyé à toute l'entreprise le lundi pour présenter Stella s'était longuement étendu sur sa décennie à l'étranger et ses nombreux reportages primés. Malgré cela, Marilyn la traitait toujours comme son assistante personnelle. En quittant la salle de rédaction mardi, Marilyn s'était arrêtée au bureau de Stella.

Stella attendit quelques minutes avant de lever les yeux. La femme avait quelque chose d'un oiseau, avec des traits pointus et de petits yeux perçants. Son carré blond était strié de gris, et elle arborait d'énormes lunettes à monture noire très élégantes. Elle s'habillait en noir tous les jours — jupe crayon, pull noir et bijoux imposants.

— Je t'ai envoyé des articles qui doivent paraître dans le journal de demain.

La voix de Marilyn était parfaitement posée. Stella se demanda si cette femme avait jamais prononcé un gros mot de sa vie.

— Je n'ai pas le temps de m'en occuper aujourd'hui.

Marilyn tapota son menton d'un ongle manucuré, attendant une réponse. Stella garda le silence.

— Celle qu'il faut couvrir, dit Marilyn, c'est l'histoire du tunnel secret entre les voies du B.A.R.T. qui a été révélé par des explorateurs urbains. Maintenant, des membres de gangs s'y retrouvent la nuit et s'entretuent. On vient d'y trouver un corps la semaine dernière. C'est un petit tunnel entre les deux voies, utilisé par les agents de maintenance. Ils proposent une visite demain soir, mais moi, je ne travaille pas de nuit comme toi.

Stella fut surprise. Pour une fois, un sujet proposé par Marilyn était bon, mais elle ne pouvait pas le faire. Sous terre. Des tunnels. Pas question. Elle avait fixé Marilyn jusqu'à ce que l'autre femme, mal à l'aise, pousse un soupir agacé et s'en aille, laissant un nuage de patchouli dans son sillage.

C'était maintenant vendredi, et Stella terminait sa première semaine à la rédaction. Chaque après-midi, Marilyn avait bombardé sa boîte mail d'articles qu'elle n'avait pas eu le temps de finir. Aucun n'était aussi intéressant que l'affaire des gangs dans les tunnels souterrains secrets. Après

le premier, le mardi, Stella n'avait même plus pris la peine d'ouvrir les e-mails. Elle les supprimait directement. À quinze heures, Stella s'arrêta devant la porte de la salle de rédaction, méfiante, le regard vers le bureau de Marilyn. Il était vide. Bien. La journaliste bouledogue aux cheveux argentés était partie pour la journée.

Cette salle de rédaction occupait le même immeuble depuis cinquante ans. Elle s'étendait autrefois sur cinq étages ; maintenant, elle se limitait à un seul. Les immenses baies vitrées donnaient sur la ville. Cet étage, lui avait-on dit, n'abritait autrefois que la rédaction. Désormais, différents espaces avaient été cloisonnés pour accueillir aussi les services publicité et administratif.

Stella s'arrêta dans l'embrasure de la porte et inspira. Ça sentait comme chez elle. L'odeur d'une salle de rédaction était si familière : café frais, légers relents de cigarette d'une époque révolue, encre noire sur papier journal, et cet étrange parfum légèrement sucré qui émanait des piles interminables de journaux jaunis.

Stella avait travaillé dans des dizaines de salles de rédaction au cours de sa carrière, principalement à l'étranger. Elles avaient toutes en commun ce bourdonnement persistant qui donnait l'impression d'être à l'épicentre de tout. Peu importait que ce soit un local minuscule à Beyrouth ou un bureau de fortune dans un bel appartement parisien. L'énergie d'une salle de rédaction était addictive.

Du temps où elle était correspondante de guerre, ses collègues journalistes devenaient comme une famille. Ils dormaient souvent dans les petites salles de rédaction et se réveillaient à l'annonce de violences, enfilant gilets pare-balles, casques, et parfois même lunettes de protection avant de se précipiter dehors.

Son rédacteur en chef, Jack Garcia, la tira de sa nostalgie en criant depuis l'autre bout de la salle.

— Collins ! Quoi de neuf dans la rue ?

Stella sourit, puis prit conscience que c'était la première fois de la journée que son visage se fendait ainsi. Elle aimait bien Garcia. C'était un homme de presse sans fioritures. Jack était petit et nerveux, et portait toujours une chemise blanche et une cravate desserrée, comme un clin d'œil à une formalité depuis longtemps oubliée.

Lors de son entretien d'embauche, il avait froncé les sourcils, perplexe, quand elle lui avait exposé ses intentions. Caressant sa barbiche

soigneusement taillée, il l'avait examinée.

— Vous êtes sûre de vouloir ce poste ? Vous savez que nous cherchons aussi un journaliste d'investigation.

Elle soutint son regard, impassible.

— Je veux les faits divers de nuit.

Elle ne lui dit pas pourquoi. Moins elle avait affaire à d'autres gens, mieux c'était. Elle voulait des amis, mais l'idée de laisser quelqu'un entrer à nouveau dans sa vie la terrifiait.

Se mordillant l'intérieur de la lèvre un moment, il leva son CV.

— Avec votre expérience, vous pourriez avoir le poste de votre choix.

Elle fit mine de réfléchir un instant avant de répondre.

— Et si je prenais le poste de nuit aux faits divers, et que je fasse quelques articles d'investigation quand c'est calme ?

Garcia secoua la tête, leva les yeux au ciel et fit le signe de croix.

— Qui vous envoie ? Bien sûr, le poste est à vous. Vous commencez lundi.

— Merci.

Alors qu'elle se tournait pour partir, il la rappela.

— Collins ? Vous n'avez pas demandé combien on payait. Le salaire est dérisoire. Une vraie blague. Vous pouvez encore vous rétracter. Si je ne vous vois pas lundi soir, je ne vous en tiendrai pas rigueur.

Sans se retourner, elle agita la main en guise de réponse.

À présent, pour son cinquième jour de travail, elle passa devant le bureau de Garcia en se dirigeant vers le coin des reporters de faits divers. Un coin équipé d'un tableau blanc et de scanners de police qui tenaient plus de la relique qu'autre chose, depuis que la plupart des fréquences étaient cryptées.

— Hé, Garcia, dit-elle. J'ai capté quelque chose sur le scanner pendant que je m'entraînais à la salle. Un cadavre trouvé près du front de mer ?

Elle ne lui dit pas qu'elle avait écourté son entraînement en entendant les échanges radio sur son téléphone. C'était quelque chose dans la voix du flic. Toute la semaine, Stella avait entendu des appels concernant des cadavres, mais celui-ci semblait différent. Le flic qui avait signalé la découverte avait l'air secoué.

— Josh est déjà en route, dit Garcia.

Josh était le reporter de jour aux faits divers.

La déception l'envahit. Jusqu'à présent, elle n'avait eu aucune bonne affaire à couvrir. Juste quelques cambriolages et accidents de la route. Elle s'attarda près du bureau de Garcia jusqu'à ce qu'il finisse par lever les yeux.

— Impressionnant que vous en ayez entendu parler, dit-il. Vous devez déjà avoir des sources pour avoir été informée en même temps que Josh a reçu son tuyau. Il couvre les faits divers ici depuis des années. Comment avez-vous su, d'ailleurs ?

S'il savait ! Stella sourit intérieurement. Un vieil ami de la CIA lui avait communiqué les fréquences secrètes de la police et lui avait expliqué comment y accéder depuis son téléphone quand il avait appris son nouveau travail. Ce bon vieux Harry.

Comme Stella ne répondait pas, Garcia se contenta de sourire.

— Je ne vais pas vous demander de révéler vos sources.

Un silence gêné s'installa.

Garcia tenta de le combler en se raclant la gorge.

— Josh a aussi mentionné un corps trouvé près du stade. Si vous avez envie de sortir de la rédaction, vous pourriez aller voir. Ce qui pourrait rendre l'affaire intéressante, c'est qu'il a été trouvé devant la nouvelle minoterie. Sans doute un SDF, mais ça vaut le coup d'œil.

L'année précédente, des manifestants s'étaient enchaînés au grillage pour protester contre l'entreprise de construction qui avait bâti le site, l'accusant de racisme. Après un incident violent, les manifestants avaient abandonné et la minoterie avait ouvert six mois plus tard.

— J'y vais, dit-elle.

— N'oubliez pas de noter vos kilomètres.

— Ouais, c'est ça.

— Aussi, si vous prenez le BART pour une raison quelconque, on a une caisse pour les frais, ou vous pouvez vous faire rembourser.

Stella ne prendrait pas le Bay Area Rapid Transit. En Europe, elle s'était forcée à prendre le métro, mais s'enfoncer sous terre dans un tube étroit et confiné figurait en tête de sa liste de choses susceptibles de la faire paniquer. Le BART passait carrément sous la baie de San Francisco. Rien que d'y penser lui donnait des sueurs froides. Elle avait commencé à partir, mais se retourna.

— Avez-vous réfléchi à l'article que j'ai mentionné ? demanda-t-elle. Celui sur le pétrole ?

— Ça risque de nous dépasser, Collins. Je sais que vous avez l'habitude des gros sujets, mais celui-ci est trop gros pour nous.

Il se mit à caresser sa barbiche, son geste caractéristique qui indiquait, Stella s'en rendit compte, une réflexion intense.

— Celui-ci pourrait vous valoir votre premier Pulitzer, répondit-elle.

Stella se retourna et se dirigea vers l'ascenseur.

— Hé ! lui lança Garcia. Comment savez-vous que je n'en ai pas déjà un ?

* * *

En sortant sur le trottoir, Stella regarda autour d'elle et ressentit une petite bouffée de joie en voyant le soleil percer à travers les nuages blancs et cotonneux. Cette émotion lui semblait étrangère, mais bienvenue. La majeure partie de la journée avait été grise, morne et froide, mais le brouillard s'était levé, révélant un ciel d'un bleu éclatant et des nuages nimbés d'une lumière éthérée pour les dernières heures du jour. Le soleil se couchait et toute la ville baignait dans sa lueur. Au nord, le Golden Gate Bridge resplendissait de toute sa splendeur. La beauté de la ville lui avait manqué pendant son séjour à l'étranger.

Inspirant profondément, Stella se sentit pleine d'énergie, vivante et libre. Puis une vague de culpabilité la submergea — la culpabilité du survivant. Elle n'avait pas le droit d'être heureuse.

3

RORY MURPHY PARCOURUT DU REGARD la pièce sans fenêtre, enfouie dans les entrailles du Pentagone. L'atmosphère était oppressante, imprégnée d'odeurs d'encaustique et de vieux livres. Il ne savait pas si ce sentiment d'être pris au piège venait de leur position profondément sous terre, ou des hommes qui le fixaient.

Rory avait su dès le début qu'il était complètement dépassé. En tant qu'assistant parlementaire, il devait garder la bouche fermée et faire profil bas. Rory excellait dans les deux. Mais quelque chose dans cette pièce lui semblait dangereux. Il n'était là que parce que son patron, le représentant Alec Walker, avait été retardé par un vol. Rory devait le remplacer à cette réunion ultrasecrète. Il avait été si anxieux qu'il s'était enfermé dans les toilettes pour s'acharner sur l'épi rebelle de ses cheveux roux. Cet épi était le fléau de son existence. Chaque fois qu'il essayait d'avoir l'air mature et professionnel, cette fichue mèche se rebellait et lui donnait l'air d'un bambin sortant de la sieste. Pire encore que d'avoir hérité cette tignasse d'un lointain ancêtre irlandais : sa peau claire qui rougissait à la moindre émotion. Ça allait ruiner sa carrière, il en était certain. Il n'avait jamais su jouer au poker.

Il avait aussi la mauvaise habitude de lisser son épi, ce qu'il fit machinalement en entrant dans cette pièce qui ressemblait à un bunker. Sa main retomba le long de son corps quand un homme au teint basané, à la mâchoire carrée et à l'épaisse chevelure noire lui ordonna de s'asseoir.

Rory examina la longue table en bois usé. Il y avait un siège vide, et il s'y dirigea.

— Attendez là, jeune homme, lança un homme aux cheveux argentés en costume.

Rory se figea.

— Le député Walker vous a autorisé à prendre des notes et à lui faire un compte rendu, déclara l'homme à la mâchoire carrée.

Du haut de son mètre soixante-quinze environ, il avait le corps d'un nageur, avec des bras musclés et un large torse.

— C'est contre mon gré, mais puisque certains d'entre nous quittent le pays cet après-midi, nous n'avons pas le choix. Voyez-vous, les informations que nous devons partager ne peuvent être transmises par aucun moyen susceptible d'être compromis, notamment sous forme électronique.

— Vous êtes sûr de ça, Kam ? demanda l'homme aux cheveux argentés. Ça me semble être une mauvaise idée. Pourquoi Walker accorderait-il une habilitation à un assistant ? Pour une affaire pareille ? C'est ultraconfidentiel. Il y a des règles pour ça. On ne peut pas décider que c'est acceptable juste parce que ça nous arrange.

— Nous n'avons pas le choix. Nous prenons tous les deux l'avion dans une heure. C'est cette réunion ou rien. Impossible de se réunir sans Walker, c'était la règle. Donc c'est son choix et sa prérogative de désigner un remplaçant.

— Eh bien, ça ne me plaît toujours pas, grogna le vieil homme. C'est un gamin. Un assistant parlementaire, bon sang.

Il chercha du regard l'appui des autres hommes autour de la table, mais personne ne répondit.

Rory savait pourquoi c'était lui qui avait obtenu cette habilitation ultrasecrète. Il était le toutou de Walker. Deux mois plus tôt, il avait demandé la main de sa fille. Au printemps prochain, il serait son gendre.

— J'ai parlé à Walker moi-même, dit Kam.

Il se tourna vers Rory.

— Donnez-moi votre téléphone.

Rory sortit son téléphone de sa poche et le lui tendit.

— Asseyez-vous là, dit Kam en désignant le siège vide. Avec ce bloc-notes et ce stylo, vous prendrez des notes. Ensuite, nous scellerons vos notes dans une enveloppe que vous remettrez à Walker.

— D'accord, dit Rory en se glissant sur le siège, le bloc-notes et le stylo devant lui.

— Et vous oublierez tout ce que vous aurez entendu aujourd'hui.

— Vraiment ? demanda Rory.

Kam lui lança un regard appuyé.

— Vraiment, confirma Rory en hochant la tête.

— Eh bien, je vais quand même utiliser des mots de code que seul Walker comprendra, marmonna l'homme aux cheveux argentés.

— Comme si on faisait autrement, lâcha un autre homme, visiblement agacé.

Puis les hommes entamèrent la réunion. Rory prit des notes, mais comprit vite qu'ils ne plaisantaient pas avec les codes.

— J'ai convoqué cette réunion parce que la menace dont j'ai parlé la semaine dernière a été éliminée, annonça Kam.

— On l'a échappé belle, commenta un autre homme.

Rory l'observa. Il ressemblait beaucoup à un agent du FBI que Walker lui avait présenté un jour au country club. Plus Rory y réfléchissait, plus il était convaincu que l'homme en costume bleu marine au bout de la table appartenait au FBI.

L'homme aux cheveux argentés jeta un coup d'œil à Rory, qui le remarqua du coin de l'œil. Il s'efforçait de se faire aussi discret que possible, les yeux rivés sur ses notes.

— Comment être sûrs que rien n'a filtré ?

— On ne sait pas, répondit Kam. On a activé quelques agents dormants pour régler les derniers détails.

— Il n'aurait jamais dû y avoir de fuites au départ, intervint l'agent du FBI. Comment diable est-ce que ça a pu sortir ?

Kam hésita et jeta un regard à Rory avant de poursuivre.

— On cherche encore à comprendre. Ça pourrait avoir un rapport avec, euh... avec notre ami à l'étranger.

— Il sait qu'il risque autant que nous si tout s'effondre ! s'exclama le vieil homme.

— Peut-être, dit Kam.

La réunion se poursuivit ainsi, de manière cryptique, pendant un bon moment. Rory griffonnait des notes, s'efforçant de retranscrire la conversation mot pour mot.

À un moment, un type blond assis à sa droite lui demanda :

— Tu notes tout, gamin ?

— Oui, monsieur.

À la fin de la réunion, Rory avait des pages de notes, mais toujours aucune idée de ce qui s'était dit. Il glissa ses notes manuscrites dans

l'enveloppe, la scella, puis la rangea dans la poche intérieure de sa veste. Avant qu'il ne sorte, Kam lui barra le passage.

— Walker m'a dit que vous étiez fiancé à Isabel.

Ce n'était pas une question.

Rory hocha la tête.

— Que les choses soient claires concernant ce que vous avez entendu ici, poursuivit Kam. Si la moindre information filtre, vous mettez en danger la vie de votre futur beau-père, et très probablement celle de votre future épouse. C'est compris ?

Un frisson glacé lui parcourut l'échine. Dans quoi s'était-il embarqué ? Mais il hocha solennellement la tête et dit :

— Oui.

Puis il partit. Il se rendit directement à l'aéroport pour attendre que le vol de Walker atterrisse, et il lui remettrait l'enveloppe aussitôt.

Mais sur la route de l'aéroport, il repensa à ce qu'il avait entendu. D'après ce qu'il avait compris, ces hommes faisaient partie d'un programme gouvernemental secret auquel Walker n'appartenait pas, bien qu'il fût au courant de leurs opérations. Le programme s'appelait Headway.

L'un des hommes avait laissé échapper le nom. Rory avait remarqué les regards paniqués échangés dans la pièce, mais il avait gardé les yeux rivés sur son bloc-notes, continuant de prendre des notes, si bien qu'ils n'avaient pas remarqué qu'il avait saisi l'importance de ce nom.

Le programme consistait à envoyer des forces spéciales dans divers pays pour mener des opérations que le gouvernement américain ne pouvait pas effectuer au grand jour sans créer des problèmes diplomatiques. Il avait été question d'une fuite d'informations sur les activités du programme, fuite qui avait mis « d'innombrables vies » en danger.

Un passage de la conversation l'avait particulièrement troublé. L'homme aux cheveux argentés avait froncé les sourcils et demandé :

— Comment éviter d'autres effusions de sang ?

— C'est eux ou nous, avait répondu Kam.

4

LE SOLEIL AVAIT PLONGÉ derrière les gratte-ciel, répandant une fraîcheur sur le front de mer face à Oakland, près du stade de baseball. Au début, Stella eut du mal à trouver l'adresse de la minoterie, mais après avoir fait demi-tour, elle aperçut un grand portail métallique ouvert. Au-delà, elle vit une route qui menait à un vaste entrepôt. Ralentissant, elle repéra quelques véhicules de police et un fourgon bleu foncé du coroner garés près de l'entrepôt.

Le vent de la baie fouettait ses cheveux par la fenêtre ouverte tandis qu'elle descendait l'allée. L'air salé se mêlait à l'odeur de céréales provenant de la minoterie. Tout en manœuvrant, elle se pencha en avant, le regard fixé sur la scène en contrebas.

Ça ne ressemblait vraiment pas à un meurtre. Seulement quelques voitures de police. Pas de ruban jaune délimitant tout le pâté de maisons. Pas de périmètre établi. Pas de marqueurs numérotés au sol pour signaler les indices.

Ce n'était pas un crime. Juste un décès constaté. C'était Josh qui avait décroché la couverture d'un homicide aujourd'hui. Pas elle.

Stella put garer sa Jeep juste à côté de la scène, derrière les autres véhicules. En sortant, deux hommes en combinaisons bleu marine avec le mot « Coroner » dans le dos passèrent devant elle, portant une civière avec un corps sous un drap. Une rafale de vent de la baie voisine souleva le drap, révélant le visage de l'homme.

Ses instincts de journaliste se réveillèrent, et Stella commença à enregistrer mentalement tout ce qu'elle voyait et ce que cela pouvait signifier. Difficile à dire, car la vie dans la rue vieillit prématurément la

plupart des gens, mais il devait approcher la soixantaine. Son visage était creusé de rides profondes, et une barbe grisonnante de quelques jours lui couvrait les joues. Le type était sans-abri, mais il semblait encore se soucier de son apparence — se raser, se laver, pensa Stella. Ses vêtements avaient l'air relativement propres.

Ils continuèrent à charger la civière dans le fourgon.

Stella se dirigea vers l'arrière d'un grand bâtiment où l'homme semblait avoir vécu — et être mort. Du ruban de scène de crime était tendu d'un poteau électrique à une clôture grillagée, délimitant une zone triangulaire dont le mur du bâtiment formait le troisième côté. L'espace clos était un bout de terrain jonché de mégots de cigarettes, de bouteilles d'alcool vides, et d'une petite bâche qui devait servir d'abri à l'homme. Elle était tendue entre deux tas de briques, comme si quelqu'un avait autorisé cet homme à rester là.

Son logement de fortune était adossé au bâtiment, et des bidons d'eau s'alignaient le long du mur. Il avait vécu derrière la clôture grillagée cadenassée qui protégeait l'usine. Intéressant. Cela devait en dire long sur son caractère, et sur celui qui dirigeait cette installation.

Stella grava tous ces détails dans sa mémoire. Elle ne ferait probablement pas d'article sur la mort d'un sans-abri — cela arrivait trop souvent pour être digne d'intérêt — mais on ne savait jamais. Elle allait fouiner encore un peu. Par exemple, elle aurait aimé savoir ce que contenait le modeste abri de l'homme.

Le vent de la baie avait forcé, et une légère odeur d'urine et de transpiration se mêlait aux effluves salés de l'océan. Stella retint ses cheveux noirs en arrière tandis qu'elle s'approchait d'un policier qui retirait le ruban de scène de crime.

— Vous pliez bagage déjà ?

— Le sergent est là-bas, répondit l'agent sans la regarder.

Se retournant, elle aperçut un policier arborant des chevrons de sergent, debout près de la portière conducteur du fourgon du coroner. Il était petit et trapu, avec une épaisse tignasse brune et une moustache gigantesque à la Mario.

— Ça vous dérange si je jette un œil, puisque ce n'est pas une scène de crime ? demanda-t-elle à l'agent.

Il secoua la tête.

— Allez demander au sergent.

Stella pivota pour parler à l'officier responsable quand un bruit lui parvint de l'abri. Des gémissements. Sans réfléchir, elle s'agenouilla dans la lumière bleutée sous la bâche. Un chien brun était recroquevillé sur un sac de couchage plié. Un petit bol d'eau en plastique se trouvait près d'une pile de vêtements soigneusement rangés. Un tas de nourriture emballée dans un autre coin.

— Salut toi, murmura doucement Stella.

La queue du chien battit contre le tissu du sac de couchage, mais il émit aussi un grognement sourd.

— Hé !

C'était une voix inconnue.

Stella se redressa. Le sergent, avec sa moustache noire et son épaisse tignasse brune bouclée, la dominait de toute sa hauteur.

— C'est vous, la nouvelle journaliste du *Tribune* ?

— C'est moi, répondit Stella en se relevant et en essuyant ses paumes sur son jean noir avant de tendre la main.

— C'est bien beau tout ça, mais il n'y a rien à voir ici, dit le sergent en ignorant son geste. Rien qui fera vendre votre canard, c'est sûr. Même pas une scène de crime. Je sais comment vous fonctionnez, vous autres : si ça saigne, ça fait la une.

Stella plissa les yeux. Encore un flic borné. Ce n'était pas le premier qu'elle croisait au fil des ans. Celui-ci était américain et parlait anglais, mais ça ne voulait pas dire qu'il comprendrait mieux son métier que ceux qui portaient des AK-47 et travaillaient pour des seigneurs de guerre corrompus.

— Je me fiche éperdument de vendre des journaux, dit-elle en arquant un sourcil.

— Peu importe, dit le sergent. Il est temps d'y aller. On lève le camp et vous devez en faire autant.

— Je n'ai pas terminé.

— Si, vous avez terminé. Pas sûr que vous ayez remarqué, mais en haut de l'allée, c'était écrit « propriété privée ». Vous êtes en infraction.

— Ah oui ?

— Oui.

À cet instant, le fourgon du coroner s'éloigna en direction de la route principale.

— Et son chien ? demanda Stella.

— Quoi, son chien ?
— Vous allez le laisser là, comme ça.
— Il est sans-abri. Comme son maître. Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse, madame ?
— Il va crever ici si vous le laissez.
— Ce n'est pas mon problème.
— Ravie de constater qu'un représentant de la fine fleur de San Francisco a un si grand cœur.
— C'est quoi votre nom ? dit-il en fronçant les sourcils.
— Qui vous a autorisée à mettre les pieds sur ma scène de crime ?
Elle jeta un coup d'œil à son badge.
— Vous m'avez dit vous-même que ce n'était pas une scène de crime.
Il la fusilla du regard.
Les autres policiers ricanèrent.
Il se tourna vers eux.
— Qu'est-ce que vous faites encore là ? On a terminé ici. Allez voir ce qui se passe dans le secteur du front de mer. Il paraît qu'ils auraient besoin de renforts.

Stella essaya de paraître nonchalante, s'occupant à feuilleter son carnet de notes, mais elle tendit l'oreille. Le secteur du front de mer, c'était là que se trouvait Josh. Là où il y avait un *véritable* homicide.

— Qu'est-ce qui se passe là-bas ? demanda-t-elle, s'efforçant de paraître innocente.

Le sergent secoua la tête.

— Bien tenté. Si vous voulez des infos là-dessus, il va falloir vous adresser à notre chargé de communication.

Stella hocha la tête. Elle savait pertinemment que tout ce qui venait du chargé de communication signifiait qu'elle aurait de la chance si elle obtenait la moitié de l'histoire. L'air fraîchit tandis que le soleil se couchait enfin.

Stella retint son souffle, tourna le dos au sergent et se dirigea vers la bâche. Le chien avait gémi de nouveau.

Elle se pencha.

— Allez, mon grand. Tout va bien. Viens, sors de là.

Un grand lampadaire s'était allumé, baignant le parking de l'entrepôt d'une lueur orangée, mais ce petit recoin contre le bâtiment restait dans l'ombre. Elle attendit, mais le chien ne bougea pas.

— Allez, mon bébé.

Elle sentit la présence du sergent avant de l'entendre. Il l'avait suivie jusqu'à la bâche. Curieusement, il ne lui criait pas de partir. Stella sourit intérieurement.

— Allez, fit-elle en claquant la langue.

Elle entendit un mouvement sur un sac de couchage en vinyle. Puis une truffe noire apparut.

— C'est bien, dit Stella. Allez, sors maintenant.

Alors qu'elle tendait la main, le chien sortit et s'arrêta à quelques centimètres d'elle. Elle attendit, retenant son souffle, tandis qu'il s'approchait pour renifler sa main.

— D'accord, je comprends, tu as le cœur sur la main, mais ça pourrait prendre toute la nuit, dit le sergent. J'ai autre chose à faire, moi.

Le chien sursauta à la voix tonitruante du sergent et recula, mais ne retourna pas dans l'abri.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, dit Stella. Je ne laisserai pas ce chien ici tout seul. Vous n'avez qu'à m'arrêter pour intrusion.

— Je ne vais pas laisser une femme seule la nuit dans ce quartier.

— Ça va vous paraître difficile à croire, mais j'ai connu des endroits bien pires que celui-ci.

— Ah oui ?

— Oui, dit Stella. Je ne bouge pas d'ici tant que je ne serai pas sûre que ce chien ira bien.

— Bordel, je vais appeler la fourrière. Ils viendront le chercher. Ça vous va ? Ce chien a plus de chances de survivre dans la rue qu'à la fourrière. C'est plein à craquer là-bas.

Stella leva les yeux, surprise. Il y avait de l'émotion dans sa voix.

— N'appellez personne, dit-elle. Je gère.

Elle s'accroupit et tendit de nouveau la main.

— Cette bête a probablement la rage. S'il vous mord, vous aurez droit aux piqûres dans le ventre. J'y suis passé. Ça n'en vaut pas la peine, madame.

— Stella Collins, dit-elle en se redressant.

— Tommy Mazzoli.

Italien, pensa-t-elle. Bien. C'était ça ou un Irlandais aux cheveux noirs. Elle n'en avait pas été sûre, mais elle connaissait bien ce genre de type.

— Ravie de vous rencontrer, *paesano*.

— Vous êtes italienne avec un nom comme Collins ? demanda-t-il, les sourcils froncés.

— Du côté de ma mère.

— Tant mieux. J'avais peur que vous soyez sicilienne.

— Sûrement pas, dit-elle en riant.

— Laissez-moi vous aider à mettre ce gaillard dans votre voiture. J'ai déjà fait ça plusieurs fois.

— Alors comme ça, vous n'êtes pas si dur que ça, finalement ? dit-elle d'un ton taquin.

— Ne dites rien à personne, dit-il en fronçant les sourcils.

— Votre secret sera bien gardé.

5

STELLA ENTRA dans la salle de rédaction du quatrième étage, le chien dans les bras. Après l'avoir installé sur le siège passager, elle était passée par un fast-food pour acheter quelques cheeseburgers et un gobelet d'eau. Elle avait mangé ses burgers, lui les siens, et tous deux étaient satisfaits.

Après ça, ils étaient vite devenus amis. Il s'était assis bien droit sur le siège passager, les yeux rivés sur elle. Chaque fois qu'elle jetait un coup d'œil vers lui, il remuait la queue. À la lumière, Stella vit qu'il était marron avec quelques taches noires et beiges. On aurait dit un croisement de colley et de labrador, d'environ treize kilos. Il avait été plutôt sage pendant le trajet, même si un peu surexcité peut-être, sautant du siège avant à l'arrière jusqu'à ce qu'elle s'arrête sur le parking du journal.

Dès que la voiture s'arrêta, il se mit à gémir et à tourner en rond. Quand elle ouvrit la portière et l'appela, il resta hors de portée, recroquevillé contre l'autre côté. Elle devait entrer dans la salle de rédaction et ça prenait trop de temps, alors, espérant qu'il ne la mordrait pas, elle grimpa sur la banquette arrière, le coinça dans un angle et le prit dans ses bras.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Garcia quand elle passa devant son bureau en le portant.

Il se leva. Du haut de son mètre soixante-huit.

— Un chien.

— Je vois bien. Pourquoi diable est-il dans ma salle de rédaction, Collins ?

Il avait l'air en rogne, et pendant une seconde Stella ressentit une pointe de culpabilité.

— Il appartenait à ce sans-abri décédé.

Garcia recula.

— Ça se voit. Ce truc a probablement la rage et à coup sûr des tiques et des puces.

— Probablement, dit Stella. Je vais juste l'installer sous mon bureau jusqu'à la fin de mon service, et après je l'emmène chez le véto pour un examen.

— La maladie de Lyme, ça existe, dit Garcia. Ce truc a forcément des tiques. Et ça veut dire que vous en avez probablement aussi.

— Ouais, j'ai connu pire.

Stella se rendit compte que c'était devenu sa nouvelle réponse à tout. Elle l'avait déjà dit deux fois au cours des deux dernières heures. C'était amer et désabusé. Comme elle, peut-être ? Mais c'était la réalité de sa vie maintenant — quelles que soient les conneries qui lui tombaient dessus, elle avait déjà connu pire. Ça l'aidait à relativiser.

— Désolé de gâcher vos projets avec votre boule de poils, mais j'ai besoin que vous alliez au commissariat. Ils font une conférence de presse sur l'homicide.

— Josh ne couvre pas l'affaire ?

— Il semblerait que son gamin joue dans une pièce ce soir ou un truc comme ça. J'en sais rien. Je lui ai dit que vous prendriez le relais. Il a rédigé l'article initial et vous pourrez ajouter tout ce qui vaut le coup de la conférence de presse, c'est-à-dire probablement rien. Croyez-moi, ils ne vous diront que dalle. Peut-être l'heure exacte ou autre. Ils ne sont vraiment pas coopératifs.

— Rien de nouveau sous le soleil.

Stella n'était pas surprise. Ce qui la surprenait, c'était que Josh, le principal reporter de la rubrique criminelle du journal, ne se soit pas jeté sur cet homicide. Pour un reporter judiciaire, les homicides étaient les affaires les plus importantes. Lui ne semblait pas de cet avis. Ou peut-être que c'était ça, être reporter quand on avait une famille et des enfants qui vous pesaient.

Stella grimaça intérieurement. Une famille et des enfants qui vous pesaient. À ces mots, les ombres qui l'entouraient commencèrent à se refermer sur elle. Il y a quelques années, elle avait imaginé tout abandonner pour devenir mère, mais elle s'était ensuite rendu compte qu'elle ne pouvait pas concilier un bébé innocent avec la vie qu'elle avait menée. Elle était trop hantée par ce qu'elle avait dû faire.

Chassant ces souvenirs, elle reporta son attention sur le chien. Il la regardait avec adoration.

— Quel bon chien.

Garcia haussa un sourcil.

— La conférence de presse est dans vingt minutes. Il vous faudra dix-huit minutes pour y arriver.

— Vous allez devoir le surveiller alors, dit Stella en posant le chien.

Il se glissa sous le bureau de Garcia et se roula en boule. Le rédacteur en chef recula brusquement sa chaise comme si le chien l'avait brûlé.

— Vous plaisantez, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas.

— Écoute, dit-elle au chien en se baissant pour le regarder. Tu dois rester. Assis. Reste.

Fouillant dans son sac en bandoulière, elle en sortit un sachet de carottes et de céleri qui traînait là depuis deux jours.

— Donnez-lui ça s'il essaie de s'enfuir. Et il a soif. Vous trouverez peut-être un bol dans la salle de pause pour lui mettre de l'eau.

— Sérieusement, Collins ? Vous plaisantez, n'est-ce pas ?

Mais elle était déjà sortie.

* * *

Un pupitre vide arborant le logo du département de police trônait près de la porte d'entrée, en haut des marches de pierre menant au hall. Une nuée de reporters télé avait formé un demi-cercle autour du pupitre, leurs caméras montées sur des trépieds. Stella attrapa un mince carnet de reporter blanc dans une pile que Garcia lui avait donnée à ses débuts et sortit de la voiture. Elle gravit les marches en restant sur le côté.

Les reporters télé féminines étaient reconnaissables à leur maquillage épais. Les reporters masculins avaient des cheveux que la plupart des femmes leur envieraient. Mais il y avait deux autres personnes à l'écart. L'un portait un énorme micro et un enregistreur en bandoulière. Le gars de la radio. L'autre avait un badge autour du cou avec une énorme carte plastifiée indiquant Associated Press.

Quand elle croisa son regard, il lui fit un signe de tête. Elle lui répondit d'un mouvement du menton. Sortant son téléphone, elle se prépara à filmer,

puis fronça les sourcils. Elle n'avait pas couvert de conférence de presse comme celle-ci depuis plus de dix ans.

À l'étranger, le travail se faisait toujours dans l'urgence la plus totale et le chaos. Les citations qu'elle obtenait des gens restaient gravées dans sa tête. Mais elle ne faisait plus autant confiance à sa mémoire ces derniers temps. Pas après ce qui s'était passé en quittant la Syrie. Alors qu'elle se demandait comment couvrir la conférence de presse — prendre des notes illisibles en pattes de mouche ou l'enregistrer sur son téléphone —, il y eut de l'agitation à la porte. Une demi-douzaine de personnes sortirent en trombe du hall.

Un type petit et chauve, bien bâti, au sourire avenant, portait l'uniforme de chef de la police.

Il était flanqué d'un lieutenant et d'un sergent. Derrière eux se trouvaient une femme en tailleur-pantalon beige et un homme en costume noir. Ces deux-là étaient soit des chargés de communication, soit des inspecteurs.

Stella plissa les yeux pour observer l'homme en noir. Il était en partie masqué par les autres, si bien qu'elle ne pouvait pas en être certaine, mais les brefs aperçus qu'elle en avait la faisaient se demander si elle le connaissait. Un beau gosse. Des pommettes ciselées, des lèvres pleines, et des yeux sombres qui scrutaient sous des sourcils épais. Quand il se tourna pour dire quelque chose à la femme à côté de lui, sa veste s'entrouvrit. Il portait une arme et un badge à la ceinture.

Inspecteur.

La femme s'approcha du podium. Ce devait être la porte-parole.

— Sergent Miller, pouvez-vous distribuer les communiqués de presse ?

Le sergent les distribua aux journalistes. Stella parcourut le sien. Voilà. Toutes les informations dont elle avait besoin. Elle rangea son téléphone et son carnet, puis croisa les bras.

— Tout le monde est prêt ? demanda la femme.

— Oui. Pouvez-vous commencer par épeler votre nom ? demanda un journaliste de télévision à côté de Stella.

— Je suis Maggie O'Connor, dit la femme avant d'épeler son nom. Je suis la porte-parole du département. Tout le monde est prêt ?

Tout le monde hocha la tête, et elle commença à lire le communiqué de presse.

— Malheureusement, notre ville a été le théâtre d'une nouvelle mort absurde aujourd'hui. C'est le dixième homicide de l'année. Une autre famille

est en deuil ce soir. À 15 h 30, nos agents ont été appelés pour un signalement de coups de feu au 1300 Waterfront Road. Lorsqu'ils sont arrivés sur les lieux, environ dix minutes après l'appel, ils ont fait une découverte horrible.

Stella lança un regard au journaliste de l'AP. Il fit une grimace. Horrible était un choix de mot intéressant. D'habitude, les porte-parole s'en tenaient aux faits bruts. Stella consulta le communiqué de presse. Oui, c'était bien là, noir sur blanc.

La femme en tailleur beige continua.

— Un homme a été tué. Étant donné les circonstances du décès, nous traitons cette affaire comme un homicide.

Tandis que la porte-parole poursuivait son discours monotone, les pensées de Stella s'égarèrent. Elle se demanda comment allait le chien et ce qu'elle allait en faire.

La porte-parole termina sa déclaration et annonça qu'elle pouvait répondre à quelques questions.

— Y a-t-il une menace pour le public ?

— Y a-t-il des suspects ?

— L'homme est-il un résident de San Francisco ?

Elle répondit à toutes par un bref :

— L'enquête est en cours.

Stella s'éclaircit la gorge.

— Comment a-t-il été tué ?

La femme posa son regard sur Stella, et quelque chose passa sur son visage avant qu'elle ne réponde :

— L'enquête est en cours.

C'était quoi, ce regard ?

— C'est tout pour ce soir. Nous publierons toute nouvelle information sur X.

Stella lança un autre regard acéré au journaliste de l'AP. *Sur Twitter ? Ou X, ou peu importe comment ça s'appelait maintenant.*

Tandis que les journalistes de télévision commençaient à ranger leur matériel, le journaliste de l'AP s'approcha.

— Stella Collins.

C'était une affirmation, pas une question.

— On s'est déjà rencontrés ? demanda-t-elle.

— Votre réputation vous précède.

— Bon sang, dit Stella en commençant à descendre les marches. Rien de tout ça n'est vrai.

— Ça doit être un peu différent de couvrir une conférence de presse de la police municipale plutôt que des seigneurs de guerre et des destructions massives, non ?

Stella lui jeta un coup d'œil, mais il n'était ni impoli ni sarcastique, il était sincère.

— C'est bizarre. Genre, depuis quand les flics tweetent pour transmettre des infos ?

— Ce n'est pas seulement bizarre, c'est absurde.

Il tendit la main.

— Wade Swierczy.

Stella la lui serra. Elle bâilla et esquissa un sourire las.

— Je m'habitue encore au service de nuit.

Wade rit.

— Il y a une station-service à un pâté de maisons. On ne le dirait pas, mais le café y est vraiment bon.

— Merci, dit-elle. Ravie de vous avoir rencontré.

Elle devait s'arrêter prendre un café en retournant à la rédaction. Un expresso pour tenir le reste de la nuit. Elle en prendrait un pour Garcia aussi, avec la crème et le sucre qu'il y avait mis lors de son entretien d'embauche. Une façon de le remercier d'avoir surveillé ce fichu chien.

Elle venait d'atteindre sa voiture quand elle sentit une présence à côté d'elle.

— Salut.

C'était le séduisant inspecteur. Dès qu'elle entendit sa voix et le vit de près, elle sut exactement qui c'était.

Oh. Non.

Dans son imagination, elle le revit en T-shirt et casquette de baseball, tel qu'il était la nuit où elle l'avait rencontré au bar. Plus d'un an s'était écoulé depuis son retour en Amérique, une période où elle avait été constamment ivre. Cette nuit-là, elle était bien éméchée, mais elle aurait quand même dû le reconnaître.

Un coup d'un soir. Un bon. Mais elle n'avait jamais su son nom ni son métier, car ça n'avait pas d'importance à l'époque.

Pendant son année d'ivresse, comme elle l'appelait, elle avait eu quelques coups d'un soir. Généralement des hommes rencontrés au bar près

de l'appartement de son amie, mais elle aurait dû reconnaître le seul qui était resté dormir. Elle avait été furieuse de se réveiller et de le trouver dans le lit à côté d'elle. Après avoir couché ensemble, elle s'était retournée et lui avait dit de fermer la porte derrière lui. Mais il était resté. Le lendemain matin, elle lui avait arraché les couvertures pour le faire partir.

— Il est temps que tu partes, avait dit Stella. Et rends-toi service, oublie que ça s'est passé.

Sans attendre sa réponse, elle s'était levée et avait filé dans la salle de bain. Elle avait claqué la porte et l'avait verrouillée avant de se glisser sous la douche. Quand elle était ressortie, nue, se séchant les cheveux, il était parti.

Bien.

Maintenant, après l'avoir revu, elle n'arrivait pas à se défaire de la sensation qui lui rongait les tripes.

— Tu ne m'avais pas dit que tu étais journaliste, dit-il en fronçant les sourcils.

— Et toi, tu ne m'avais pas dit que tu étais flic, répondit-elle en ouvrant brusquement la portière de sa voiture.

— Tu avais l'air plutôt en colère le lendemain matin.

— Parce que tu étais encore dans mon lit. Je t'avais demandé de partir.

— On pourrait peut-être repartir de zéro ? Je m'appelle Rob Griffin. Inspecteur Griffin.

Pendant une seconde, Stella envisagea de ne pas répondre, mais elle comprit que ce serait une mauvaise stratégie puisqu'elle allait couvrir les affaires criminelles et qu'il était inspecteur à la brigade criminelle.

Elle hocha la tête et dit, avec une certaine réticence :

— Stella Collins. Je travaille pour le *San Francisco Tribune*.

— Enchanté, dit-il. Pour une raison quelconque, tu me sembles familière ?

— Ah oui ?

Stella décida de jouer le jeu, faisant comme s'ils venaient de se rencontrer.

— Ouais, dit-il en plissant les yeux. Si tu as un tatouage de phénix dans le dos, on s'est forcément déjà rencontrés.

Malgré elle, elle eut un petit sourire en coin.

— Après cette nuit-là, tu as disparu, dit-il. J'ai essayé de t'appeler. Mais tu n'as jamais décroché. Je suis même retourné à ce bar tous les soirs

pendant deux semaines. Quand je suis allé à ton appartement, ta colocataire m'a dit que tu avais déménagé.

Tous les soirs pendant deux semaines ?

Il marqua une pause, attendant une réponse. Elle n'allait pas lui en donner une. Stella vivait sa vie sans donner d'explications. À personne. Jamais.

Mais ce type ? Il pouvait être une source. Depuis qu'elle avait arrêté de boire, elle avait aussi arrêté de coucher à droite et à gauche. Ça faisait un moment. Au moins six mois. Peut-être que ce Griffin pourrait lui rendre service à plus d'un titre.

— Personne ne peut dire que tu n'es pas persévérant, mais tu n'es pas non plus très à l'écoute, dit Stella en considérant ses options. Je t'ai dit de ne pas rester la nuit, tu es resté. Je t'ai dit de ne pas appeler, tu as appelé. Pour moi, ça hurle « gros problèmes de limites ». On m'a appris que quand une femme dit quelque chose, un mec a intérêt à l'écouter et à le respecter.

Griffin leva les mains, paumes tournées vers elle.

— Écoute, je m'excuse si c'est l'impression que ça a donné. Une des raisons pour lesquelles je suis devenu flic, c'était justement pour m'assurer que les mecs font exactement ce que tu viens de dire, ou qu'ils le paient cher. Mais je pense qu'il y a eu un malentendu.

C'est une des raisons pour lesquelles il est devenu flic ? Voilà qui intéressait Stella.

— Continue, dit-elle en croisant les bras sur sa poitrine.

— J'allais partir, mais je me suis endormi. J'étais plutôt bourré. Je ne pensais pas que c'était une bonne idée de rentrer en voiture. Je sais que c'est une excuse minable pour ne pas avoir fait ce que tu demandais.

— Tu aurais pu appeler un Uber.

Il hocha la tête.

— Je sais. Comme je l'ai dit, m'endormir parce que j'étais bourré, c'est une excuse pourrie.

— Et tu as continué à appeler.

— OK, écoute-moi bien, dit-il. J'étais bourré cette nuit-là, mais sobre le lendemain matin quand tu m'as viré.

— Et alors ?

— Et j'ai une plutôt bonne mémoire, je ne me souviens pas que tu m'aies dit de ne pas t'appeler.

Stella poussa un soupir exaspéré. Il avait raison. Et c'était rageant.

— C'est vrai. Mais j'ai dit que je ne voulais pas te revoir, donc la partie « ne pas appeler » était implicite.

Il attendit un instant, puis demanda :

— Alors, je suis pardonné ?

Stella marqua une pause. Il fallait jouer finement. Elle voulait qu'il lui fasse confiance. Elle avait besoin qu'il sache que Stella Collins, la journaliste, ne donnait jamais ses sources. Depuis sa naissance, on lui avait inculqué l'importance de la loyauté. Sa famille n'accepterait rien de moins. Elle irait en prison plutôt que de révéler ses sources.

Gagner la confiance de Griffin pour qu'il puisse l'aider à couvrir les affaires criminelles était l'objectif principal. Un amant compétent serait la cerise sur le gâteau.

Stella se retourna et lança par-dessus son épaule :

— Tu as toujours mon numéro ?

Il hocha la tête.

— Je finis à 23 heures.

Elle claqua la portière et démarra sans attendre sa réponse.

6

LE REPRÉSENTANT ALEC WALKER réprima son irritation tandis qu'il tentait de se frayer un chemin parmi la foule de voyageurs du dimanche qui erraient dans l'aéroport international Ronald Reagan. Parfois, il avait l'impression d'être le seul au monde à connaître l'urgence.

Une vieille dame avançait en titubant. Un jeune homme avec des écouteurs traînait les pieds, comme un somnambule. Mais c'était la famille avec ses six enfants, ou presque, qui bouchonnait vraiment. Ils mettaient une éternité à comprendre comment monter sur ce foutu escalator. La mère tenait la main d'un garçon et l'encourageait d'un sourire à faire le premier pas.

D'autres personnes semblaient trouver cette scène attendrissante. Walker adressa un long sourire indulgent à ses compagnons de voyage tandis qu'ils échangeaient des regards, attendant en haut de l'escalator que l'enfant monte sur les marches argentées en mouvement. Il réprima son impatience. En tant que père, il savait que les enfants étaient imprévisibles et causaient des retards. Margaret, sa femme, elle, aurait simplement posé le gamin sur la marche et l'aurait poussé. Puis la mère, Dieu merci, avait soudain pris conscience de la situation et vu la foule s'agglutiner derrière elle et son fils. Elle le souleva avec un sourire d'excuse et le bouchon se déboucha.

Tandis qu'il se frayait un chemin à travers la foule, Walker maintint un sourire crispé. On ne savait jamais qui pouvait le reconnaître. Il hocha la tête et sourit aux passants qui levaient les yeux vers lui avec surprise et reconnaissance. Il savait presque toujours distinguer ceux qui le reconnaissaient de ceux qui trouvaient simplement qu'il avait une tête connue.

Enfin, il émergea des foules étouffantes et sortit. Il marqua une pause et balaya les alentours du regard, repérant immédiatement sa voiture. La grande berline noire aux vitres teintées était garée en stationnement interdit dans la zone de dépose de l'aéroport, ce qui prouvait que son protégé avait du potentiel.

Walker prit son temps pour franchir les portes de l'aéroport menant à la zone d'embarquement, laissant au jeune homme le temps de sortir de la voiture et de s'occuper des bagages. Mais quand Walker eut dépassé les gens qui hélaient des taxis et traînaient leurs batteries de valises vers les navettes, ce foutu gamin ne l'avait toujours pas remarqué.

En s'approchant de la berline, il vit que Rory était sur son foutu téléphone. Il traîna sa valise jusqu'à l'arrière de la berline et ouvrit la portière d'un geste sec.

Rory sursauta.

— Merde !

Walker se glissa sur le siège et claqua la portière, son silence en disant long sur son irritation.

— Comment s'est passé votre vol ? demanda Rory en appuyant sur le bouton de démarrage.

— Ma valise, dit Walker.

Dans le rétroviseur, Walker vit les joues du jeune homme s'empourprer.

— Oh, c'est vrai, désolé, dit-il. J'étais en train d'envoyer un texto à Isabel pour ce soir. Je voulais savoir si je devais apporter du vin. J'ai déjà acheté des fleurs, mais...

— Ma valise, dit Walker.

Le jeune homme ouvrit sa portière à la volée et courut vers l'arrière de la berline. Walker prit une grande inspiration. Le garçon était encore en formation, mais il devait comprendre au plus vite qu'envoyer des textos à la fille de Walker n'était pas une excuse valable pour son manque d'attention. Bon sang, du vin ? Comme si le gamin savait quel vin apporter. Et même s'il le savait, il n'avait pas les moyens. Pas avec son salaire. Ce n'était pas de sa faute. Le gamin devrait économiser pour acheter la bague de fiançailles d'Isabel, pas lui offrir des fleurs bon marché achetées chez un fleuriste de trottoir.

Walker parcourut ses e-mails sur son téléphone et nota distraitement le claquement du coffre et Rory qui s'installait au volant. Du coin de l'œil, il

perçut un mouvement et leva les yeux avec irritation. Rory s'était retourné sur son siège et lui tendait une enveloppe.

Walker fronça les sourcils et ne tendit pas la main tout de suite.

— Ça vient de la réunion de ce matin.

Ce n'est qu'alors que Walker tendit la main pour prendre l'enveloppe. Il la posa sur le siège à côté de lui tandis que la berline se faufilait parmi les idiots qui tentaient de quitter l'aéroport et de s'insérer vers le sud sur la George Washington Memorial Parkway.

Walker attendit que la berline atteigne l'autoroute dégagée avant de reprendre l'enveloppe que Rory lui avait donnée. Avant de la lire, il jeta un coup d'œil au rétroviseur. Rory détourna rapidement le regard, mais Walker vit les joues du jeune homme rosir légèrement.

C'était un bon gamin. Stupide, et un peu distrait, mais loyal. Un peu comme le Setter irlandais que la famille de Walker avait eu quand il était enfant. À bien y réfléchir, ils avaient tous les deux la même couleur de cheveux, de poil, enfin bref. La stupide bête avait fini par se faire renverser par une voiture en essayant de sauver la vie de sa sœur. C'était du gâchis, vraiment, puisque Carly avait fini par mourir dans un accident de voiture dix ans plus tard de toute façon. Sa mort avait été horrible, mais il devait admettre que le fait qu'elle survienne en pleine campagne pour le poste de gouverneur avait scellé sa victoire. Son chagrin affiché publiquement, et le programme de lutte contre l'alcool au volant qui en avait découlé, avaient convaincu tous ces libéraux au grand cœur — qui hésitaient encore — de voter pour lui.

À présent, à l'arrière de la berline, il oublia son futur gendre tandis qu'il parcourait les pages du bloc-notes jaune. Le programme Headway, c'était lui qui l'avait conçu une décennie plus tôt. L'idée avait germé lorsque le vice-président avait évoqué le besoin d'une équipe secrète non officielle pour éliminer les menaces contre le gouvernement américain. Si l'une des opérations était découverte, le gouvernement américain désavouerait l'équipe et tous ses membres.

Walker avait proposé que l'équipe soit composée principalement de membres du SEAL Team Six. Et puis, pour le coup de grâce, chaque membre avait été effacé. Chacun avait été déclaré mort au combat. Disparu. Ils n'existaient plus.

Au cours de la première année, un obstacle imprévu s'était présenté lors de nombreuses missions. Par exemple, une fois, l'équipe avait eu du mal à

infiltrer le régime saoudien. Ils avaient besoin d'un éclaireur, quelqu'un qui avait déjà des contacts et des sources. Quelqu'un pour faire de la reconnaissance. De préférence une femme. Quelqu'un qui pouvait passer inaperçu, quelqu'un qui pouvait avoir une bonne raison d'être là à poser des questions.

Walker s'était redressé dans son lit une nuit lorsque la solution lui était venue. Il recruterait la nièce d'un vieil ami de la famille : Stella LaRosa. C'était une correspondante de guerre chevronnée et fiable qui avait accès à des endroits et des personnes hors de portée de l'équipe. Elle pouvait entrer, recueillir des renseignements, puis l'équipe interviendrait après elle.

Mais il savait qu'il ne fallait pas jouer la carte familiale. Elle était partie à l'étranger pour échapper à sa famille. Il devait s'y prendre avec finesse. Alors, il avait demandé au chef d'équipe, Nick, de la croiser par hasard dans un bar au Maroc et de sympathiser avec elle. Cela avait mieux fonctionné qu'il ne l'avait imaginé. Nick et Stella étaient devenus amants, et elle avait rejoint l'équipe peu après.

À présent, en lisant le rapport, il secoua la tête. Le programme avait été une bonne idée à l'époque, mais il avait fait son temps. Il allait implorer et les emporter tous avec lui. Il devait prendre ses distances avec Headway ou il allait sombrer avec les autres.

En l'état actuel des choses, si une seule personne révélait ce qui s'était passé en Syrie, les répercussions seraient dévastatrices. Il fallait agir immédiatement.

— Nous sommes arrivés, monsieur, dit Rory.

Walker avait été tellement perdu dans ses pensées qu'il ne s'était pas rendu compte qu'ils descendaient sa longue allée sinueuse. Rory gara la berline et sortit chercher les bagages.

Sortant un miroir de poche de sa mallette, Walker lissa son épaisse chevelure blonde. Les implants avaient valu chaque centime dépensé pour cette crinière, pensa-t-il. Ça lui rajeunissait de dix ans, c'était certain. Les poches permanentes sous ses yeux seraient les prochaines à passer. Et peut-être aussi les bajoues qu'il voyait se former.

— Monsieur ?

C'était ce fichu gamin.

— J'arrive.

Il rangea le miroir.

Le temps que Walker prenne son pardessus et sa mallette, Rory avait monté la valise jusqu'à la porte d'entrée.

— Allons manger. Je ne sais pas ce que tu en penses, fiston, mais moi, je meurs de faim, dit Walker.

Il vit les joues de Rory s'empourprer au mot qu'il avait utilisé pour la première fois. Délibérément. Le garçon n'était pas mal. Un peu drôle à regarder avec ces taches de rousseur et ces cheveux roux. Un rouquin. Bah. Isabel le trouvait formidable. Il ne comprenait pas pourquoi, mais peu importait. Le plus important, c'était que le gamin fasse ce que Walker lui disait.

Rory fit mine d'ouvrir la porte, mais Walker leva le bras pour l'arrêter.

— Tu sais que ce que tu as entendu aujourd'hui est top secret, pas vrai ?

— Oui, monsieur.

— Que ça reste entre nous. La famille, c'est la famille, et même s'il n'y a pas encore eu de mariage, tu fais partie de la famille maintenant. C'est pour ça que je t'ai envoyé là-bas aujourd'hui.

— Merci, monsieur.

Walker esquissa un sourire crispé et ouvrit la porte d'entrée. Rory lui fit signe d'entrer en premier. En franchissant le seuil, Walker se sentit soulagé. C'était risqué d'envoyer le gamin à la réunion, mais nécessaire. Si jamais on apprenait l'existence de la réunion secrète qui s'était tenue aujourd'hui et ses retombées, Walker pourrait affirmer en toute honnêteté qu'il n'avait pas assisté à la réunion et qu'il n'avait jamais reçu les notes de son assistant parlementaire à ce sujet.

Isabel aurait peut-être le cœur brisé pendant un moment, mais elle s'en remettrait.

7

DE RETOUR DANS LA SALLE DE RÉDACTION, les grandes baies vitrées encadraient le panorama du centre-ville, avec toutes les minuscules fenêtres des gratte-ciel brillamment illuminées sur fond de nuit noire. Le murmure lointain de quelques journalistes en plein bouclage, parlant d'une voix pressée dans leurs téléphones, rivalisait avec les voix enjouées des présentateurs qui débitaient les dernières nouvelles sur l'écran géant. D'autres téléviseurs plus petits étaient accrochés un peu partout dans la salle.

Stella s'arrêta sur le seuil et s'imprégna de l'atmosphère. L'énergie d'une salle de rédaction en plein bouclage était unique. Elle adorait ça.

Se frayant un chemin entre les bureaux cloisonnés, Stella fonça droit vers Garcia, jonglant avec les deux cafés. Quand elle s'arrêta à côté de lui, il ne leva pas les yeux. Absorbé par son écran, il ne la remarqua pas tout de suite.

— Voilà ton café de gonzesse, dit Stella en le posant sur son bureau.

L'arôme alléchant monta jusqu'à elle, et elle prit une autre gorgée de son propre café. Le journaliste de l'AP avait raison : la station-service faisait un café étonnamment bon.

— Merci. Je suis à toi dans une seconde. Je termine juste l'article d'Akeem sur le conseil scolaire avant le premier bouclage.

Fronçant les sourcils, elle se pencha pour regarder sous son bureau.

— Où est le chien ?

— Il dort, indiqua Garcia.

Le chien était roulé en boule sur un manteau dans le coin du bureau.

— C'est ton manteau ?

Garcia, distrait, se frottait la barbiche.

— Euh, ouais, dit-il sans quitter l'écran des yeux.

— Maintenant tu vas avoir des puces et des tiques, dit-elle avec un sourire.

— Envoie-moi juste ton article. On doit boucler pour la première édition dans vingt minutes.

— Oui, chef, dit-elle en faisant un salut désinvolte. Ce ne sera pas grand-chose. Tu avais raison, il n'y avait presque rien de nouveau à la conf de presse. Je te l'envoie dans dix-huit minutes.

— Étoffe l'article de Josh si tu peux. On l'a passé en une. C'est un jour creux.

— Compris, dit-elle.

De retour à son bureau, Stella feuilleta son carnet et ajouta quelques citations insipides de la conférence de presse au papier de Josh. Quand elle eut terminé, elle le relut rapidement. Un article creux. Du vide, rien que du vide. Incroyablement frustrant.

Les flics reconnaissaient à peine qu'il y avait eu un crime : un corps avait été découvert dans un entrepôt près du port, bla, bla, bla. La police avait révélé peu de détails mais affirmait enquêter sur un homicide. Aucune piste. Un homme adulte. Gnagnagna.

Tellement nul, pensa-t-elle.

L'article qu'elle voulait vraiment couvrir, c'était la fusion potentiellement frauduleuse entre compagnies pétrolières. Elle s'y attaquerait dès qu'elle aurait envoyé celui-ci.

Après avoir ajouté les détails de la conférence de presse, elle s'apprêtait à envoyer l'article à la rédaction quand elle pensa à un autre moyen de l'étoffer pour la une. Elle aurait besoin d'aide. Elle jeta un coup d'œil à sa montre : il n'était que dix heures.

Pas trop tard pour appeler un collègue, non ? Et puis, la pièce de théâtre de son gamin devait être terminée à cette heure-ci. Les enfants ne se couchaient pas à huit heures, ou un truc comme ça ?

Elle mettrait Josh en co-signature. Quand elle avait débuté comme journaliste, elle voulait — peut-être avait-elle besoin de — toute la gloire. Cette époque était révolue. Elle n'avait plus besoin qu'on la flatte. Aujourd'hui, elle voulait juste écrire le meilleur papier possible.

Et ce soir, ça voulait dire appeler un collègue à la rescousse.

Elle composa le numéro de Josh.

— Ouais.

Il avait l'air endormi, mais tant pis.

— C'est Collins, dit-elle.

— Quoi de neuf ?

Il parlait à voix basse.

— Je suis allée à la conf de presse pour l'homicide, mais c'était du vent. Je me demandais si on pouvait ajouter des détails de la scène de crime à ton papier. Garcia veut le passer en une. Peut-être juste un peu d'ambiance. J'irais bien sur place, mais on doit boucler dans dix minutes.

— Je n'ai aucune couleur.

— Allez, dit Stella. Donne-moi quelque chose. Raconte-moi. Qu'est-ce que tu as vu en arrivant ? Dis-le-moi comme tu le dirais à ta femme.

— Tu plaisantes, j'espère ? dit-il. Tu crois que je parle de tout ça ? Et même si c'était le cas, jamais je ne lui parlerais de ce que j'ai vu aujourd'hui.

— À ce point-là ?

— Tu sais quoi, Collins ? Tu sais ce que j'ai vu ? Quelque chose que je n'aurais pas dû voir.

Elle entendit une voix de femme en arrière-plan.

— Je suis arrivé tôt. J'avais eu un tuyau. J'ai devancé les inspecteurs de la crim. Je connais les deux flics en patrouille qui étaient de service. Pourris jusqu'à la moelle. Ils faisaient des blagues sur la victime. Des trucs bien crades. Je leur ai filé un billet pour qu'ils me laissent voir le corps.

Il marqua une pause, et Stella l'entendit inspirer brusquement. Elle se cala dans sa chaise, impressionnée, et prit une autre gorgée de son café, savourant ce jus de chaussette. Peut-être que la paternité n'avait pas ruiné les talents de reporter de Josh.

— Et ?

— La tête du mec était complètement explosée. La moitié inférieure de son visage avait disparu. Juste... disparu.

La voix de Josh tremblait.

— J'aurais voulu ne jamais y aller, reprit-il. Je n'arrive pas à me sortir ça de la tête. Je suis allongé dans mon lit et c'est tout ce que je vois.

Stella essaya d'éprouver un peu de compassion pour ce qu'il avait vu. Après ses années de correspondante à l'étranger, elle était beaucoup plus endurcie face aux scènes de crime macabres. Tout le monde ne l'était pas.

— Tu peux au moins me décrire ce que tu as vu ? insista-t-elle.

— Tu plaisantes, non ?

— Non.

— J'ai vu un mec avec la tête explosée ! Et ensuite je n'ai plus rien vu parce que je suis sorti de là en courant, j'ai vomi mes tripes, et puis je suis monté dans ma voiture et je suis rentré chez moi.

— D'accord, dit-elle. Il y eut une pause.

— Tu me juges probablement parce que j'ai vomi, dit-il. Sa voix n'était ni colérique ni agressive. Elle était plutôt résignée. Un peu triste, même.

— Peut-être que tu as l'habitude de voir des cadavres, continua-t-il. Mais pas moi. Et je ne veux jamais m'y habituer. Tu crois que ça fait de toi une meilleure journaliste que moi ?

Stella resta silencieuse quelques secondes, puis dit à voix basse :

— Non. Non, je ne pense pas ça du tout.

Elle raccrocha avant qu'il ne puisse répondre.

Stella ne pensait pas être meilleure que quiconque. Non, ce qu'elle pensait, c'est qu'elle était un vrai désastre ambulant. Un peu moins catastrophique qu'un an auparavant, mais toujours un désastre.

8

UNE LUMIÈRE ÉCLATANTE INONDAIT les murs blancs et rebondissait sur le parquet lisse. Il n'y avait pas de stores, et c'était exactement ce qu'il voulait. La chambre qu'il avait louée dans l'hôtel résidentiel était presque vide. Ces derniers temps, il avait découvert que trop de couleurs, de formes et d'objets le rendaient nerveux et fébrile, voire un peu fou.

Sa chambre était donc nue, à l'exception d'une épaisse pile de cartons aplatis qui lui servait de lit de fortune. Des bidons d'eau purifiée s'alignaient le long d'un mur. Une malle noire d'étudiant fermée par un cadenas contenait son arsenal : couteaux, grenades, pistolets, fusils d'assaut, munitions, coups-de-poing américains. Le petit placard abritait sa tenue de rechange, identique à celle qu'il portait chaque jour : un pantalon cargo noir, un t-shirt noir à manches longues et une veste doublée. On y trouvait également quelques paires de slips blancs et de chaussettes de rechange. Un sac à dos noir pendait à un crochet à l'intérieur.

Il se réveillait à présent avec la lumière du matin, comme il le souhaitait, pour rester en phase avec son rythme circadien. Il avait désespérément besoin d'aller aux toilettes. Mais dans cet hôtel résidentiel, les toilettes les plus proches se trouvaient hors de sa chambre, au bout du couloir. La pression sur sa vessie était intense. Après tout, il avait bu près de soixante-dix centilitres d'eau d'un des bidons la veille au soir avant de se coucher. Reconnaître cette pression revenait simplement à prendre conscience de l'inconfort.

Il savourait cette sensation. Elle faisait partie de sa discipline quotidienne. Il contrôlait son corps ; ce n'était pas son corps qui le contrôlait. La douleur, l'inconfort et le malaise contribuaient tous à sa

puissance. Il n'était plus mené par les désirs de la chair : la luxure, la faim et la soif. Ils l'avaient dominé bien trop longtemps. Désormais, il exerçait un contrôle total et absolu sur son corps et son esprit.

Au lieu de bondir de son lit, il se força à rester allongé et à méditer. Son esprit plongea dans son corps physique et le parcourut, commençant par le sommet de son crâne et descendant lentement jusqu'à la plante de ses pieds.

Il s'exerça à déplacer une boule de chaleur incandescente à travers son corps jusqu'à ce qu'il soit certain de la sentir presque le brûler. Puis il se redressa en position assise, jambes croisées, et imagina une fois de plus le prochain meurtre dans ses moindres détails, avec une précision atroce.

Jusqu'à la sensation du sang chaud lui éclaboussant le visage.

C'était ce que faisaient les athlètes olympiques. Ils imaginaient chaque longueur dans la piscine, chaque lancer de javelot, chaque coup de bâton de ski. Comme eux, il était le meilleur des meilleurs. Simplement, ses exploits devaient rester dans l'ombre.

Après une série d'étirements et de postures de yoga, il se leva en prenant appui sur la petite pile de cartons. Il plia soigneusement la couverture de laine rugueuse et la plaça avec précision dans le coin du lit. Il enfila son pantalon, qu'il gardait soigneusement plié près de son lit, puis tira la malle vers lui et fit tourner le cadenas.

À l'intérieur se trouvait une boîte à chaussures cabossée. C'était là qu'il conservait tous les détails de ses opérations : photos, documents imprimés contenant des informations que le commun des mortels ne connaîtrait jamais. Il étudiait chaque cible jusqu'à la connaître aussi bien qu'un ami proche. Pour l'instant, la boîte contenait des photos et des documents sur chacun des membres de l'équipe Headway. Il les étudia une fois de plus, un par un. Il avait déjà tracé un grand X rouge sur celle de Mark Bellamy.

À présent, il feuilleta les autres, s'arrêtant sur deux d'entre elles : les deux femmes, Jordan et Stella. Il regarda d'abord Jordan. Une photo en pied. Ses cheveux blonds courts et hérissés mettaient en valeur ses pommettes ciselées et ses yeux bleu glacier aux paupières légèrement bridées. Elle portait un débardeur, un short court et des baskets. On aurait dit qu'elle avait été surprise au retour d'un jogging. La tenue mettait en valeur son corps tonique et les muscles bien dessinés de ses jambes et de ses bras. Sa silhouette longue et élancée était une arme mortelle.

Seule anomalie de l'équipe, elle n'avait pas été SEAL. C'était une ancienne Army Ranger. L'une des premières — et sans aucun doute la

meilleure — à avoir réussi la formation d'élite. Par la suite, elle avait perfectionné ses talents d'assassin jusqu'à les rendre presque inégalés. Il supposa que c'était pour cela qu'elle avait été intégrée à ce groupe composé principalement d'anciens SEAL.

Sa seule chance de la vaincre serait d'avoir l'effet de surprise de son côté. Voilà pourquoi il devait agir vite. Si elle apprenait le meurtre de Bellamy et se préparait à sa visite, ce serait un combat à mort. Voilà pourquoi il partirait aujourd'hui. Voilà pourquoi elle devait être la prochaine sur la liste.

Il glissa sa photo dans sa poche arrière. Mais avant de ranger celle de Stella, il la contempla longuement. Cette photo était différente. Au lieu de la saisir en action comme celle de Jordan, cette image ressemblait à une photo d'identité judiciaire. Stella fixait l'objectif d'un air de défi. Sourcils arqués, ses yeux noirs lançaient un regard sauvage, dangereux, mortel. Ses cheveux sombres étaient tirés en arrière, dégageant son visage, ses lèvres pleines et naturellement roses.

Contrairement à Jordan, Stella était pulpeuse, mais tout aussi forte et athlétique. Son regard s'attarda sur ses formes.

Non. Non. Non.

Il n'admettait plus les envies de la chair, même si cela ne signifiait pas que c'était toujours facile. Les mains tremblantes, il remit les photos dans la boîte, dans l'ordre où elles se trouvaient quand il les avait prises. Puis il verrouilla la malle et se dirigea enfin vers les toilettes communes de l'étage pour se soulager.

Il sortit de sa chambre et, s'assurant qu'il avait bien la clé, tira la porte derrière lui. Il entendit le verrou s'enclencher. À mi-chemin dans le couloir, une porte s'ouvrit. C'était cette prostituée cinglée aux cheveux bouclés. À une époque, il aurait voulu explorer son corps, mais désormais il était passé à autre chose.

Désormais, sa seule soif était celle du sang. Il ne désirait plus voir le plaisir d'une femme. Il prendrait bien plus de plaisir à voir sa douleur.

Elle avait une cage pour humains dans sa chambre. Il l'avait aperçue une fois, quand sa porte était ouverte. Il s'était imaginé l'y enfermer, mais savait qu'il n'avait pas le temps pour ça tant que sa mission ne serait pas accomplie.

Elle poussa un petit cri en le voyant approcher dans le couloir. Elle portait une chemise de nuit courte qui ne laissait pas grand-chose à

l'imagination. Alors qu'il passait devant elle en la détaillant ouvertement, elle prit la pose dans l'embrasure de la porte, un bras levé au-dessus de la tête, et sourit.

— On dirait que tu m'as devancée pour les toilettes.

Il grogna au lieu de répondre et continua son chemin. Elle fronça les sourcils. Peut-être avait-il le temps de s'occuper d'elle avant sa mission. Peut-être serait-elle l'amuse-bouche.

9

EN SORTANT DANS LA NUIT, Stella leva les yeux vers le ciel de velours bleu marine, parsemé d'étoiles argentées. San Francisco était si souvent noyée dans le brouillard ou sous une chape de nuages orangés reflétant les lumières de la ville qu'elle avait rarement l'occasion d'admirer les étoiles.

Pendant quelques secondes, elle savoura la beauté de la nuit. Au loin, elle entendait de la musique et des rires provenant d'une rangée de restaurants populaires à quelques rues de là. Elle aimait cette ville si vibrante, si vivante. Sa nouvelle vie ici ne lui offrait guère d'occasions de sortir, mais elle ne se sentait jamais seule ni isolée.

Elle avait eu des sentiments si mitigés à l'idée de revenir à San Francisco comme un chien la queue entre les jambes, mais être ici lui semblait juste. Stella était moins hantée par ses sombres souvenirs quand elle se retrouvait ici, enveloppée dans le réconfort de sa ville natale. Les cauchemars persistaient, mais elle se disait qu'ils ne la quitteraient jamais. De longs rêves tortueux où elle était piégée dans des tunnels qui se refermaient sur elle tandis que des corps démembrés la poursuivaient.

À présent, dans la nuit, elle chassa ces pensées. Dehors, à l'air frais, le chien resta collé à elle tandis qu'elle le promenait vers un petit carré d'herbe de l'autre côté de la rue. Après avoir fait ses besoins, il leva les yeux vers elle et gémit.

— D'accord, mon vieux, on rentre maintenant.

Bien au-dessus d'elle, de l'autre côté de la rue, l'étage de la rédaction brillait de toutes ses lumières. Elle avait laissé Garcia là-haut, en train de finir quelques corrections. Ce type travaillait trop. C'était un excellent

patron et un excellent rédacteur en chef. Ça faisait du bien de refaire du reportage.

Après la montée d'adrénaline des dix dernières années, les sujets qu'on lui avait confiés lors de sa première semaine au *Tribune* avaient été ennuyeux à mourir, mais c'était peut-être ce dont elle avait besoin en ce moment. N'importe quoi pour la tenir éloignée des bars du quartier. Ça donnait un sens à sa vie. Ça l'aidait à se concentrer sur autre chose que ses sombres souvenirs. C'était plus sain que sa façon de gérer son passé — se saouler jusqu'à l'oubli. Mais bon, c'était vendredi soir, et rien ne l'empêchait de boire ce soir.

L'espace d'une seconde, Stella ressentit une pointe de joie. Mais celle-ci s'évanouit quand elle se rappela qu'elle n'avait pas le droit d'être heureuse. Son visage s'empourpra de colère. Le bonheur était pour les autres. Ceux qui vivaient dans un conte de fées. Ceux qui n'avaient pas été touchés par la tragédie.

— Allez, viens, lança-t-elle un peu trop sèchement au chien en se dirigeant vers sa voiture, et elle se sentit aussitôt coupable.

Elle se pencha et le gratta derrière les oreilles. Stella venait de se glisser sur le siège conducteur quand son téléphone émit un bip.

Elle jeta un coup d'œil à l'heure : 23 h 10. On ne pouvait pas dire que l'inspecteur manquait de ponctualité.

Le message disait : « Reno Room ? »

Elle l'avait oublié, mais son texto tombait à pic. Elle répondit par un pouce levé avant de démarrer sa voiture. Le bar qu'il avait suggéré était à deux pas de son nouvel appartement, ce qui était parfait. Elle pouvait installer le chien chez elle avant d'entamer leur soirée de beuverie.

Mais le chien en avait décidé autrement. Il la suivit avec empressement hors de la voiture quand elle se gara et resta sur ses talons dans l'escalier jusqu'à son appartement au quatrième sans ascenseur. Il se précipita à l'intérieur dès qu'elle déverrouilla la porte. Elle alluma les lumières. Le chien avait déjà sauté sur le canapé et s'était roulé en boule. Ça allait être plus facile que prévu.

Stella sortit un bol, le remplit d'eau et le posa par terre dans la cuisine. Puis elle en trouva un autre et y mit des restes de riz et de petits pois. Elle jeta un coup d'œil dans le salon. Le chien n'avait pas bougé.

— Hé, toi, dit-elle. J'ai de quoi manger pour toi.

Il leva les yeux vers elle, la tête posée sur ses pattes, la queue frétilante, mais ne bougea pas.

Dans sa salle de bain, Stella arracha son tee-shirt noir et enfila un haut à encolure dégagée. Elle se passa du rouge à lèvres, libéra ses longs cheveux noirs de leur queue de cheval et les démêla avec les doigts. Ils étaient un peu gras, mais ça ferait l'affaire.

— Toi et moi, on a bien besoin d'un shampoing, dit-elle au chien.

Quand elle ouvrit la porte d'entrée pour partir, le chien était sur ses talons. Elle essaya de se faufiler, mais il réussit à se glisser par l'entrebâillement et à la rejoindre dans le couloir. Quarante-cinq minutes s'étaient déjà écoulées depuis le texto de l'inspecteur. Si ça traînait encore, elle ne pourrait pas lui en vouloir de laisser tomber.

Après deux autres tentatives pour sortir sans le chien, elle le mit dans la salle de bain et ferma la porte. Dès que la porte de l'appartement se referma derrière elle, elle comprit que ça n'allait pas marcher. Le chien se mit à aboyer et à hurler.

— Non ! s'écria-t-elle en déverrouillant la porte avant de courir vers la salle de bain.

Il ne manquerait plus qu'elle se fasse expulser à cause d'un chien.

Exaspérée et épuisée, elle attrapa son téléphone et composa le numéro. Dès que l'inspecteur décrocha, elle lâcha :

— Est-ce qu'ils acceptent les chiens, là-bas ?

Elle entendit le brouhaha d'un bar bondé, puis quelques secondes plus tard :

— Je viens de demander. Aucune chance.

— Merde. J'ai vraiment besoin d'un verre, mais j'ai un problème.

— Un problème ?

— C'est un chien.

— Oh.

Après une pause, il dit :

— Et si j'apportais les verres chez toi ?

C'était exactement ce que Stella espérait lui faire dire, mais elle estimait quand même juste de le prévenir d'où venait le chien.

— Bon, il y a un truc que tu devrais savoir. Ce problème dont je t'ai parlé ? Il pourrait avoir des tiques et des puces.

Silence.

— Et la rage.

— Ah oui ?

— Ouais. Le véto n'ouvre pas avant demain matin, donc je ne sais vraiment pas.

L'inspecteur rit.

— Je vais tenter ma chance. Envoie-moi ton adresse et ce que tu veux boire.

Il raccrocha.

Bulleit avec des glaçons, tapa-t-elle, suivie de son adresse.

À dans quinze minutes.

Stella alluma une demi-douzaine de bougies aux senteurs exotiques, puis sortit son ordinateur portable pour faire des recherches sur le sans-abri et la victime d'homicide. Aucun autre média n'avait publié plus d'informations qu'elle. Il lui faudrait attendre que les flics ou la morgue identifient les deux hommes pour en savoir davantage. Ou alors, elle pourrait se rendre à l'entrepôt lundi matin. Le sans-abri était manifestement le bienvenu à cet endroit, puisque c'était derrière un portail verrouillé, sur une propriété privée. Ça pourrait faire un sujet en soi.

Quand elle fit entrer l'inspecteur, elle bâillait. Comme d'habitude. Elle dormait neuf heures par nuit mais était constamment épuisée à cause des cauchemars qui la faisaient se retourner sans cesse.

Quand elle ouvrit la porte, elle vit Griffin avec un sac de glace et une bouteille de Bulleit encore fermée.

Un sourire narquois et séduisant jouait sur ses lèvres. Ses yeux, sous ses sourcils sombres, la détaillèrent lentement. Ça ne la dérangeait pas. Au contraire, elle aimait ça.

Elle sourit.

— Entre.

À peine eut-il franchi le seuil qu'un grognement sourd se fit entendre.

— Ton problème ?

— Il l'était. Mais il ne l'est plus.

Le chien avait repris possession du canapé et se leva quand Griffin passa devant lui pour aller à la cuisine. Il se mit à aboyer bruyamment, le poil hérissé.

— Merde, dit Stella.

— Je vais m'occuper de lui.

Elle s'approcha et le caressa, et il se calma un peu. Elle ne savait pas si c'était parce qu'elle l'avait apaisé ou parce que Griffin était maintenant hors

de sa vue. Elle entendit le détective fredonner un air dans la cuisine, ouvrir et refermer des placards, puis le tintement de la glace dans le cristal tandis qu'il préparait leurs verres.

Quand Griffin passa la tête dans le salon avec deux verres de bourbon sur glace, le chien se déchaîna de nouveau.

Griffin la regarda. Bon, il était trop tard pour jouer les timides, pensa-t-elle. Cette occasion était passée depuis longtemps, depuis leur première rencontre l'année dernière.

— Retourne dans la cuisine, prends la première à droite et ferme la porte, lui dit-elle.

— Je te rejoins tout de suite.

Il disparut.

— Maintenant tu restes ici, dit Stella tandis que le chien se réinstallait, le museau glissé sous sa patte arrière, roulé en boule. Elle jeta un dernier regard au chien en se dirigeant vers la cuisine. Il leva les yeux et remua la queue. Elle attrapa la bouteille de bourbon et gagna la chambre.

10

DÈS QU'IL entra dans la maison, Alec Walker gravit le large escalier menant aux chambres, laissant Rory planté là avec la valise.

— Il y a quelqu'un ? lança-t-il en regardant autour de lui.

Il commençait à s'habituer à l'opulence de la maison Walker. Le hall d'entrée arborait un sol en marbre noir, un lustre étincelant, une banquette rembourrée pour retirer ses chaussures en hiver, et des murs couverts de peintures à l'huile. Les autres pièces étaient tout aussi intimidantes, avec leur papier peint assorti, leurs meubles anciens sombres et leurs hauts plafonds.

Il n'allait pas quitter le hall d'entrée avant que la famille ne sache qu'il était là. Rory n'allait certainement pas suivre Alec Walker à l'étage.

— Chéri, c'est toi ?

Margaret Walker apparut à l'autre bout du long hall. Elle portait une robe sombre et soyeuse et des talons hauts, apprêtée pour le dîner. Les Walker s'habillaient toujours pour le dîner. Son visage s'illumina quand elle le vit.

— Rory ! Merci infiniment d'être allé chercher mon cher mari à l'aéroport !

En s'approchant, elle serra les mains de Rory.

— Merci de m'avoir invité à dîner, dit-il. Ceci est pour vous.

Il lui tendit les fleurs d'un geste un peu brusque.

— Pour moi ?

Soudain embarrassé, il se demanda s'il aurait dû acheter deux bouquets, un pour Isabel et un pour sa mère.

Avait-il commis un impair ?

C'est alors qu'Isabel dévala les escaliers. Contrairement à sa mère, elle portait un jean et une chemise en soie. Souriante, elle courut vers lui et le serra dans ses bras.

— Tu as apporté des fleurs à ma mère ? s'exclama-t-elle.

— Tu es adorable.

Le soulagement l'envahit.

— Je vais vous laisser tous les deux rattraper le temps perdu pendant que je vais voir ton père, dit Margaret Walker en se dirigeant vers l'escalier. Laisse la valise pour Bruce. Il la montera plus tard.

Bien sûr qu'il le ferait.

À peine eut-il cette pensée que Rory oublia Bruce, car Isabel se tenait devant lui.

— Tu m'as manqué, dit-elle en levant les yeux vers lui.

— Pareil, dit-il en souriant.

Cela ne faisait que deux jours, mais elle lui avait manqué, à lui aussi.

Rory avait été sous le charme dès la première seconde où il avait posé les yeux sur Isabel. Et plus il apprenait à la connaître, plus il tombait amoureux d'elle. Désormais, elle était tout son univers. Isabel était timide, douce et d'une intelligence redoutable. C'était de loin la plus jolie fille qu'il ait jamais vue, elle avait tout pour elle. Avec ses cheveux châtain clair qui tombaient en vagues jusqu'au creux de ses reins, elle était menue et avait les plus grands yeux bleus qu'il ait jamais vus. Sa voix était douce, et elle sentait toujours le bonbon.

Ils s'étaient rencontrés au mariage d'amis communs. Il connaissait le marié depuis l'université, elle était amie avec la mariée. Le mariage avait lieu à Aspen, et au cours de ce long week-end, ils étaient tombés amoureux.

Ce ne fut que plus tard, quand ils parlèrent de poursuivre leur romance à leur retour à Washington, qu'elle lui révéla qui était son puissant père. Rory n'était pas intimidé. Il travaillait comme assistant parlementaire depuis deux ans. Il savait qui était Alec Walker. Un peu fanfaron, certes, mais aussi un homme qui faisait avancer les choses. Il avait un certain respect pour lui.

Parce qu'il pensait le connaître, Rory n'était pas aussi intimidé qu'il aurait dû l'être quand Isabel l'avait invité à dîner pour rencontrer sa famille. Cette première fois, il s'était senti un peu nerveux en arrivant devant le domaine palatial, accueilli d'abord par un voiturier, puis par un majordome à la porte d'entrée.

Walker l'attendait dans son bureau, où le majordome le conduisit. Les deux hommes discutèrent agréablement autour de cigares, et c'est alors que Walker lui proposa le poste d'assistant.

— Mon homme vient de partir, voyez-vous, dit Walker. Et les rapports sur vous sont satisfaisants. Je pense que cela nous donnera l'occasion de mieux nous connaître.

Rory ouvrit la bouche pour protester, mais Walker poursuivit.

— Vous allez me dire que vous avez déjà un emploi. Eh bien, ne vous inquiétez pas, j'ai parlé à la sénatrice Kellogg, et elle comprend. Elle a dit que vous pouviez commencer chez moi dès lundi.

La colère monta en Rory. Il écrasa son cigare et se leva, prêt à sortir en trombe. Mais juste avant qu'il n'atteigne la porte, Isabel l'ouvrit.

— Salut, dit-elle avec un sourire timide. Papa, tu as gardé Rory pour toi tout seul. Tu lui as parlé du poste ?

Il y eut un moment de silence.

Elle haussa un sourcil.

— Il t'en a parlé ?

Son visage exprimait une telle inquiétude.

Il sourit.

— Oui, dit-il finalement. C'est une belle opportunité.

Ils passèrent dans une salle à manger d'apparat et Rory fut présenté à Mme Walker. Elle était aussi douce que sa fille. Elles se ressemblaient même, à ceci près qu'elle avait les cheveux roux tandis qu'Isabel les avait châtain clair. Elle serra immédiatement Rory dans ses bras.

— Je suis du genre à faire des câlins, dit-elle. Appelez-moi Margaret.

Cela n'arriverait jamais. La mère de sa petite amie resterait toujours Mme Walker.

Alors qu'ils s'asseyaient devant leurs couverts encore vides, Alec Walker appuya sur un petit bouton placé sur la table près de sa main droite. Des portes battantes s'ouvrirent à la volée, et trois personnes entrèrent en file, portant des plateaux de nourriture, comme si elles avaient attendu leur signal de l'autre côté.

— Voici Bruce, dit Walker. C'est mon valet. Si vous avez besoin de me joindre à la maison, vous pouvez appeler Bruce directement. Je vous donnerai son numéro.

L'homme plus âgé et rondouillard, vêtu d'une chemise blanche impeccable, esquissa un faible sourire et dit d'un ton guindé :

— Ravi de vous rencontrer.

— De même, répondit Rory. *Qui a encore un valet de nos jours ? Et qu'est-ce qu'un valet, au juste ?*

Désormais, deux ans plus tard, Rory et Bruce s'ignoraient mutuellement. Isabel avait dit que c'était parce que Bruce était jaloux de lui. Son père s'appuyait maintenant davantage sur Rory.

— Je crois que Bruce est peut-être amoureux de ton père, avait un jour plaisanté Rory.

Elle haussa les épaules.

— Bruce est avec nous depuis ma naissance.

Fin de la conversation. Bruce était guindé en posant devant Rory une assiette garnie de rôti de bœuf, de purée et de haricots verts.

— Comment s'est passé votre vol ? demanda Mme Walker.

— Épouvantable, dit Walker. Je dois virer cette compagnie de jets privés. C'est la deuxième fois que je fais appel à eux, et à chaque fois, des turbulences terribles.

— Papa, dit Isabel, toujours la diplomate. Le temps était épouvantable. Je parie qu'ils ont fait tout leur possible, mais parfois c'est inévitable.

Avec un sourire condescendant, il dit :

— Bien sûr que si.

Quand elle baissa les yeux, Rory sentit la colère monter en lui. Jamais il ne lui parlerait ainsi quand elle serait sa femme, et jamais il ne parlerait ainsi à leur fille. Walker était un arrogant crétin, parfois.

Sa mère remarqua le changement d'humeur d'Isabel et dit :

— J'ai eu des nouvelles de l'imprimeur. Ils auront le prototype de vos faire-part de mariage vendredi.

Isabel regarda Rory.

— Tu veux venir les voir ?

— Bien sûr, dit-il. Les faire-part, le traiteur, les fleurs, tout ça lui était complètement égal, mais il voulait qu'elle soit heureuse, alors il faisait vraiment des efforts.

Après le dîner, comme à leur habitude, Walker invita Rory à fumer un cigare avec lui dans son bureau.

— La réunion s'est bien passée ? dit Walker en tirant une bouffée de son cigare avant d'examiner la braise.

Rory se figea. Ça ressemblait à une question piège. *Bien passée ? Aucune idée.*

— Je suppose. Je n'ai pas vraiment compris de quoi ils parlaient.

Il se dit que c'était la réponse la plus prudente. Au regard suffisant de Walker, Rory sut qu'il avait bien répondu.

— Des gens ont merdé. Maintenant, ils veulent que j'essaie de réparer les dégâts.

Sans trop savoir pourquoi, Rory eut le sentiment que son futur beau-père mentait.

11

CETTE FOIS, pour s'assurer qu'il parte vraiment, Stella raccompagna le détective jusqu'à la porte. Elle venait de lui exposer les règles. Ils pouvaient avoir des nuits comme celle-ci, mais dès qu'il voudrait quelque chose de plus sérieux, ce serait terminé.

Étonnamment, il avait accepté.

Enveloppée dans un drap de son lit, elle le conduisit jusqu'à la porte.

En passant devant le chien sur le canapé, celui-ci grogna, mais resta couché, les yeux rivés sur Griffin.

Après avoir ouvert la porte, elle leva les yeux vers le détective.

— Tu es d'accord avec cet arrangement ? demanda-t-elle pour vérifier. Je peux t'appeler pour gérer des trucs comme ça ?

— Des trucs comme ça ?

Comme elle ne lui rendait pas son sourire, il dit :

— Ouais. Ça me va.

— Bien, dit-elle. Maintenant, dehors.

Le détective marqua une pause dans le couloir avant qu'elle ne puisse fermer la porte.

Stella se retint de lever les yeux au ciel, mais tapait du pied avec impatience.

— Tu sais, la dernière fois que j'étais là... commença-t-il.

— Oui ?

— Tu faisais des rêves plutôt flippants.

Le souffle de Stella se bloqua dans sa gorge, et elle lutta pour garder une voix neutre.

— Ah oui ?

— Tu gémissais et tu parlais dans ton sommeil.

Son cœur battait si fort qu'elle pouvait le sentir palpiter dans son cou. Elle le fixa, attendant qu'il termine.

— Tu n'arrêtais pas de dire : « Où sont-ils ? » Tu avais l'air vraiment bouleversée.

Scrutant ses yeux, elle attendit un instant. Il semblait sur le point de dire quelque chose, mais ne le fit pas. Elle n'allait lui donner aucune explication. Stella LaRosa ne s'expliquait pas et ne justifiait sa vie devant personne.

— Merci pour le bourbon, dit-elle en fermant la porte.

On aurait dit qu'il était sur le point de dire quelque chose, mais elle verrouilla la porte et alla se coucher.

Quand elle se réveilla huit heures plus tard, le soleil brillait, et le chien était roulé en boule au pied de son lit. Il se mit à remuer la queue à une vitesse folle quand il vit ses yeux s'ouvrir.

— Pauvre bébé, dit-elle. Je parie que tu as besoin de sortir.

Stella attacha ses cheveux en un chignon désordonné, enfila un leggings et un sweat à capuche, puis mit ses lunettes puisqu'elle ne voulait pas perdre de temps à mettre ses lentilles. Le chien gémissait et attendait à la porte.

— Tu es si intelligent, dit-elle en regardant autour d'elle.

Elle n'avait rien qui ressemble à une laisse.

Il était resté à ses côtés la veille au soir, mais il faisait nuit et il n'y avait eu ni voitures ni passants. Stella vivait dans une rue animée et ne voulait pas qu'il se précipite dans la circulation ou effraie les passants.

Le chien avait bien un collier sale. C'était déjà ça. Elle parcourut son appartement du regard et ses yeux tombèrent sur un long cordon en tissu qu'elle utilisait pour retenir les rideaux d'une fenêtre. Elle le passa dans le collier du chien et sortit.

Dehors, le chien urina dès qu'ils atteignirent le trottoir. Une femme qui passait fit la grimace.

— Désolée, il devait vraiment y aller, dit Stella en haussant les épaules.

Après qu'il eut fait la grosse commission, elle se rendit compte qu'elle n'avait rien pour ramasser. Elle acheta un de ses propres journaux dans un distributeur et s'en servit pour ramasser les crottes avant de rentrer.

Cet après-midi-là, elle entra dans la salle de rédaction pour son service avec le chien en laisse. Il avait été vacciné, lavé et traité contre les puces, les tiques, les vers du cœur et autres parasites. Stella était plutôt fière d'elle.

— Hé ! dit Garcia. Hier soir, c'était une urgence. Tu ne peux pas ramener ce chien dans la salle de rédaction.

— Je n'ai pas le choix, dit Stella. S'il aboie, je vais me faire expulser.

— Sors-le d'ici. Maintenant. J'en ai marre de jouer au rédacteur cool.

— Tu étais le rédacteur cool ?

— Haha. Maintenant, dehors !

— Très bien.

Elle tourna les talons, et le chien suivit en jetant un regard pitoyable à Garcia.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle à voix haute. On sait quand on n'est pas les bienvenus.

Garcia leva les yeux au ciel.

Alors qu'elle se dirigeait vers l'ascenseur, une femme qu'elle ne connaissait pas courut après elle. La femme portait un pull en maille et d'énormes lunettes. Elle jeta un coup d'œil furtif vers le bureau du rédacteur en chef, puis dit à voix basse :

— Tu peux garder ton chien si c'est un animal de soutien émotionnel.

La femme s'éclipsa.

Stella sourit.

Deux heures plus tard, elle revint avec le chien. Juste au moment où Garcia était sur le point d'exploser, elle claqua une lettre sur son bureau.

— C'est quoi ce bordel ?

Il la parcourut et fit la grimace.

— Amuse-toi bien à emmener ce cabot à chaque reportage.

— Compte sur moi.

Mais à peine eut-elle dit cela qu'elle fronça les sourcils. Était-il vraiment son chien, maintenant ? Ce n'était pas prévu.

— En parlant de reportages, j'ai besoin que tu reprennes l'affaire de l'homicide à l'entrepôt. Josh vient d'en être retiré.

— Pourquoi ?

— Ordre du grand patron. Aucune idée.

Stella hocha la tête et se dirigea droit vers son bureau. Le chien suivit et se roula en boule sous son bureau, à ses pieds. Il lui faudrait acheter un panier pour chien. Puis elle se rendit compte qu'elle se faisait des illusions. Comment pourrait-elle avoir un chien alors qu'elle n'arrivait même pas à prendre soin d'elle-même ? Et ce ne serait tout simplement pas juste de garder un chien avec un emploi du temps aussi dingue au travail. Malgré sa

réplique à Garcia, il avait raison. Elle ne pouvait pas emmener un chien sur les scènes de crime. La moitié du temps, il resterait coincé à attendre dans sa voiture. Ce ne serait pas juste pour lui. De plus, tout ce qu'elle aimait finissait par mourir, pensa-t-elle, et sa gorge commença à se nouer.

En même temps, il était hors de question qu'elle se sépare de ce chien, à moins de le confier à quelqu'un qui l'aimerait comme il le méritait.

Pour se changer les idées, elle attrapa son téléphone et composa le numéro de Josh. Elle apercevait sa tête de l'autre côté de la salle de rédaction. Il semblait taper frénétiquement sur son clavier. Elle le vit s'interrompre et décrocher.

— Pourquoi on m'a confié l'article ?

— Bonne question, dit-il. Ce n'est pas parce que j'ai vomi, ça je peux te le garantir.

— Qui a pris cette décision ? Quel grand patron ?

— Je pense que c'était le directeur de publication, ou son représentant qui a daigné nous adresser la parole en son nom.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Elle, dit-il en appuyant sur le mot, a dit qu'elle voulait que je couvre ce procès pour quadruple homicide parce que notre stagiaire reprenait ses études.

— Ça se tient.

— Ça ne l'est pas. Je viens de parler à la stagiaire. Elle n'avait pas prévu de reprendre ses études. Le directeur de publication lui a *vraiment* dit qu'ils avaient épuisé le budget du programme de stage plus tôt que prévu.

— C'est vrai ? demanda Stella.

— Je creuse.

— Tu es en train de me dire qu'on enquête vraiment sur notre propre directeur de publication ?

— Directeur de publication, c'est un bien grand mot. Gestionnaire de fonds spéculatifs serait plus juste.

Stella se mordit la lèvre. Très intéressant.

— Tiens-moi au courant.

— Compte sur moi.

Le type s'était radouci depuis qu'elle lui avait fait comprendre qu'elle ne se croyait pas supérieure à lui, l'autre soir. Tant mieux. Stella avait déjà assez d'ennemis dans la rédaction. Toutes ces femmes sarcastiques de la

salle de sport, et puis Marilyn, la journaliste snob qui voulait faire de Stella son souffre-douleur.

Dès qu'elle raccrocha, son téléphone sonna : c'était Garcia. Il était debout de l'autre côté de la rédaction et la regardait tout en parlant, un grand bol de pop-corn à la main. Stella sentait l'odeur de beurre et en avait l'eau à la bouche.

— Le directeur de publication a reçu un tuyau comme quoi l'homicide serait un suicide, donc je te retire de l'article pour l'instant, dit-il entre deux bouchées.

Stella ne répondit pas.

— Collins ?

— Oui ?

— Tu es retirée de l'article. Tu peux commencer à creuser cette histoire de pétrole si tu veux, mais fais-moi tout valider avant.

Elle raccrocha sans répondre.

Pendant quelques secondes, elle fixa son écran d'ordinateur vide.

Un suicide, vraiment ? Comment le directeur de publication pouvait-il être au courant avant tout le monde ? Et pourquoi tenait-il tant à contrôler cet article de si près ?

Elle appela Griffin.

— On m'a dit de laisser tomber l'homicide de l'entrepôt, dit-elle dès qu'il décrocha.

— C'est Stella ?

Elle était vexée, et ça s'entendait.

— Euh, oui. D'autres journalistes femmes ont ton numéro ?

— Désolé. Je suis un peu distrait. Mais je ne peux rien te dire.

— Tu peux au moins me confirmer que c'est un suicide ?

— Quoi ?

Il avait l'air surpris.

— Non. Ce n'en est pas un. Je viens d'assister à l'autopsie.

— Pourquoi mon directeur de publication me retire de l'article en me disant que c'est un suicide ?

Elle entendit des voix, puis il marmonna :

— Je te rappelle.

Elle raccrocha sèchement et, sans quitter Garcia des yeux, se dirigea vers son bureau.

— Il faut qu'on parle.

— D'accord ?

— Pas ici.

Un gémissement se fit entendre. Le chien l'avait suivie. Elle se pencha et attrapa la laisse.

— Le chien a besoin de faire pipi. Viens avec moi.

Garcia jeta un coup d'œil autour de lui, haussa les épaules et hocha la tête.

— Il a un nom, le chien ? demanda-t-il dans l'ascenseur.

— Non.

— Pourquoi ?

Stella ne répondit pas et se contenta de froncer les sourcils.

Dehors, pendant que le chien reniflait partout, Stella se lança.

— Je pense que le nouveau directeur de publication devrait arrêter de s'en mêler. Je viens d'avoir une source au téléphone qui m'a dit que ce n'était pas un suicide. Pourquoi me retirerait-on de cet article ?

Stella s'attendait à devoir défendre son point de vue, mais Garcia se contenta de marquer une pause et de regarder au loin. Il devait y avoir une course caritative ou quelque chose comme ça, parce qu'une cinquantaine de personnes avec des dossards en papier passèrent en courant à l'autre bout de la rue.

Le chien s'assit à leurs pieds et les regarda d'un air plein d'attente.

Comme Garcia ne répondait pas au bout de quelques secondes, Stella reprit :

— Alors ? Pourquoi ? C'est un bon article. Ce n'est pas un suicide.

— Je ne sais vraiment pas, dit-il. Toute cette histoire de fonds spéculatif qui nous possède, c'est nouveau pour moi. J'ai l'habitude de directeurs de publication intègres qui ne se mêleraient jamais de la couverture éditoriale, mais les temps changent peut-être. J'ai eu le nez dans le guidon à faire le travail de trois rédacteurs en chef depuis qu'ils ont pris les rênes il y a quelques mois. Je n'arrive pas à croire que je n'ai rien vu.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Il fronça les sourcils.

— Je ne sais pas trop. Ça ne me plaît pas, mais je sais aussi qu'ils cherchent à se débarrasser de ceux qui ne partagent pas leur soi-disant vision.

— Donc tu vas jeter ton éthique aux orties pour garder ton boulot ? Et ne pas te battre pour tes journalistes, pour l'information, bon sang, appelons

les choses par leur nom : pour la vérité ?

— Je n'ai pas dit ça.

Stella n'aimait pas cette réponse. Mais elle pensa aux photos qu'elle avait vues sur le bureau de Garcia. Il avait une femme et deux petits enfants, et il avait mentionné que sa femme attendait un autre bébé pour bientôt.

— D'accord, je laisse tomber cette histoire, mais seulement si tu me laisses enquêter sur l'affaire du pétrole.

— Je pense que c'est plutôt une histoire d'envergure nationale. Peut-être internationale ? Je veux dire, on est vraiment spécialisés dans l'actualité locale ici, Collins. Je sais que tu as l'habitude de t'attaquer aux gros poissons, mais ce n'est pas notre créneau.

— Laisse tomber le jargon, Garcia, et laisse-moi te décrocher un Pulitzer. Allez. Il y a une énorme histoire ici et personne ne s'y intéresse.

— Parce qu'ils ont peur.

— Mais pas moi, dit-elle en baissant les yeux.

Le chien avait décidé de faire ses besoins juste à ce moment-là. Sur le trottoir. Stella ignore la chose une seconde.

Garcia fit une grimace.

— Ce n'est que du caca, dit-elle en s'accroupissant pour le ramasser avec un sac.

Elle avait acheté un petit distributeur de sacs en forme d'os qui s'accrochait à la laisse.

Secouant la tête, le regard toujours fixé sur le trottoir, il dit :

— Tu devrais avoir peur.

— Les autres journaux traitent l'angle du monopole, le fait que la fusion de ces deux entreprises créera la sixième économie mondiale, dit-elle.

— Mais personne ne se demande même comment ce milliardaire texan inconnu a obtenu les droits sur ce gisement de pétrole récemment découvert, pas vrai ?

— L'histoire, c'est qu'il avait des contacts à l'étranger grâce à sa femme. Elle est persane.

— Non. Ce n'est pas ça. Sa famille, ce sont des commerçants, pas des barons du pétrole.

— Comment tu le sais ? Personne n'arrive à trouver d'informations sur elle. Je viens de lire ça ce week-end.

— Je le sais.

Il la regarda et fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que tu essaies de dire ?

— Je pense que c'est un coup monté de l'intérieur. Quelqu'un au gouvernement a fait en sorte qu'il obtienne les droits, et cette personne va toucher beaucoup d'argent pour que l'accord se concrétise.

Garcia soupira en levant les bras au ciel.

— D'accord. Va creuser.

— Je m'y mets.

Elle s'éloignait déjà vers sa voiture quand il l'appela.

— Collins ?

— Oui ?

— Fais juste en sorte qu'on ne se fasse pas tuer.

12

DANVILLE

Stella se gara devant la maison brillamment éclairée, partagée. Elle mit le frein à main, baissa la vitre et coupa le moteur, les yeux rivés sur la maison. Mais elle resta dans la voiture.

La maison en brique de deux étages dans l'East Bay de San Francisco était son foyer depuis toujours, d'aussi loin qu'elle se souvienne. Même si elle passait tout son temps libre à San Francisco même et la considérait comme sa ville d'origine, la réalité était que son enfance s'était déroulée dans l'East Bay. Ses parents avaient même gardé sa chambre exactement comme elle l'était quand elle était adolescente et qu'elle était partie s'installer en ville pour ses études.

Elle ouvrit la boîte à gants et en sortit un vieux paquet de cigarettes. D'habitude, elle ne fumait pas, mais aujourd'hui elle avait besoin de quelque chose pour calmer ses nerfs. Les dîners du dimanche, autrefois le moment fort de sa semaine quand elle était enfant, étaient devenus délicats. La plupart du temps, au lieu de profiter de la compagnie de sa famille, elle avait l'impression de traverser un champ de mines.

Tout avait commencé quand elle était revenue de l'étranger un an plus tôt. Lors du premier dîner du dimanche après son retour, elle avait appris que son oncle Dominic avait pris l'habitude de dîner avec ses parents et ses frères et sœurs depuis la mort de tante Coral. Et ce n'était pas tout : il amenait aussi ses fils, Alfredo et Giacomo — Al et Jack —, les cousins de Stella.

Stella n'avait jamais aimé ces deux-là. Ils la harcelaient depuis qu'elle était petite : ils l'attrapaient et la jetaient dans la piscine dès qu'elle passait près d'eux sur la terrasse. Ils la tourmentaient pendant les parties de cache-cache entre cousins. Ils l'effrayaient en tuant de petits animaux, en les empaillant, puis en les déposant dans son lit. À l'époque, ce n'étaient que des connards. Maintenant, c'étaient des connards dangereux.

À force de penser à eux, elle devait dégager une telle colère que le chien sur le siège passager se mit à gémir. Elle souffla la fumée par la fenêtre tout en lui caressant distraitemment le pelage. La brise ramena la fumée dans la voiture, mêlée au léger parfum des lilas qui bordaient l'allée de ses parents.

C'est alors qu'elle remarqua que l'allée, bien que remplie de voitures, n'abritait pas la Cadillac de Dominic. Elle tendit le cou : les stupides bagnoles gonflées à la testostérone d'Al et Jack n'étaient pas là non plus.

Un sourire se dessina sur son visage.

Maintenant, elle pouvait profiter de sa soirée sans avoir à repousser son oncle. Il aimait la coincer lors des dîners de famille pour lui demander ce qu'il faudrait pour qu'elle vienne travailler pour lui. L'argent n'était pas un obstacle, avait-il dit.

C'était en partie pour cette raison qu'elle avait fui le pays pour devenir reporter à l'étranger. Il avait commencé à faire pression sur elle dès sa fête de fin d'études, lui disant que c'était son devoir envers la famille de les aider.

Le pire dans tout ça, c'était que ses parents ne la défendaient pas. Son père se faisait tout petit et sa mère se contentait de rire. Son grand frère, lui, ne pouvait rien faire de mal. Sa mère disait à Stella que Dominic voulait seulement l'aider et lui offrir le genre de vie qu'elle méritait. Une vie avec une grande maison, une voiture de luxe et des vêtements de créateurs.

— Je ne veux rien de tout ça, avait dit Stella, alors âgée de vingt-deux ans. Je veux changer le monde. C'est pour ça que j'ai étudié le journalisme.

— Oh ma chérie, il est temps de grandir, avait répondu sa mère. On ne change rien à rien. Profite simplement des avantages d'être née dans cette famille.

— Des avantages ? avait explosé Stella.

Elle avait vu rouge le reste de la soirée et ce n'était que plus tard qu'on lui avait raconté ce qu'elle avait fait et dit. Elle avait hurlé au sujet de ses pauvres oncle et tante décédés — oncle Joe et tante Kathy —, renversé une

bibliothèque dans le salon, donné des coups de poing et de pied dans les murs, avant que ses frères et son père ne la maîtrisent.

Ils l'avaient portée dans sa chambre et avaient verrouillé la porte. Quand ils s'étaient réveillés le lendemain matin, elle s'était déjà échappée par la fenêtre du deuxième étage et avait sauté dans un avion pour Paris. Son ancien professeur de journalisme l'y attendait avec le poste qu'il lui avait proposé quelques mois plus tôt.

Maintenant, une décennie plus tard, son oncle avait recommencé à la harceler. Lors du premier dîner du dimanche après son retour, il l'avait coincée pour lui dire que la famille aurait bien besoin d'une journaliste avec ses contacts. Elle pourrait garder son emploi tout en étant rémunérée par la famille.

La première fois, elle avait poliment refusé. La dernière fois, elle lui avait dit d'aller se faire voir.

Il lui avait attrapé le bras, mais avant qu'elle ne puisse lui envoyer un coup de pied dans les couilles, il s'était penché pour lui chuchoter :

— Tu me traites avec respect, ou le journal pourrait bien recevoir un petit tuyau sur ton vrai nom de famille. Mentir sur une candidature, ça pourrait te coûter ta place.

Elle l'avait fusillé du regard en arrachant son bras de sa poigne.

— Ça vaudrait peut-être le coup de me faire virer, avait-elle dit entre ses dents.

Et elle était partie d'un pas rageur.

Maintenant, assise dans l'allée, elle se rendait compte qu'elle était stressée depuis des jours à l'idée de le revoir. Elle ne devrait pas avoir à s'angoisser à l'idée de rendre visite à ses parents. Quelque chose allait devoir changer.

Elle attrapa la boîte de cannoli qu'elle avait achetée à North Beach, contourna la voiture jusqu'à la portière passager et laissa sortir le chien. Il trotta joyeusement derrière elle tandis qu'elle se dirigeait vers la porte d'entrée.

Sa mère ouvrit la porte à la volée avant que Stella ne puisse sonner. Comme souvent après quelques jours de séparation, Stella fut une fois de plus frappée par le vert intense des yeux de sa mère. Cette femme était-elle seulement italienne ? À présent, ces yeux verts étaient dangereusement plissés.

— Stella ! chuchota sa mère d'un ton sec. Qu'est-ce que tu faisais dans la voiture ?

— Désolée, m'man, dit-elle. J'étais juste en train de...

— Qui est-ce ? l'interrompit sa mère en se baissant pour caresser le chien qui se tortillait de joie.

— Il n'est pas adorable ? dit Stella, soulagée de cette diversion.

Stella regarda sa mère, accroupie par terre. Elle mesurait moins d'un mètre cinquante et avait gardé la même silhouette que du temps où elle était pom-pom girl au lycée. À part quelques jolies rides d'expression autour des yeux, sa mère ne semblait pas avoir pris une ride. Elle portait des baskets élégantes, un legging noir Lululemon et un haut moulant fuchsia. Ses cheveux blond platine étaient tirés en une queue de cheval soignée.

— Maman, tu es adorable.

— Oh ma chérie, c'est toi qui l'es ! répondit sa mère, mais son sourire radieux trahissait sa fierté.

Le chien se tortillait, ses pattes dérapant sur le carrelage italien. Son père apparut au détour du couloir avec un grand sourire. Il accusait un peu plus son âge, le ventre légèrement plus rond, mais il était toujours grand et fort. Il portait ses cheveux noirs courts mais pas trop et arborait une petite barbiche que Stella trouvait mignonne et qui lui donnait un petit air de Javier Bardem version italienne.

— Stella ! Viens là !

Avec l'impression d'être redevenue une petite fille, Stella courut vers son père et le serra dans ses bras.

Il la serra fort, puis s'écarta.

— Je rends grâce chaque jour de te savoir de retour ici, à ta place.

— Merci, Papa.

Il lui lança un regard appuyé.

— Je suis sérieux. Ta Nana — que Dieu ait son âme — récitait le chapelet tous les jours quand tu étais sur le terrain, à couvrir les guerres.

— Je sais, Papa. Nana était la meilleure.

Stella se félicitait d'être rentrée avant la mort de sa grand-mère. Manquer les funérailles lui aurait brisé le cœur. Son père fronça alors les sourcils. Il regardait par-dessus son épaule.

— Tu as un chien ? demanda-t-il.

— Pas vraiment.

— N'est-ce pas qu'il est adorable ? roucoula sa mère.

— C'est un mâle, dit Stella.

— Je l'adore, dit sa mère en serrant le chien dans ses bras et en le caressant. Elle se releva et émit un petit sifflement.

— Je parie qu'il a faim après le trajet. Viens, mon bébé, je vais te trouver quelque chose à manger.

Stella rit tandis que sa mère disparaissait dans la cuisine. Elle savait exactement comment ça allait se passer. Sa mère adorait les animaux plus que quiconque, mais son père avait fini par décréter qu'il n'y aurait plus d'animaux de compagnie après la mort du dernier chien, quelques années plus tôt.

— Comment on va voyager avec un chien quand on sera à la retraite ? avait-il dit.

Mais Stella savait qu'il ne prendrait jamais sa retraite. Oncle Dominic ne le laisserait pas faire. Dans sa famille, on y restait jusqu'à la fin. Il suffisait de regarder les oncles plus âgés. Ils avaient travaillé pour l'entreprise familiale jusqu'à leur mort. C'était comme ça. Son père était le plus jeune des frères. Il n'en sortirait jamais.

Après avoir aidé sa mère à apporter un grand saladier de verdure, un plat de haricots verts chauds à l'ail, des pâtes à la sauce tomate et une assiette de boulettes et de saucisses parfumées, Stella servit à chacun un peu du vin qu'elle avait apporté.

— Tu as déjà apporté les cannoli, tu n'avais pas besoin d'apporter du vin en plus ! protesta sa mère, mais Stella voyait bien qu'elle était ravie.

— Où sont les autres ? demanda Stella en piquant une saucisse dans le plat pour l'ajouter à son assiette creuse de spaghettis.

— Ton frère Christopher est à New York pour conclure une grosse affaire avec ton oncle et tes cousins. Laura garde le bébé de ta cousine Jamie pour qu'elle puisse aller à son rendez-vous.

— Elle est toujours avec ce bon à rien ?

— Stella ! C'est le père de son enfant !

— Et alors ? C'est aussi un bon à rien qui ne mérite pas l'air qu'il respire.

— Stella ! Il pourrait entrer dans la famille ! Fais attention à ce que tu dis.

— Que le ciel nous vienne en aide, marmonna Stella en enroulant des pâtes sur sa fourchette.

— Qu'est-ce qu'ils font là-bas, au fait ?

— Ils importent quelque chose qui va assurer l'avenir de sa famille, d'après Christopher.

— Ha, fit Stella.

— Importer. Bien sûr.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? lui demanda son père d'un ton sec, tout en enroulant ses spaghettis sur sa fourchette avant de les enfourner.

— Peu importe. Je ne veux pas en parler.

— Et ton frère Michael et sa famille sont en Floride chez ses beaux-parents. Je ne sais pas comment ils font pour vivre là-bas. C'est tellement humide.

— Je sais, Maman.

— Moi, j'aime la chaleur sèche, dit-elle.

— Qui a envie de sortir et d'être trempé de sueur ? Ridicule. Et les insectes !

— Heureusement que tu vis en Californie, dit Stella. Elle avait appris depuis longtemps à simplement acquiescer à tout ce que sa mère disait. Elle rompit un morceau de pain chaud et le trempa dans la sauce.

— Au fait, qu'est-ce qu'on importe, Papa ?

Elle plissa les yeux.

— Stella.

Sa voix était lourde d'avertissement.

— Je me demandais si tu pourrais garder le chien quelques jours, lança-t-elle d'un ton enjoué avec un grand sourire.

— Pour l'amour du ciel ! On n'a pas de place pour un autre animal errant dans cette maison.

— On a plein de place, dit sa mère.

— Cette grande maison est vide. Je suis toute seule ici du matin au soir. J'ai besoin d'un chien. Un point c'est tout.

— N'importe quoi ! s'exclama son père en jetant sa serviette.

— La dernière chose dont on a besoin, c'est d'un chien.

— Alors prends ta retraite et partons voyager comme tu me le promets depuis des années.

— Celeste, tu sais bien que mon frère ne veut pas que je prenne ma retraite.

— Je vais en parler à Carmen, dit-elle.

— Tu sais bien que ce sont les épouses qui contrôlent vraiment tout, ajouta-t-elle avec un clin d'œil à Stella.

— Ah bon ? fit Stella en secouant la tête.

Il leva les yeux au ciel.

— Je ne céderai pas sur ce point, Celeste. Pas de chien.

— D'accord, très bien.

Sa mère répondit distraitemment, penchée vers le chien à qui elle donnait de petits morceaux de saucisse.

— Tu es un bon bébé, toi, un bon garçon, roucoula-t-elle.

— On pourrait peut-être faire de toi notre petit-fils puisque ta maman ne compte pas nous en donner.

— Maman ! gémit Stella.

— Quoi, j'ai tort ?

— Arrête ça tout de suite.

— Ton père dit qu'on ne peut pas avoir de chien pour l'instant, mais on pourrait peut-être l'accueillir de temps en temps. Parce qu'il est tellement adorable.

— Depuis quand Papa te dit ce que tu dois faire ? lança Stella en commençant à empiler les assiettes vides.

— Estella Sofia LaRosa ! Un peu de respect.

Son père lui resservit du vin, puis se resservit lui-même.

— Celeste, je t'enlève Stella une minute dans le jardin. Pour affaires.

Les yeux de sa mère se plissèrent.

— Affaires ?

Stella haussa les épaules. Mais alors qu'ils se dirigeaient vers la porte de derrière, sa mère leur cria :

— Vas-y ! Vas-y et enfonce un autre clou dans ton cercueil. Une fois que tu seras mort et enterré, je vais remplir cette maison de chiens. J'en aurai tellement qu'on m'appellera la Vieille Dame aux Chiens. Mais c'est ton choix. Si tu veux mourir d'une mort horrible avant l'heure, c'est toi qui décides.

Stella suivit son père dans le jardin par les portes coulissantes vitrées. Un chemin de pierre serpentait à travers un massif fleuri. Des petites lampes l'éclairaient. Son père la mena jusqu'à un banc de pierre sous un arbre. Le banc était entouré de citronniers, et une demi-douzaine de citrons jonchaient le sol. Il en écarta un du chemin d'un coup de pied et alluma une cigarette.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle en plissant les yeux.

— Ton oncle veut te parler.

— Non.

Elle se pencha et commença à ramasser les citrons épars. L'air embaumait le citron, frais et parfumé. Elle posa les fruits sur le banc, les aligna soigneusement en évitant le regard de son père.

— C'est important, sinon il ne demanderait pas.

— Il sait ce que je pense du fait de travailler pour la famille.

— Oui, on sait tous ce que tu en penses. Là, c'est autre chose.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Il sait que tu as certains, disons, contacts dans la police par ici.

— Comment diable sait-il ça ? s'emporta-t-elle. Il me fait suivre ?

— Ton oncle connaît tout le monde.

— Alors dis-lui de trouver ses propres foutus contacts, puisqu'il connaît tout le monde.

Le dernier citron en main, elle le lança de toutes ses forces dans le jardin. En l'entendant heurter quelque chose au loin, elle fut tentée de ramasser tous les citrons du banc pour s'entraîner au lancer.

— Il a besoin de ton aide.

Elle se baissa pour ramasser deux autres citrons. Elle plissa les yeux et les lança eux aussi vers le mur du fond.

— Je refuse de l'écouter. C'est absurde. Dis-lui de me lâcher.

— Stella, si tu ne montres pas un peu de respect et que tu ne l'écoutes pas, ça va retomber sur moi.

— Il ne peut pas te toucher.

— Tu as vu Le Parrain ?

— Quel rapport ?

Elle jura puis s'arrêta, le bras en l'air avec un citron encore dans la main.

— Ton langage. Un vrai charretier. Nana se retournerait dans sa tombe.

Stella laissa le citron rouler de ses doigts et tomber au sol à la mention de sa grand-mère bien-aimée.

— Je suis sûre que Nana a lâché un juron ou deux en vous élevant, vous les voyous.

Cela détendit son père. Il eut un petit rire.

— Écoute, Stella, tu dois respecter Dominic. Si ce n'est pas pour toi et ta mère, fais-le pour moi. Je suis jetable.

— Qu'est-ce que ça veut dire, bon sang ? Ta fille refuse de l'aider, alors il te bute ? Une tête de cheval dans le lit ? Je n'y crois pas.

Elle lui prit la cigarette des doigts, tira une longue bouffée et la lui rendit.

Son père jeta un coup d'œil rapide par-dessus son épaule vers la maison.

— Ta mère va me tuer si elle voit un truc comme ça.

— Je suis adulte maintenant, Papa. Je suis responsable de mes propres actes.

Son père tira une dernière bouffée, laissa tomber le mégot sur le chemin et l'écrasa du pied.

— Je sais. Crois-moi, je sais. Si j'avais eu le moindre contrôle sur toi, je ne t'aurais pas laissée partir couvrir les guerres à l'étranger. Tu as de la chance d'être encore en vie.

— Peut-être.

— Il n'y a pas de peut-être, dit-il. Je t'envoie son numéro par texto. Écoute-le, c'est tout.

— Dis à Maman merci pour le dîner.

— Stella !

Mais elle l'ignora et s'éloigna. Elle sortit par le portail latéral et le claqua derrière elle. Elle marcha à grands pas vers sa voiture, s'efforçant de contenir la fureur qui menaçait d'exploser en elle. Sa famille allait-elle un jour la laisser tranquille ?

C'était l'une des raisons pour lesquelles elle avait redouté de revenir en Amérique.

Mais elle n'avait pas eu le choix non plus. Si ça ne tenait qu'à elle, elle couvrirait encore les guerres à l'étranger. Maintenant, de retour dans le giron familial, ses pires craintes se réalisaient. La famille essayait de l'aspirer à nouveau, mais elle n'était plus cette gamine naïve de dix-neuf ans qu'ils avaient connue. Elle avait vu et fait des choses qu'ils ne pourraient jamais imaginer.

S'ils pensaient qu'ils allaient l'intimider ou la contraindre à faire leur volonté, ils se trompaient lourdement. Sa position sur l'entreprise familiale n'était pas négociable. Elle avait fixé les limites il y a longtemps. En fait, toutes les décisions de sa vie avaient essentiellement tourné autour d'un seul objectif : éviter l'entreprise familiale. Et ça n'avait certainement pas changé.

Elle venait juste de démarrer le moteur quand son père surgit du portail arrière en agitant frénétiquement les bras.

— Hé ! Hé ! Tu as oublié ton foutu chien !

Avec un sourire, elle agita joyeusement la main par la fenêtre et s'éloigna.

13

BIEN QU'IL SE SOIT TOURNÉ ET RETOURNÉ dans son lit toute la nuit, Alec Walker ne troublait pas le sommeil de sa femme. Elle dormait dans la chambre adjacente. Walker dormait toujours seul dans l'immense lit à baldaquin de la chambre principale.

Des années auparavant, Margaret et lui avaient décidé de faire chambre à part. Officiellement, c'était parce qu'il ronflait. Mais en réalité, ils voulaient tous les deux leur propre espace. Il aimait sa femme, mais son désir de coucher avec elle s'était dissipé depuis des années. De temps en temps, lors de ses déplacements, il payait une prostituée pour satisfaire ce besoin. Margaret ne s'était jamais plainte.

Il se redressa, alluma la lampe de chevet et se versa deux doigts de bourbon de la carafe en cristal posée sur sa table de nuit. Il avala le liquide doré, les mains tremblantes.

Il avait bêtement cru que la menace prendrait fin avec Bellamy.

Quand Headway avait été créé toutes ces années auparavant, il ne s'était pas rendu compte à quel point les agents formeraient un groupe soudé. Mais avec le recul, c'était logique. Il avait recruté les meilleurs des meilleurs, et ce qui faisait d'eux ce qu'ils étaient, en partie, c'était leur absence totale de liens familiaux. Ils n'avaient ni femme ni enfant à la maison qu'une force ennemie aurait pu menacer. Pas de mère malade qu'on aurait pu utiliser contre eux. Tous, sauf Stella, étaient seuls au monde. Et donc, bien sûr, ils avaient formé leur propre famille.

Ils étaient loyaux jusqu'à la moelle. Et désormais, il était clair que pour être en sécurité, Walker devait partir du principe que ce que l'un savait, tous le savaient.

Il pensa à Stella LaRosa et à la protection invisible qui l'entourait. Il ignorait si les autres membres de l'équipe savaient qui elle était vraiment. Il doutait qu'elle le leur ait dit, mais allez savoir. Elle était devenue un membre à part entière de cette famille, ce qui était probablement ce qu'elle avait voulu depuis le début en s'installant en Europe : se défaire de sa famille de naissance et s'en créer une nouvelle.

Les LaRosa étaient puissants.

Son père le lui avait appris quand il était enfant, à Cleveland, dans l'Ohio. Il avait quatorze ans quand l'un des meilleurs amis de son père avait été battu à mort devant un bar. Cet ami était conseiller municipal.

— Fiston, avait dit son père après les funérailles. Tu as vu ces hommes en cravate noire au fond de l'église ?

Il avait hoché la tête.

— Ce sont eux qui ont tué Henry.

— Pourquoi ils étaient aux funérailles ? Pourquoi ils ne sont pas en prison ?

— Ce sont des mafieux.

— Je croyais que ça n'existait que dans les films.

— Non, fiston. Ils existent bel et bien. Henry jouait avec le feu. Il refusait de leur donner le contrat pour la collecte des ordures. Il disait que c'était illégal. Alors ils l'ont tué. Maintenant, c'est eux qui ont le contrat.

Il avait froncé les sourcils.

— Alors pourquoi la police ne fait rien ?

— C'est pour ça que je te le dis. Tu es ami avec Christopher, pas vrai ?

— Ouais.

Il était complètement perdu, maintenant.

— Son oncle est l'un de ces types.

Il repensa aux funérailles : l'un des hommes au fond lui avait fait un signe de tête quand son père et lui étaient passés devant eux. Il avait été stupéfait et avait aussitôt détourné le regard.

— Les flics ne feront rien parce qu'ils ont peur d'eux, eux aussi, avait dit son père. Mais toi, tu n'as pas à avoir peur. Ils savent que je ne vais pas leur créer d'ennuis. Mais si ces hommes entrent dans le magasin quand tu travailles, ne discute pas avec eux et ne les cherche pas.

Son père tenait une petite épicerie.

— Pourquoi ils viendraient ? avait-il demandé.

— Ils pourraient venir tâter le terrain parce qu'ils savent qu'Henry et moi étions amis. Mais tu n'as pas à t'inquiéter.

Les hommes n'étaient jamais venus à l'épicerie, mais à partir de ce jour-là, Alec Walker avait traité son ami Christopher LaRosa différemment. Il s'était peu à peu fait d'autres amis, plus proches, mais avait toujours veillé à rester dans les bonnes grâces de Christopher. Au cas où.

Plus tard, cela avait porté ses fruits. Les LaRosa étaient venus le trouver quand il s'était lancé en politique. Ils lui avaient facilité la vie et, de temps en temps, pour les rembourser, il leur avait facilité la vie à son tour. Mais Walker avait fini par échapper à leur emprise. N'étant plus simple conseiller municipal, il était plus puissant que jamais, et en passe d'acquérir encore plus d'influence.

Les LaRosa étaient puissants, mais il savait qu'ils ne pourraient pas protéger Stella. Pas cette fois-ci. Les enjeux étaient bien trop importants. Les protagonistes, bien trop puissants. Toute la nuit, l'esprit de Walker avait tourné à plein régime. Il devait trouver un moyen de s'assurer que la menace soit éliminée.

Finalement, à l'aube, après avoir descendu trois autres verres de bourbon, il sortit du lit. Il enfila sa robe de chambre et descendit à l'office. Bruce était déjà debout, bien sûr. Il parut surpris quand Walker entra et se leva d'un bond.

— Du calme, Bruce, dit Walker. Finis ton café. Je vais juste me servir une tasse et aller dans mon bureau. Fais en sorte qu'on ne me dérange pas.

— Oui, Alec.

Walker esquissa un sourire crispé. Il avait un jour dit à Bruce qu'il pouvait l'appeler Alec. Un moment de faiblesse. Même sa propre femme, bon sang, ne l'appelait pas Alec.

Il devait être ivre quand il l'avait dit. Il avait aussitôt regretté cette familiarité, et ne cessait de la regretter depuis. Heureusement, Bruce ne l'appelait ainsi qu'en privé, mais cela faisait toujours grimacer Walker. C'était prononcé dans un murmure intime et malsain qui le révoltait.

Walker se versa son café, sortit sans un mot et se dirigea vers son bureau. Une fois dans la pièce aux murs tapissés de livres, à l'atmosphère résolument masculine, il verrouilla la porte et composa le numéro qu'il connaissait par cœur.

— Je n'ai pas pu me libérer hier soir, dit-il.

— Ça a complètement dérapé, dit l'homme à l'autre bout du fil.

— Ce n'est pas pour ça que je me suis engagé.

— Ne t'inquiète pas. Rien ne peut être retracé ni prouvé.

— Comment Bellamy l'a-t-il découvert ? demanda-t-il en ouvrant les stores qui donnaient sur son jardin impeccable.

La pelouse n'avait pas été tondue assez ras. Il faudrait qu'il en touche un mot au jardinier. Et les arbres avaient besoin d'être taillés.

— Je me renseigne.

— J'ai un mauvais pressentiment.

Il referma les stores. La vue de son jardin lui donnait mal à la tête. Il n'avait pas le temps de s'occuper des affaires de la maison. Qu'est-ce que sa femme fichait de ses journées, bon sang ?

— Écoute. Ça va peut-être nous coûter quelques sous, mais on va s'assurer que personne ne parle.

— C'est tout le contraire de ce qui devrait se passer. Ça ne devrait pas me coûter un centime. Ce n'est pas moi qui mets l'argent sur la table. Qu'on soit bien clairs là-dessus.

— Calme-toi. Tout est sous contrôle.

— Ah oui ? J'ai parlé à ma source à San Francisco, et on dirait que c'est loin d'être le cas.

— Tu parles du flic ?

— Évidemment que je parle du flic !

Walker se rendit compte qu'il criait. Il jeta un coup d'œil vers la porte épaisse du bureau. Sa femme dormait encore. Fichue bonne femme qui dormait jusqu'à 7 heures tous les matins. Et Bruce savait qu'il valait mieux ne pas écouter aux portes.

— C'est réglé.

— Ça a intérêt à l'être !

Walker lâcha ces mots entre ses dents et raccrocha.

Il claqua sa tasse de café sur la table, envoyant le liquide brûlant voler partout et éclabousser les papiers sur son lourd bureau en bois, ce qui le mit encore plus en colère. Rien ne se passait comme prévu. Absolument rien.

14

LE LUNDI, Stella commença son service en se rendant directement à la morgue du comté pour réclamer le rapport d'autopsie du type à qui on avait fait sauter la cervelle.

Une femme aux cheveux gris rassemblés en chignon négligé se tenait à l'accueil. Elle portait une robe tie-dye, et un cristal violet pendait à un cordon de cuir noir.

Stella se présenta et demanda quelle était la procédure pour obtenir un rapport d'autopsie.

— Vous avez une carte ? demanda la femme.

— Une carte ?

— Vous savez, une carte de visite ?

— Je suis plutôt nouvelle. Je suppose qu'elles ont été commandées.

— Hmm, fit la femme.

— Vous pouvez m'aider, s'il vous plaît ? Je peux vous montrer le journal où mes articles sont publiés.

La femme secoua la tête et lâcha avec un soupir :

— Quand le défunt a-t-il été amené ?

— Vendredi.

— Je ne peux pas vous aider.

— Pourquoi ?

— Nous ne communiquons pas les rapports d'autopsie avant le retour des analyses toxicologiques. En général, six à huit semaines.

— J'ai entendu dire que celui-ci avait été traité en priorité, dit Stella du tac au tac.

— Je ne suis pas au courant. Je vous dis juste quelle est la procédure standard.

— Vous pouvez au moins vérifier ?

La femme poussa un long soupir de martyre.

— Le nom ?

— C'est bien le problème. Je n'en ai pas. Il est arrivé vendredi. Combien de corps non identifiés sont arrivés vendredi ?

— Vous seriez surprise.

— Vous pouvez vérifier pour moi, s'il vous plaît ?

La femme tapota le clavier avec ses longs ongles roses. Puis elle fronça les sourcils.

— Je crois que j'ai celui que vous cherchez, mais le dossier est scellé.

— Qu'est-ce que ça veut dire exactement ?

— Ça veut dire que vous devrez faire une demande d'accès aux documents publics pour l'obtenir.

— D'accord. Eh bien, merci pour votre aide.

Ce n'était pas la faute de cette femme. Elle faisait juste son travail, et elle s'était donné du mal alors que Stella n'avait même pas de nom à lui fournir.

— Je débute au journal. J'essaie encore de comprendre comment tout fonctionne par ici.

La femme sembla s'adoucir un peu. Elle baissa la voix après avoir jeté un coup d'œil autour d'elle.

— Je veux juste vous prévenir. La plupart du temps, le document qu'ils vous laissent consulter ne vaut pas tripette. Ils caviardent tout ce qui a de l'importance.

— Ils vont me le donner caviardé ?

— Oui. Et ils vont prendre des semaines.

— Il y a un autre moyen de l'obtenir ?

— Pas que je sache. Je ne peux même pas y accéder et je travaille ici.

— Qui peut y accéder ? demanda Stella.

— Les enquêteurs.

Stella sourit à nouveau.

— Merci.

Dès qu'elle fut dehors, elle envoya un texto à Griffin.

Pourquoi le rapport d'autopsie est-il scellé ?

C'est qui ?

Stella Collins. Le San Francisco Tribune.

Je ne sais pas comment vous avez eu ce numéro, mais vous devez passer par notre bureau d'information publique. Je vous l'ai dit les dernières fois que vous avez appelé. Je vous bloque, alors inutile de rappeler ou d'envoyer d'autres messages.

Stella fixa son téléphone avec incrédulité. C'était quoi ce bordel ? Le salaud.

Quelques secondes plus tard, un autre texto apparut, d'un numéro inconnu.

22 h. Chez Joe.

C'était le bar où elle avait rencontré Griffin. Elle allait devoir attendre plusieurs heures, et le suspense allait la tuer. Quelque chose avait dû se passer. Un frisson lui parcourut le cuir chevelu.

Griffin était sur les nerfs. Il savait quelque chose.

Après avoir prévenu Garcia qu'elle allait voir une source, Stella quitta la salle de rédaction et arriva chez Joe dix minutes en avance. Le bar sombre était long et étroit, avec seulement une poignée de boxes. Un vieux flipper occupait une grande partie de l'espace derrière le comptoir. Un groupe de millennials s'était rassemblé autour et regardait un type jouer.

Stella repéra Griffin assis dans un box dans le coin du fond. Elle ne le reconnut pas tout de suite. Il portait un chapeau de cow-boy en paille enfoncé bas sur le front et une chemise à carreaux.

— C'est quoi ce bordel, Griffin ? lança-t-elle en se glissant dans le box. Si tu essaies de passer inaperçu, c'est complètement raté.

— Tu as déjà entendu parler des frères Helzer ?

— Les qui ?

— Deux frères cinglés de l'East Bay qui ont kidnappé et tué un tas de gens pour tenter de voler leurs économies. Ils avaient une complice, une femme nommée Dawn. Ils lui ont fait enfiler un tailleur-pantalon vert citron et un chapeau de cow-boy en paille. Elle est entrée dans la banque en fauteuil roulant pour déposer le chèque frauduleux. Quand les enquêteurs ont demandé à quoi ressemblait le trio, tout ce dont les employés se souvenaient, c'était le chapeau de cow-boy de Dawn, ses vêtements verts et le fauteuil roulant.

— Peu importe, je ne suis toujours pas convaincue, dit Stella.

La serveuse apporta leurs verres. Stella détailla la femme au décolleté plongeant et au short Daisy Duke. Celle-ci l'ignora complètement. Non

seulement la plupart des serveurs ne servaient pas à table, mais la plupart ne ressemblaient pas non plus à des mannequins entre deux défilés.

Stella surprit la femme en train de faire un clin d'œil à Griffin en posant les verres.

— Une fan ? demanda-t-elle tandis que la femme s'éloignait.

— Qui ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

— Peu importe.

— Je t'ai commandé un Bulleit.

— Bon sang, Griffin, t'es doué.

— Je me disais que ça fait partie de mon déguisement, d'être ici avec ma copine.

— Ta copine ? dit Stella en arquant un sourcil.

— Là, on dirait une réunion d'affaires. Ce sera moins suspect si on a l'air d'un couple.

Avant qu'il ait fini de parler, Stella s'était glissée à côté de lui, avait posé sa main sur sa mâchoire et l'avait embrassé avec fougue. Puis elle s'était écartée et était restée assise contre lui, leurs cuisses se touchant, penchée vers lui pour voir son visage.

— Ça te va, cowboy ?

— J'ai fait une erreur.

— Ah oui ?

— J'aurais dû te dire de me retrouver chez toi.

Stella rit.

— Trop tard. C'est quoi, le scoop ? Ça avait l'air important.

— Je ne sais vraiment pas pourquoi je risque toute ma carrière pour te dire ça.

Stella se figea.

— Quoi ?

— Je te le dis parce que quelque chose cloche, dit-il. Mon chef nous a retiré l'affaire dès que les empreintes ont été analysées. L'instant d'après, il y avait des fédéraux au commissariat. Ils sont restés dans le bureau du chef pendant une bonne heure. Quand ils sont sortis, le chef a dit que le décès avait été classé suicide et que les fédéraux prenaient le relais.

— Encore cette histoire de suicide.

— Ouais, dit-il. Impossible que ce type se soit tiré une balle et que l'arme ait disparu ensuite.

— Comment peuvent-ils faire passer une conclusion pareille ? demanda Stella.

— Tu serais surprise. Le bureau du shérif gère la morgue, et le shérif, c'est un poste électif.

— C'est dingue.

— Tu m'étonnes, dit Griffin en prenant une longue gorgée de son verre. Et ce n'est pas tout : le chef a dit qu'on était censés oublier tout ce qu'on avait entendu et vu sur cette mort.

— Mais tu ne l'as pas fait, dit Stella en faisant tourner le liquide ambré dans son verre.

Il haussa les épaules.

— J'avais imprimé une copie du rapport d'autopsie et je l'avais emportée chez moi. D'habitude, je fais un tableau d'enquête sur le mur de mon bureau pour chaque affaire sur laquelle je travaille. Des notes, des cartes, des photos. J'aime avoir le rapport d'autopsie affiché là aussi.

— Il y avait quelque chose d'important dans le rapport ? C'est pour ça qu'ils font tant de mystères ?

— À part les preuves que cet homme n'a pas pu se tirer dessus lui-même, la seule autre chose importante dans le rapport, c'est le nom.

Stella se redressa.

— C'était qui ? C'est qui, notre mort ? Ça doit être quelqu'un d'important. Comment peuvent-ils étouffer la mort de quelqu'un d'important ? C'est dingue.

— Stella, ce n'est pas qui il est, c'est ce qu'il était.

— D'accord, Sherlock, je suis trop fatiguée pour résoudre ton énigme. Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Stella.

Il se pencha vers son oreille et chuchota la suite.

— Les empreintes et l'ADN correspondent à un ancien membre du SEAL Team Six qui est mort il y a douze ans.

Le sang se retira du visage de Stella. Tout se mit à tourner. Les lumières tamisées se mirent à briller beaucoup trop fort, et le jukebox était trop bruyant.

Finalement, elle parvint à formuler les mots qu'elle retournait dans sa tête et à poser la question à voix haute.

— Comment s'appelait-il ?

15

LES MOTS FLOTTÈRENT dans le silence.

— Mark Bellamy.

Il fallut toute la concentration de Stella pour garder une expression neutre.

Griffin poursuivit :

— Comme je l'ai dit, ancien SEAL. Mort au combat en Afghanistan il y a douze ans. Sa famille, ce qu'il en restait, a organisé des funérailles et tout le reste.

Il s'interrompit et prit une gorgée.

Stella chercha des mots qui auraient du sens dans cette situation. Mais intérieurement, une seule pensée l'obsédait : *Bellamy est mort*.

D'après ce que Josh avait décrit, on lui avait très probablement fait exploser la tête, façon exécution, dans un entrepôt miteux. Bellamy avait été assassiné pour une raison précise. Si c'était le cas, sa couverture avait été grillée. Ce qui signifiait que les autres membres de l'équipe étaient en danger. Elle aussi.

— D'après ce que j'ai pu comprendre, c'est pour ça que les fédéraux sont sur le coup, dit Griffin en poursuivant son raisonnement.

— Ça se tient, parvint à dire Stella d'un ton désinvolte en prenant une gorgée de son verre. Elle était soulagée que la faible lumière du bar dissimule ses joues en feu. Pendant ce temps, elle scrutait la salle sous ses paupières mi-closes. Avec le recul, elle se rendit compte qu'elle était devenue négligente. Elle n'avait aucune idée si on l'avait suivie jusqu'au bar. Elle avait perdu son sens du terrain. Plus d'un an de retour aux États-Unis et elle se comportait comme une idiote.

Un type assis au bar les observait dans le miroir.

Stella se raidit.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Griffin.

— Tu penses courir un danger en me retrouvant ici pour en parler ?

— Quoi ? fit-il, surpris. Le seul danger que je cours, c'est de perdre mon boulot en parlant à une journaliste.

— Et le type à trois heures au bar ?

Elle se pencha pour l'embrasser afin que personne ne voie ses lèvres bouger.

— Il nous observe.

Griffin lui rendit son baiser avant de répondre. Puis il se détourna et prit une gorgée de son verre. Elle vit son regard se poser sur le bar.

— Il était déjà là quand je suis arrivé. Il ne me prêtait aucune attention jusqu'à ce que tu entres. On dirait qu'il te mate, bébé.

Bébé.

Stella grimaça intérieurement. Elle avait des règles. Elle les avait établies pendant sa période de coups d'un soir l'année précédente :

Pas de câlins. Pas de rendez-vous en dehors de la chambre. Ne jamais passer la nuit. Et surtout *pas de petits surnoms mignons*.

— Je pense qu'on devrait tous les deux faire attention, dit Stella.

— Tous les deux ? Tu vas creuser cette affaire ?

Merde.

— Peut-être.

Elle se tourna pour voir son visage.

— Et toi ?

Il hocha la tête.

— Je pense que oui. Je n'aime pas quand un type en costard débarque dans ma ville et me dit qu'un meurtre est un suicide et que je dois laisser tomber.

— Ouais. Ce n'est pas cool. Ça t'est déjà arrivé ?

— Pas en vingt ans de métier.

Stella eut un petit rire moqueur.

— Tu es si vieux que ça ?

Il rit.

— Eh bien, j'étais un gamin quand je suis entré dans la police, alors oui.

Son rire lui parut creux et faux, mais elle espéra qu'il y croirait. Tout son corps était tendu. Elle vida son verre d'un trait tout en réfléchissant à la

meilleure façon de s'éclipser. Elle commençait à avoir du mal à respirer. Bellamy était mort.

Et les autres ?

Était-elle la prochaine sur la liste ?

Il fallait qu'elle sorte de là et qu'elle appelle Harry.

— Ça va, scoop ?

Griffin l'observait attentivement.

Elle sourit, espérant que son sourire paraisse sincère.

— Ouais. Mais je suis crevée.

— Tu veux de la compagnie ?

Elle secoua la tête.

Il fronça les sourcils. Elle se pencha, lui donna un long baiser, puis se recula.

— C'était agréable, dit-il en tendant la main vers elle, mais elle s'écarta.

— Juste pour les apparences, cowboy. On ne voudrait pas que quelqu'un soupçonne que tu es un flic payé par la ville qui refille des tuyaux à une journaliste.

— Bien sûr que non.

— Tu restes ?

— À moins que tu changes d'avis et que tu m'invites chez toi. Sinon, je reprends un verre.

— On se voit plus tard, dit-elle en se levant pour partir.

Une fois dehors, dans l'air frais de la nuit, elle laissa le choc de ce qu'elle venait d'apprendre la submerger. Ce fut comme un coup de poing au plexus solaire.

Bellamy.

Elle déverrouilla sa voiture et s'installa au volant. Elle resta une minute immobile avant de démarrer. Un essaim sombre de souvenirs l'enveloppa. Elle ferma les yeux et s'y abandonna. Le visage souriant de Mark s'imposa à elle. Autrefois, il avait fait partie de la famille. Mais tout avait changé en un instant. Après la Syrie, l'équipe s'était dispersée. Ils savaient qu'il valait mieux ne plus jamais se recontacter.

Tout le monde avait plongé dans la clandestinité. Sauf elle. Elle avait toujours été celle qui restait exposée, jouant les journalistes, mais en mission infiltrée depuis le début. Elle avait été facile à retrouver.

La première année après son retour en Amérique, elle s'était précipitée sur chaque texto et chaque appel. Ce n'était jamais l'un de ses coéquipiers.

Elle avait fini par comprendre qu'ils ne prendraient pas contact.

Ça avait été déchirant, d'une certaine façon. Ils avaient été les personnes en qui elle avait le plus confiance au monde. Ils avaient été plus proches qu'une vraie famille. Mais elle savait aussi qu'ils devaient se faire oublier. Sinon, ils risquaient leur vie. Pourtant, elle avait espéré qu'ils lui feraient assez confiance pour la recontacter. Et dire que Bellamy avait été là, dans cette ville, depuis le début.

Elle attrapa son téléphone et envoya un message à Griffin. *Tu as une adresse pour le mort ?*

Elle grimaça d'avoir qualifié Bellamy de « mort ». Mais elle ne pouvait pas laisser Griffin soupçonner quoi que ce soit.

Moins de dix secondes plus tard, il répondit. *Je te l'envoie dès que je suis rentré. C'est dans le rapport d'autopsie.*

Merci.

Tu vas t'attirer des ennuis à fouiner partout, écrivit-il.

Toi aussi.

Pas faux.

Elle démarra. Une fois certaine que personne ne la suivait, elle composa le numéro qu'elle avait mémorisé et porta le téléphone à son oreille.

— Stella.

— Harry.

— Content d'entendre que tu es toujours en vie.

— C'est pour ça que j'appelle.

— Tu vas bien ?

— Moi oui. Pas Bellamy.

Elle avait essayé de garder son sang-froid, mais un sanglot lui avait échappé avec ces mots.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il a été assassiné. Les fédéraux ont débarqué et ont conclu à un suicide. Mais c'était une exécution, Harry.

Il y eut quelques instants de silence.

— D'où tu tiens tout ça ?

— J'ai une source, un inspecteur de la criminelle de San Francisco.

— Il sait ce qu'on sait ?

— Non.

— Tu ne lui fais pas confiance ?

— Si. Je ne veux juste pas qu'il perde son boulot.

— Il pourrait perdre bien plus que son boulot, Stella.

Des rires et des conversations bruyantes résonnaient à l'autre bout du fil.

— Où es-tu ?

— J'étais sorti fumer une cigarette, mais là je suis de retour dans le bar.

— Ce n'est pas l'heure d'aller au lit ?

Harry était un bon agent de la C.I.A. Mais pas exceptionnel, préférant la bouteille à l'espionnage. Pourtant, il était loyal comme pas deux, surtout envers Stella. Elle savait qu'il était à moitié amoureux d'elle, et peut-être qu'elle l'était aussi de lui. Mais il avait l'âge d'être son père. La nuit qu'ils avaient passée ensemble avait été une erreur.

En s'engageant dans sa rue, Stella savait que Harry était le seul à pouvoir l'aider désormais.

— Ce flic local ? Il va creuser ?

— Je pense que oui. Mais ça le dépasse complètement.

— Ça te dépasse aussi.

— Peu importe. Je veux découvrir ce qui se passe, bordel.

— Je croyais que tu en avais fini avec tout ça ?

Sa voix était douce et bienveillante, mais ça la mit quand même en colère.

— C'est fini. Je vais découvrir ce qui s'est passé et le publier dans mon journal pour que le monde entier sache.

— Bien, dit-il aussitôt.

Ils restèrent silencieux quelques secondes avant qu'il ne reprenne.

— Je suis content que tu aies quitté cette vie, Stell.

— Moi aussi, dit-elle d'une voix douce.

— Mais je ne suis pas sûr qu'écrire là-dessus soit une bonne idée non plus.

— Il le faut. Il faut qu'ils paient d'une manière ou d'une autre.

— C'est trop gros pour ton journal aussi, Stella, et tu le sais.

Stella se mordit la lèvre.

— Tu dois agir en partant du principe que quiconque aura vent de cette affaire est un homme mort.

— Je sais.

— Je vais creuser de mon côté et je te recontacte dès que possible.

— Merci, Harry.

— De rien. J'ai beaucoup pensé à toi.

Elle ferma les yeux. *Non, Harry. Ne fais pas ça.*

- Je me demandais si tu avais changé d'avis. Sur nous deux.
- Harry... J'aimerais tellement. Vraiment.
- Moi aussi, dit-il doucement, et il raccrocha.

16

LE LENDEMAIN MATIN, quand elle se réveilla, le soleil était déjà levé et inondait sa chambre. Une de ces rares journées d'été chaudes et ensoleillées en ville. Elle attrapa son téléphone.

Un message de Harry.

J'ai localisé Bellamy dans un hôtel en ville. Il se fait appeler Danny Craig.

Le message indiquait l'adresse de l'hôtel.

Elle ne savait pas si elle devait rire ou pleurer en découvrant son pseudonyme. Il avait toujours été fan de James Bond.

Après s'être douchée, habillée et avoir avalé un expresso, Stella se rendit à l'hôtel. Elle avait enfilé un blazer noir par-dessus sa tenue habituelle — jean, bottes et haut moulant — pour avoir l'air un tant soit peu plus professionnelle. Elle se gara à la place du voiturier, entra dans le hall tapissé de rouge et se dirigea vers le long comptoir de réception recouvert de cuir.

Elle détailla l'employé derrière le comptoir.

Un homme grand et maigre aux cheveux courts, dont la pomme d'Adam tressautait. Ses traits étaient anguleux, il avait des airs d'Ichabod Crane. Il portait un uniforme de groom à l'ancienne. Quand il se tourna et la vit, une expression de léger dédain passa sur son visage.

Un rictus apparut dès que Stella se présenta comme journaliste.

— L'Ivy respecte la vie privée de ses clients. Nous ne communiquons aucune information.

— Je comprends, et je respecte cela, dit Stella. Je ne suis pas qu'une simple journaliste. C'était un ami.

Malgré elle, sa voix se brisa.

Le visage de l'homme resta de marbre.

— Y a-t-il un responsable à qui je puisse parler ? demanda-t-elle, sachant qu'elle n'arriverait à rien avec ce type.

— Je vais chercher le directeur, mais vous devriez avoir honte. Un homme est mort, et vous prétendez le connaître juste pour décrocher un article ?

C'en était trop.

— Hé, mon pote, du calme. Tu es complètement à côté de la plaque.

Il s'éloigna d'un air offusqué. Elle suivit des yeux ses mocassins brillants qui traversaient les tapis persans, se faufilant entre les piliers blancs géants avant de disparaître par une porte de service. Quelques minutes plus tard, il ressortit et l'ignora pour s'occuper d'un couple qui venait d'entrer.

Stella fit le tour du hall Art déco, examinant les peintures à l'huile aux murs en attendant que le directeur se montre. Chacune était sinistre — toutes représentaient des scènes sombres de violence et de mort. Elle contemplait l'une d'elles, une décapitation de masse, quand un homme apparut à ses côtés. Il était plus petit qu'elle et arborait une longue moustache aux pointes retroussées.

— Je suis simplement venu réitérer ce que M. Morton vous a déjà dit. Nous ne communiquons pas d'informations sur nos clients aux médias.

Stella sortit sans même lui accorder un regard. *Quelle perte de temps.*

Au lieu de retourner à sa voiture — qui n'avait pas été mise en fourrière — elle contourna le bâtiment et jeta un coup d'œil dans la ruelle.

Une porte était calée ouverte. En quelques secondes, elle était à l'intérieur. C'était la buanderie de l'hôtel.

Une femme leva les yeux, surprise, et Stella s'excusa.

— J'ai besoin de votre aide, dit-elle. Mon ami a séjourné ici l'autre soir et il lui est arrivé quelque chose de grave.

Stella lui tendit son téléphone. Une très vieille photo. Prise au Bangladesh, dans le bar d'un hôtel. Bellamy était penché sur son verre. Nick était à côté de lui. Tous deux riaient.

— Celui-ci.

Stella posa le doigt sous Bellamy. Pourquoi avait-il fallu qu'elle choisisse une photo de Bellamy avec Nick, elle ne le saurait jamais, mais elle s'efforça de ne pas fixer le visage de Nick.

La femme plissa les yeux pour examiner la photo, puis hocha la tête.

— Il était ici avec une femme.

— Ah bon ?

— Elle est toujours là.

— Toujours là ? En ce moment ?

— Non. Je viens de faire sa chambre. Elle est sortie tout à l'heure.

— À quoi ressemble-t-elle ?

— Cheveux roux. Grande.

La femme jeta un coup d'œil nerveux vers l'autre porte.

Stella hocha la tête et sortit.

De retour devant l'hôtel, elle monta dans sa voiture et la déplaça quelques places plus loin, dans un endroit moins visible, pour surveiller le bâtiment. L'œil rivé sur tous ceux qui entraient et sortaient, Stella guettait une chevelure rousse.

Trente minutes plus tard, un taxi s'arrêta devant l'hôtel. Stella se redressa en apercevant une femme rousse à l'arrière. Elle s'apprêtait à bondir hors de sa voiture quand elle vit l'employé de la réception sortir, suivi d'un groom chargé de plusieurs valises. En moins de cinq minutes, les bagages furent chargés dans le coffre et le taxi repartit. Stella le suivit de près, mais elle savait où il allait.

L'aéroport.

Alors qu'ils franchissaient l'entrée de l'aéroport, un autre taxi coupa la route à Stella puis s'arrêta, lui bloquant le passage. Le temps qu'elle le rattrape, la femme avait déjà fait enregistrer ses bagages sur le trottoir et entré dans le terminal. Ses cheveux roux étaient tirés en un chignon serré, et elle portait un trench beige, des lunettes de soleil sombres et des talons vertigineux assortis. Elle respirait l'argent.

Stella gara une fois de plus sa Jeep en infraction dans la zone de dépose, alluma ses feux de détresse et tenta de rattraper la femme. Elle l'aperçut qui rejoignait la file d'attente pour le contrôle de sécurité.

Elle se précipita et arriva juste à temps pour voir la femme contourner la file normale et passer par le contrôle TSA Pre-Check. Elle était maintenant de l'autre côté de la sécurité et posait son sac à main visiblement hors de prix sur le tapis roulant.

Stella se dirigea vers la file Pre-Check, mais quand elle arriva en tête, l'agent de la TSA lui demanda sa carte d'embarquement.

— Euh...

Elle garda les yeux rivés sur la femme qui s'apprêtait à passer le portique de sécurité.

— Y a-t-il un problème, mademoiselle ?

Stella savait qu'elle n'avait que quelques secondes pour agir.

— Excusez-moi ? Mademoiselle ? cria Stella.

Une femme se retourna, mais pas la rousse.

— Mark Bellamy ! lança-t-elle d'une voix forte.

Quelques personnes tournèrent la tête. Mais pas la femme.

Évidemment. Il n'aurait jamais pu utiliser son vrai nom.

— Danny Craig !

Mais la femme avait disparu au détour d'un couloir. Bon sang.

— Sécurité, dit l'agent de la T.S.A. dans sa radio.

— Je suis vraiment désolée. Je croyais que cette femme avait oublié quelque chose dans mon taxi.

L'homme se contenta de la fixer. Quelques secondes plus tard, deux policiers étaient à ses côtés.

— Vous pouvez m'aider ? dit-elle. Une femme qui est passée par le contrôle de sécurité a laissé quelque chose dans mon taxi. Est-ce que je peux entrer lui remettre ?

— Donnez-moi son nom, je vais la retrouver et lui demander de revenir, dit le policier dégarni d'âge moyen.

— Je ne connais pas son nom, dit Stella. C'était une cliente de mon taxi.

— Qu'est-ce qu'elle a laissé ?

Stella savait que c'était peine perdue.

— Laissez tomber. Merci quand même.

— On va vous raccompagner, dit le policier mince aux cheveux grisonnants.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Quand même.

Agacée, Stella ressortit devant le terminal de l'aéroport juste à temps pour voir sa voiture se faire remorquer. Elle jeta un coup d'œil en arrière et vit les deux policiers plantés devant les portes, les bras croisés. Elle se dirigea vers la file des taxis, en héla un et donna au chauffeur l'adresse de la fourrière.

17

LE LENDEMAIN MATIN, Stella passa voir sa mère avant de prendre son service de nuit. Son père s'était envolé pour New York avec son oncle la veille, elle savait donc que sa mère était toute seule dans la grande maison. Toute seule, si l'on exceptait le chien.

Quand elle ouvrit la porte de la maison de ses parents, le chien sortit du salon en courant, remuant la queue comme un fou, puis se roula sur le dos.

— Oh, t'es un amour, toi, dit-elle en s'accroupissant pour lui gratter le ventre.

Elle devait admettre que le chien lui manquait, mais elle ne voulait pas non plus se faire expulser.

— Maman ? cria-t-elle en se relevant. T'es où ?

— Dans la cuisine !

Stella trouva sa mère assise à la table de la cuisine avec une demi-tarte devant elle.

— Le petit-déjeuner ?

— Je suis tellement stressée, ma chérie.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Stella en attrapant la cafetière Moka. Elle y mit de l'eau et du café moulu, puis la posa sur la cuisinière. T'as donné un nom au chien ?

— C'est ta nièce, Jamie.

— T'as appelé le chien Jamie ?

— Non, ta nièce. C'est ça le problème. C'est pour ça que je suis stressée.

Stella avait entendu quelques rumeurs circuler parmi les femmes de la famille : Jamie, qui venait d'avoir un bébé, avait des problèmes avec le père de l'enfant.

— J'ai demandé comment tu avais appelé le chien, dit Stella en regardant le café percoler sur la cuisinière, le liquide noir bouillonnant. Elle jeta un coup d'œil à l'intérieur, comme si elle pouvait le faire passer plus vite par la seule force de sa volonté.

— N'ouvre pas le couvercle comme ça, la réprimanda sa mère.

— Le chien, maman ? Il s'appelle comment ?

— *Poplettino*. Je l'appelle Tino.

— Petite boulette de viande ? T'aurais aussi bien pu le castrer. Tu ne pouvais pas lui donner un nom un peu plus viril ?

— C'est Tino. C'est décidé. Il adore son nouveau nom ! Tino !

Le chien arriva en courant, dérapant sur le carrelage.

Attrapant une assiette de biscotti aux amandes, Stella s'assit à la table.

— Qu'est-ce qui se passe avec Jamie pour que tu te jettes sur une tarte entière ?

— Ton père en avait déjà mangé la moitié avant de partir.

— Jamie, lui rappela Stella. Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est grave, Stella. Vraiment grave. Il la bat maintenant.

Les yeux de Stella se plissèrent.

— Quoi ?

— Laura est allée chez elle, et Jamie n'a pas voulu ouvrir la porte. Elle voulait juste voir sa petite-fille, Keira. Finalement, Jamie l'a laissée entrer. Elle avait un œil au beurre noir et une coupure. Il l'a battue. Frappée ! Quel genre d'homme fait ça ?

Stella se rendit compte qu'elle avait serré les poings et la mâchoire. La rage l'envahissait à l'idée qu'un homme puisse battre sa douce nièce.

— Elle l'a dit à Chris ?

Christopher était son frère, le père de Jamie et le mari de Laura.

— Elle a trop peur. Christopher va le tuer. *Le tuer*. Tu sais qu'il le fera.

Ces mots n'étaient pas une hyperbole.

Stella hocha la tête.

— Laura a essayé de la convaincre de partir avec elle, mais Jamie a refusé. C'est comme si elle avait le syndrome de Stockholm ou quelque chose comme ça. Je lui ai dit qu'elle pouvait venir ici. On a toute cette place, des chambres vides partout.

Stella se leva.

— Jamie habite toujours dans cet appartement à Martinez ?

— Stella.

La voix de sa mère était un avertissement.

— Ton oncle Dominic a dit que les fédéraux nous surveillent. Ils nous écoutent peut-être même en ce moment, toi et moi. On ne peut rien faire, c'est la seule raison pour laquelle personne n'est au courant. Ton père et ton oncle auraient des ennuis s'ils faisaient quelque chose. On doit juste convaincre Jamie de le quitter. C'est tout. On ne peut rien faire d'autre.

Stella enfila sa veste.

— Et ton café ?

Stella attrapa la cafetière Moka et versa le café dans une tasse. Au dernier moment, elle prit un autre biscotti aux amandes sur la table.

— Je reviens.

— Stella, je suis sérieuse. On doit juste la convaincre de venir ici. C'est la seule chose que tu peux faire. On ne peut rien faire d'autre.

— C'est ce que je vais faire.

Et faire comprendre à ce type qu'il ne devait plus jamais toucher à sa nièce.

La route était déserte alors qu'elle se dirigeait vers les collines d'Oakland et le tunnel Caldecott qui reliait Oakland au reste de l'East Bay. Dans le tunnel, elle ressentit une légère pointe de claustrophobie. Elle avait surmonté la majeure partie de sa phobie — sauf dans les espaces très petits et confinés. Les espaces plus grands, comme les tunnels, ne lui posaient plus guère de problème désormais.

Mais de temps en temps, la peur revenait en force. Elle la sentait s'insinuer en elle à cet instant. Au lieu de se concentrer sur les parois du tunnel qui semblaient se refermer sur elle, Stella fixa la route devant elle, éclairée par ses phares.

Une idée terrifiante s'insinua quand même : *et si les lumières du tunnel s'éteignaient en même temps que ses phares ?*

Elle chassa cette pensée irrationnelle et compulsive. Quelques secondes plus tard, elle émergea à la lumière du jour de l'autre côté. Dix minutes après, elle sortit de l'autoroute à Martinez, se gara devant le duplex et examina le bâtiment.

Le type devait bien gagner sa vie pour se permettre un endroit pareil dans ce quartier. S'il voulait continuer à pouvoir travailler, il avait intérêt à écouter ce que Stella avait à lui dire.

Claquant la portière de sa voiture, Stella contourna le véhicule jusqu'au coffre et en sortit un démonte-pneu rangé près de la roue de secours. Puis

elle fut devant la porte d'entrée et sonna. Personne ne répondit, mais elle vit un rideau s'écarter puis retomber à la grande fenêtre du salon.

Elle martela la porte en criant :

— C'est ta tante Stella !

Rien.

— Ouvre cette porte ou je la défonce, hurla-t-elle en jetant un coup d'œil autour d'elle. Personne en vue.

Levant le démonte-pneu, elle l'empoigna comme une batte de baseball, prit appui sur ses hanches et balança de toutes ses forces.

Avec un *craquement* retentissant, la vitre vola en éclats et s'effondra en gros morceaux sur la pelouse.

Stella bondit à travers la fenêtre brisée, roula sur elle-même et se redressa en position défensive. Jambes écartées, le démonte-pneu brandi devant elle, une détermination farouche brillait dans ses yeux.

Un homme surgit de la pièce voisine, armé d'un coup-de-poing américain.

— C'est qui, bordel ? dit-il.

— Ton pire cauchemar, répondit-elle, les dents serrées.

Stella n'avait jamais vu cette ordure, mais il correspondait exactement à l'image qu'elle s'était faite du type capable de battre sa douce nièce. Petit et trapu, le cou et le front tatoués, il portait un débardeur crasseux et un short de surf. Elle pouvait faire une croix sur l'idée qu'il avait un bon boulot. Ce type était un dealer, à coup sûr.

Planté là, il la dévisagea une seconde avant de parler.

— C'est toi qui es entrée par effraction chez moi. La loi dit que je peux te tuer en toute impunité.

Un bébé se mit à hurler. La maison empestait les excréments et le lait tourné. Et sous ces relents, une autre odeur, douceâtre : de la marijuana. L'homme avait les yeux injectés de sang.

— Jamie ? cria Stella. Prends le bébé et quelques affaires, et sors par la porte d'entrée. Monte dans ma voiture.

— Stella ?

C'était la voix tremblante de sa nièce.

— Elle ne va nulle part, dit l'homme en serrant les poings. Ne l'écoute pas. Elle est folle. Tu sais que tu ne peux pas emmener le bébé avec toi. Je t'ai dit ce qui arriverait.

— Je sais, dit Jamie.

Stella l'entendait pleurer.

— Je ne vais nulle part, ajouta-t-elle.

La fureur submergea Stella.

— Écoute, Davis, allons droit au but. Soit tu la laisses partir, soit je te tue.

Elle prononça ces mots d'un ton neutre.

Il ricana.

— C'est toi qui es déjà morte. Et ce sera de la légitime défense.

Mais elle entendit sa voix vaciller.

— Tu ne vas pas me tuer. Tu ne veux pas d'un cadavre sur les bras parce que ça veut dire les flics, et les flics, ça veut dire une enquête, et ta petite planque de came sera découverte. Et vu les tatouages sur ta gueule, c'est pas ta première fois en taule, donc t'es sûrement un récidiviste qui va plonger pour un bon moment. Et tout ça me convient parfaitement, parce que mon seul objectif ici, c'est de m'assurer que tu ne touches plus jamais à Jamie.

Il fit un pas en avant et secoua la tête. Ils se mirent à tourner l'un autour de l'autre. Davis se jeta sur elle et lui décocha un coup de poing rapide à la tête. Elle esquiva le coup-de-poing américain mais lâcha le démonte-pneu, qui tomba au sol dans un grand fracas.

Elle recula puis bondit en avant avec un coup de pied circulaire. Davis le bloqua de ses avant-bras épais en grognant quand la botte de Stella percuta sa chair.

Ils échangèrent une rafale de coups. Stella enchaîna directs et coups de pied à une cadence effrénée. Davis manquait d'agilité et ne put esquiver la plupart de ses attaques, mais ses propres coups étaient dévastateurs. À plusieurs reprises, il réussit à percer sa garde et à lui asséner des coups qui la firent chanceler.

Stella entendit les cris de Jamie tandis que des meubles se renversaient et que la pièce se transformait en champ de bataille. Davis fonça et son poing s'écrasa dans l'abdomen de Stella, lui coupant presque le souffle, mais elle riposta aussitôt d'un coup de pied retourné en pleine poitrine qui l'envoya tituber en arrière, déséquilibré. Déterminée à en finir, Stella plongea et ramassa le démonte-pneu. Puis elle chargea, le lourd outil brandi devant elle.

— Stella ! hurla Jamie.

Davis avait un flingue, pointé droit sur elle. Elle se figea une seconde, puis fonça sans hésiter. Davis fit feu, la manquant de quelques centimètres

alors qu'elle plongeait. Elle se redressa en balançant le démonte-pneu avec une précision mortelle. L'outil s'abattit sur son avant-bras avec un *claquement* sec et lui fit lâcher l'arme. Puis elle leva le démonte-pneu et lui asséna un coup violent sur le côté du cou. Il s'effondra, inconscient.

Stella se tenait au-dessus de lui, le souffle court, la sueur ruisselant sur son front. Son poing ensanglanté serrait toujours le démonte-pneu.

— Oh non ! dit Jamie. Il est mort ?

Pour la première fois, Stella regarda sa nièce. La fille était maigre comme un clou, vêtue d'une robe sale, et serrait un bébé contre elle.

— Jamie, fais tes bagages et charge-les dans ma voiture.

La fille se contenta de la fixer.

— Maintenant ! cria Stella.

Jamie hocha la tête et se précipita dans l'autre pièce. Stella parcourut la pièce du regard et attrapa des embrasses de rideaux qui pendaient, inutilisées, aux murs. Elle traîna Davis jusqu'à une chaise de cuisine et lui attacha les chevilles et les poignets aux pieds et aux accoudoirs. Sa tête retomba sur sa poitrine.

Jamie revint avec le bébé dans un siège auto et une valise.

— C'est tout ? demanda Stella.

La fille hocha la tête.

— Prends le bébé et monte dans ma voiture.

Une fois Jamie sortie, Stella fouilla les placards de la cuisine jusqu'à trouver une carafe. Elle la remplit d'eau froide et la vida sur la tête de Davis. Il grogna, puis ses yeux s'ouvrirent d'un coup. Ils se plissèrent dès qu'il la vit.

— Salope. T'es morte.

Ses mots étaient pâteux.

Stella se mordilla l'intérieur de la lèvre une seconde, puis s'avança et lui décocha un coup sec et brutal en plein dans l'œil gauche. Il bascula en arrière. La chaise faillit se renverser, mais Stella agrippa le devant de sa chemise et le ramena vers elle.

— T'es qui ? balbutia-t-il avant de cracher du sang qui dégoulina sur le devant de sa chemise.

— Je te l'ai déjà dit. Je suis ton pire cauchemar.

— Tu es flic ?

— Tu crois que je suis flic ?

Il secoua la tête.

— C'est illégal, dit-il.

Stella se mit à ouvrir les tiroirs jusqu'à trouver ce qu'elle cherchait : un grand couteau de boucher.

— Je vais t'épargner la vie, mais à une seule condition.

Pas de réponse, alors elle continua.

— Si jamais tu oses ne serait-ce que regarder Jamie ou le bébé, je te traquerai et je te ferai bouffer tes propres bijoux de famille. Tu comprends ?

Son visage se crispa.

— Mes propres quoi ? Mes bijoux quoi ?

Elle s'approcha et lui donna un coup sec à l'entrejambe avec le manche du couteau. Il laissa échapper un grognement.

— Ton joujou, crétin.

Ses yeux s'écarrillèrent. Puis, levant la main, Stella donna un coup de lame avec une précision mortelle et traça une fine ligne de sa joue à sa mâchoire.

Il hurla de douleur.

— Peut-être que chaque fois que tu te regarderas dans le miroir, tu te souviendras que je ne plaisante pas.

— J'ai compris, dit-il.

Elle plongeait son regard dans ses yeux remplis de défi.

— Je ne crois pas, non. Tu es déjà en train de réfléchir à comment tu vas me retrouver et me faire payer. Mais tu ne comprends pas qui commande ici. Ce n'est pas toi.

— Je vais te tuer, hurla-t-il, et des postillons sanglants éclaboussèrent sa poitrine.

— Peut-être que je devrais te couper les bijoux de famille tout de suite pour être sûre que tu comprends à quel point je ne plaisante pas ?

— Tu as raison, dit-il, la voix pleine de venin. Je vais te retrouver et te faire payer.

— Écoute, Davis. Ce que tu ne comprends pas, c'est que je ne suis pas une tarée de dealeuse comme ceux que tu as l'habitude de fréquenter.

— Tu as raison, tu es juste une conne.

Stella ignore ses paroles.

— Tu vois, la différence entre eux et moi, c'est que je ne donne qu'un seul avertissement.

— Je n'ai pas peur de toi.

— Oh... tu vas avoir peur.

Stella sortit de la cuisine. Il se mit à hurler, mais elle revint quelques secondes plus tard avec un bidon d'essence et un briquet. À ce moment-là, Jamie passa la tête par la porte.

— Monte dans la voiture, Jamie ! Tout de suite ! hurla Stella.

Elle vida le bidon d'essence sur sa tête, puis aspergea le reste du liquide en cercle autour de lui. Ensuite, elle se pencha et ouvrit le Zippo d'un coup sec.

— Non ! hurla-t-il. Je te le promets. Je ne la regarderai même plus. C'est fini. J'ai compris. Je savais qu'elle avait une famille de cinglés, mais pas à ce point. Je ne la toucherai plus jamais.

Stella se redressa et referma le Zippo.

— Je vais garder un œil sur toi, Davis. Si j'apprends que tu tabasses une autre femme, je viendrai te chercher.

Elle se retourna et sortit.

18

LE REPRÉSENTANT ALEC WALKER avait toujours trouvé que Carter Barclay ressemblait davantage à un cow-boy qu'à un milliardaire. Alors que la limousine remontait l'allée du ranch texan, Walker aperçut le magnat du pétrole près de la maison, en grande conversation avec un homme qui avait tout l'air d'un ouvrier agricole.

Barclay portait un jean et une chemise noire boutonnée alors qu'il devait faire près de quarante degrés dans ce coin perdu du monde. Son visage rougeaud était creusé de rides profondes sous l'ombre d'un immense chapeau de cow-boy noir, et il avait aux pieds de solides bottes de travail marron tout éraflées.

Personne ne pouvait accuser Barclay d'être un dandy, ça c'était certain.

À leur approche, Barclay se retourna pour observer le véhicule. L'allée menant à la maison principale était en gravier, pour une raison absurde qui échappait à Walker, si bien que leur arrivée souleva un énorme nuage de poussière. On surnommait la maison le Manoir en Rondins. C'était bel et bien un manoir, et il était bel et bien construit en rondins. Walker s'attendait toujours à voir une araignée géante surgir d'entre les rondins. La demeure s'organisait autour d'une cheminée en pierre assez vaste pour accueillir une équipe de football au complet.

Au lieu de se diriger vers le porche du manoir, Barclay, qui continuait de parler à l'ouvrier agricole, marcha vers une dépendance, elle aussi en rondins. L'ouvrier le suivit, et le chauffeur orienta la limousine dans leur direction. Walker observa le milliardaire ôter son chapeau et s'essuyer le front ; son visage était sombre.

L'espace d'une seconde, Walker s'inquiéta, mais il chassa cette pensée. Le milliardaire n'était pas du genre à sourire. Walker jeta un coup d'œil dans son miroir de poche pour lisser ses cheveux, puis sortit un mouchoir pour éponger la sueur de son propre front. Même avec la climatisation à fond, il faisait une chaleur d'enfer dans la voiture. Jamais il ne vivrait au Texas. S'il pouvait l'éviter, jamais il ne remettrait les pieds dans ce trou infernal, mais aujourd'hui il n'avait pas le choix.

Non seulement cet État était invivable, mais il était aussi très contraignant pour Walker de devoir quitter Washington au bon vouloir d'un autre. Seulement voilà, le milliardaire voulait une réunion en personne, et Walker avait appris depuis longtemps que Carter Barclay ne se déplaçait pour personne. C'était aux autres de venir à lui.

Barclay mit fin à sa conversation et l'ouvrier s'éloigna en direction d'une grande grange derrière la maison principale. Barclay s'avança vers la voiture au moment où elle s'arrêtait. Walker ne put s'empêcher de remarquer l'étui à pistolet à sa hanche.

Comme un vrai cow-boy ? Ou pour une autre raison ?

Sans attendre le chauffeur, Walker ouvrit la portière et se déplaça. Il tendit la main.

— Carter.

— Walker. Merci d'être venu. Que diriez-vous de faire un tour dans le pâturage avec moi ? J'ai une jument qui me donne du fil à retordre, je veux garder un œil sur elle. Elle est pleine et se comporte bizarrement.

Walker s'étonnait que Barclay supervise lui-même son ranch alors qu'il aurait pu s'offrir l'État du Texas tout entier. C'était visiblement une passion.

— Je crains d'être un peu trop habillé, dit Walker en baissant les yeux sur son costume trois-pièces.

— Ça, c'est le moins qu'on puisse dire, répondit Barclay.

Il se tourna vers le chauffeur.

— Allez chercher la voiturette.

Les deux hommes échangèrent quelques banalités sur leurs épouses et leurs enfants, jusqu'à ce que le chauffeur réapparaisse au volant d'une voiturette de golf.

Barclay s'installa au volant et fit signe à Walker de monter.

— Allons-y.

Dès qu'ils furent assez loin de la maison pour ne pas être entendus, Barclay prit la parole.

— Vous me connaissez depuis un moment et vous savez que je suis un homme raisonnable, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Walker.

— Donc vous savez que je ne fais pas de menaces à la légère, n'est-ce pas ?

Barclay braqua et accéléra en direction d'un pâturage. Walker sentit sa bouche s'assécher. Il hocha la tête.

— Ce problème avec votre équipe ? Il risque de détruire tout ce pour quoi j'ai travaillé ma vie entière.

— Je comprends.

Walker se demanda si on l'emmenait dans un pâturage désert pour le tuer. Personne ne savait qu'il était au Texas. Il avait voyagé sous un faux nom, sur ordre de Barclay. Le milliardaire lui avait envoyé le faux passeport et s'était chargé des réservations. C'était un homme mort.

Quand Barclay l'avait approché, il était au désespoir. Sur le point de perdre sa campagne, de voir sa maison saisie, de déposer le bilan et peut-être de finir en prison pour des pratiques financières douteuses. Barclay lui avait lancé une bouée de sauvetage.

— J'ai entendu dire que vous aviez des amis en Syrie, avait dit Barclay.

— Je connais quelqu'un.

— Il y a un champ pétrolifère là-bas dont j'ai besoin.

— Il a des amis haut placés.

— C'est bien, mais vous mettez la charrue avant les bœufs. Il y a des citoyens syriens qui me barrent la route.

— Je peux m'en occuper aussi.

— Vous et votre homme serez généreusement remerciés.

— Il va falloir remercier ses amis également, avait dit Walker avec prudence.

— Ça va de soi.

— Très bien.

— Occupez-vous d'abord de ce premier problème. Les champs pétrolifères doivent être libres de toute revendication avant qu'on puisse passer à la suite.

— J'ai la solution idéale, avait dit le magnat du pétrole. Attendez-vous à recevoir des contributions de campagne de la part d'entreprises dont vous n'avez jamais entendu parler. Comme vous êtes en Virginie, il n'y aura pas de plafond, et vous verrez arriver de jolis dons. Mes chiffres porte-bonheur

sont dix-sept et quarante-neuf. Repérez les contributions qui se terminent par ces chiffres, et vous saurez d'où elles viennent.

Walker ne trouva rien d'autre à dire que des remerciements.

— Ne me remerciez pas encore.

Il avait fallu quelques mois, mais Walker s'était assuré que les champs pétrolifères étaient libres de toute revendication, avait contacté son homme en Syrie, et la vente à Barclay avait été approuvée.

Tout le monde y avait trouvé son compte. Walker était de nouveau à flot financièrement. Son homme en Syrie était satisfait, et certains fonctionnaires de ce pays s'étaient offert de nouvelles voitures et de belles vacances. Ni vu ni connu.

À présent, la fusion de l'entreprise de Barclay avec un géant pétrolier devait obtenir le feu vert, et tout irait pour le mieux. Du moins, c'était ce qu'il avait cru. Et puis Mark Bellamy était entré en scène.

Et voilà que Barclay le menaçait. *Mais qu'est-ce que... ?*

Barclay rangea la voiturette de golf sur le bas-côté. Walker était prêt à se battre pour sa vie, mais il savait que même s'il parvenait à tuer le milliardaire, il ne sortirait jamais vivant de ce ranch.

L'autre homme se tourna vers lui.

— J'ai besoin de savoir que vous maîtrisez la situation, Walker. J'ai besoin de vous regarder dans les yeux et de voir que vous vous rendez compte de la gravité de la situation. Ça va tous nous foutre en l'air. Et s'il le faut, je vous ferai porter le chapeau. Je ne veux pas en arriver là.

Walker sentit tout son corps se relâcher, soulagé. Il n'allait pas être tué, du moins pas tout de suite. Le magnat du pétrole le menaçait de faire de lui le bouc émissaire, mais Walker était trop malin pour ça. Il avait été trop prudent.

Walker hocha la tête et plongea son regard dans les yeux bleus perçants de Barclay.

— Je suis conscient de la gravité de la situation. Je ne reculerai devant rien pour que nous nous en sortions tous indemnes.

Barclay le fixa pendant quelques secondes, puis hocha la tête. Il se retourna, démarra la voiturette, fit demi-tour et reprit la direction de la maison principale.

Walker sentit un frisson glacé lui parcourir les membres malgré la chaleur oppressante.

Il n'avait pas été question de jument pleine. Seulement le pâturage à perte de vue, sans personne aux alentours. Quoi qu'il en soit, il avait réussi le test et on allait le laisser rentrer chez lui.

19

DANS L'ASCENSEUR du journal, Stella remarqua du sang sur son jean noir. Elle frotta la tache, mais elle avait déjà séché. Tant pis, ça ressemblait à de l'huile. Elle avait avalé un antidouleur à sec pendant le trajet et appliqué du fond de teint sur les rougeurs et les ecchymoses qui marquaient sa tempe et sa pommette droite.

Après avoir déposé Jamie chez sa mère avec le bébé, Stella avait dû partir immédiatement pour arriver au travail à l'heure. Elle avait raté sa séance de sport à la salle du journal, mais elle avait quand même fait du cardio, songea-t-elle avec un sourire narquois.

Elle venait de s'installer à son bureau quand Garcia cria son nom à travers la salle de rédaction. Attrapant son carnet, elle se leva et se dirigea vers lui. Elle avait oublié de passer le voir pour savoir ce qui se passait. Ce devait être une info de dernière minute. Stella n'avait rien entendu sur les scanners de police en venant, mais ça ne voulait pas dire qu'il ne se passait rien.

— Tu travailles toujours sur ce suicide — ou peu importe ce que c'était — près du front de mer ?

Stella se figea. Elle détestait mentir, mais c'était pour le bien de Garcia.

— Non. Pourquoi ?

— Caitlan Archer m'a appelé ce matin, sans prévenir, pour me dire qu'elle avait entendu une rumeur selon laquelle tu posais encore des questions là-dessus.

Stella marqua une pause avant de répondre. Elle savait qu'elle devait peser ses mots.

— Archer ?

— Oh, c'est la représentante de la direction. Celle qui nous a fait lâcher l'affaire la semaine dernière.

Stella y avait beaucoup réfléchi ces derniers temps. Si la direction leur avait fait lâcher l'affaire, la seule raison qu'elle pouvait imaginer était qu'ils savaient, d'une façon ou d'une autre, qui était Bellamy. Elle ne pouvait faire confiance à personne.

Quand Garcia avait mentionné que l'enquête de Stella sur l'affaire de la compagnie pétrolière pourrait leur attirer des ennuis, il n'aurait jamais imaginé qu'un simple homicide serait encore plus dangereux.

Elle évita le regard de Garcia en répondant et fixa les objets sur son bureau.

— Qu'est-ce qui lui a fait penser que j'enquêtais encore là-dessus ?

— Elle a dit que tu réclamais le rapport d'autopsie.

— C'était avant.

Stella amorça un mouvement pour regagner son bureau, mais Garcia n'en avait pas fini.

— Écoute. Ça ne me plaît pas plus qu'à toi. Je pense que la direction devrait se mêler de ses oignons et nous laisser faire notre travail. Notre intégrité est en jeu. J'y ai réfléchi tout le week-end. À mon avis, tu devrais faire ce que tu veux. Continue d'enquêter si ça te chante, mais reste discrète. Quand tu auras une bonne histoire, viens me voir avec les faits et on ira défendre notre cause devant le conseil d'administration du fonds.

Pendant qu'il parlait, Stella fixa longuement les photographies encadrées sur son bureau. Il avait une femme au sourire communicatif et trois adorables petits enfants. La photo de famille était si attendrissante qu'elle lui serrait presque le cœur. Garcia était peut-être un journaliste coriace dans l'âme, mais il était aussi un mari et un père. Sauf que celui qui avait tué Bellamy s'en moquerait éperdument.

Les mots de Harry lui revinrent : *Tu dois agir comme si chaque personne qui apprend quoi que ce soit était condamnée.*

Garcia poursuivit :

— Je suis prêt à me battre pour ça. Ta remarque de la semaine dernière m'a fait réfléchir. Je ne suis pas devenu journaliste pour qu'on me dicte ce que je dois écrire ou pas.

— Moi non plus, dit Stella. Mais honnêtement, je ne pense pas qu'il y ait quoi que ce soit. Je pense que c'était vraiment un suicide.

Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis la referma. Il scrutait son visage. Stella savait que le sien était aussi lisse qu'un lac sans une ride.

À ce moment-là, son téléphone sonna. Il se tourna pour répondre et elle en profita pour filer à son bureau. Stella commença à utiliser les services de recherche payants pour en savoir plus sur Bellamy et son faux nom — Danny Craig. Il y avait très peu d'informations sur lui.

Elle trouva un acte de mariage. Il avait épousé une héritière, et ils avaient vécu dans un ranch au Montana. C'était la rousse. La femme *faisait parler d'elle*. Il y avait un petit article sur la mort « inattendue » de son nouveau mari et son retrait dans la maison familiale. Peut-être que Stella devrait lui rendre visite au Montana. En attendant, elle essaierait d'abord la méthode traditionnelle.

Après avoir trouvé un numéro de portable pour la femme, Stella hésita sur la stratégie à adopter. Soit se présenter comme journaliste, soit prétendre être une vieille amie. Avant qu'elle ne se décide, la femme décrocha.

— Je suis vraiment désolée de vous déranger, dit Stella. Je suis une vieille amie de Daniel et j'espérais pouvoir vous parler. Toutes mes condoléances.

Il y eut un petit reniflement, puis une voix distinguée dit :

— Merci.

Stella laissa le silence s'installer pendant que la femme continuait de renifler à l'autre bout du fil.

Quand elle sembla avoir repris contenance, elle demanda :

— Que puis-je faire pour vous ?

— J'avais perdu le contact avec lui. J'espérais en apprendre davantage sur ce qui s'est passé ?

Elle retint son souffle.

L'autre femme soupira.

— Je ne sais pas vraiment. Les autorités m'ont dit qu'il s'était trouvé au mauvais endroit au mauvais moment, tout simplement. C'était une erreur sur la personne. Apparemment, un dealer l'a confondu avec quelqu'un d'autre.

— Mon Dieu !

Stella feignit l'innocence.

— Ça a été un véritable cauchemar. Nous n'étions en ville que pour deux jours. Il m'a renvoyée à la maison parce que j'avais une migraine. Il a décidé de rentrer à pied et...

— C'est là que c'est arrivé ?

— Oui, dit-elle en reniflant de nouveau.

— Je sais que ça peut sembler bizarre, mais j'ai besoin de savoir. Était-il heureux ? Je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis plus d'un an et je voudrais juste savoir ce qui s'est passé pendant cette année. Je sais que c'est égoïste, mais ça m'aiderait de savoir qu'il était heureux cette dernière année.

— Vous avez travaillé avec lui en Asie sur ce projet humanitaire ?

— Oui !

Stella avait répondu trop vite. Peut-être trop vite.

— Je crois qu'il vous a mentionnée. Il disait qu'il avait un groupe d'amis proches là-bas avec qui il avait perdu le contact.

Stella ne répondit pas. Une boule s'était formée dans sa gorge, collante et dure. Elle tenta de l'avaler.

— Je pense qu'il était très heureux, dit finalement la femme d'une petite voix. Nous étions profondément amoureux. Nous faisions des projets d'avenir ensemble, au ranch. De grands projets. Nous avons même parlé d'enfants.

— Je suis vraiment désolée.

Stella le pensait sincèrement.

— Merci.

— Je sais que la police a conclu à une erreur sur la personne, mais je dois vous poser la question : est-ce que quelque chose d'étrange s'est produit avant sa mort ? Quelque chose qui clochait ?

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

La femme semblait alarmée.

— Parce que quand nous travaillions en Asie, nous avons parfois croisé des gens peu recommandables.

— Danny ne m'a jamais parlé de ça.

Sa voix était sèche.

— Il voulait sans doute vous protéger, pour ne pas vous inquiéter.

— Il n'y avait rien de bizarre. Tout était... merveilleux.

— Merci. Je ne vous dérangerai pas plus longtemps. Merci de m'avoir confié tout ça.

— Attendez, dit la femme. Il y avait bien une chose.

Stella retint son souffle.

— Il avait un rendez-vous prévu pour le lendemain. Juste avant notre départ. Il m'avait réservé un massage à l'hôtel pendant ce temps-là. Il se

comportait bizarrement à ce sujet. Il refusait de me dire qui il allait voir, et pourquoi.

— Vous avez une idée de ce que c'était ?

— En fait, je pensais qu'il allait m'acheter une autre bague pour notre anniversaire. C'est la semaine prochaine. Je lui avais dit qu'un de mes bijoutiers préférés se trouvait à San Francisco, alors j'en ai déduit que c'était pour ça.

— Probablement, dit Stella en dissimulant son excitation. Quel est le nom du bijoutier, si ce n'est pas indiscret ?

— JW Smith.

— Merci, et encore toutes mes condoléances.

Stella raccrocha et composa le numéro du bijoutier qu'elle avait trouvé.

— Bonjour, je suis journaliste d'investigation pour le *San Francisco Tribune*, désolée de vous déranger. J'enquête sur une personne disparue. En retraçant ses déplacements, j'ai découvert qu'il avait peut-être rendez-vous avec vous vendredi dernier. Il s'appelait Danny, ou Daniel Craig.

— Une personne disparue ?

— Oui, monsieur.

— Je ne prends pas de rendez-vous.

— D'accord, dit Stella. Est-ce qu'un homme est venu vous voir ce jour-là ?

— La boutique était fermée ce jour-là. J'avais une urgence familiale.

— Merci de m'avoir répondu.

L'homme raccrocha.

20

LE LENDEMAIN, Stella était plongée dans son service de nuit, rédigeant un article sur une série de braquages avec prise d'otages, quand son téléphone sonna. Les fenêtres de la salle de rédaction étaient noires, reflétant les bureaux vides et les grands écrans de télévision suspendus aux plafonds et aux murs. Garcia était à son bureau de l'autre côté de la pièce. Un des gars du service des sports tapait frénétiquement sur son clavier, et quatre correcteurs travaillaient d'arrache-pied dans leur coin pour boucler le journal.

Stella fouilla dans son sac et trouva son portable. Quand elle vit le numéro, elle secoua la tête.

C'était Griffin. Elle était agacée. Il ne connaissait pas les SMS ? Elle jeta un coup d'œil à l'horloge : presque 23 heures, l'heure où il savait qu'elle finissait. S'il pensait qu'elle était le genre de femme à accepter les plans de dernière minute, le genre de femme qui accepterait de le retrouver sans préavis, eh bien, il se trompait.

Elle fronça les sourcils. Bon, elle pourrait peut-être le retrouver. Peut-être qu'il ne se trompait pas, mais quand même.

— C'est quand ton prochain jour de congé ? demanda-t-il.

— Demain, dit-elle, déjà méfiante. Pourquoi ?

— Je connais un excellent restaurant grec à Oakland. 19 heures ?

Merde, il voulait un vrai rendez-vous.

— Je croyais qu'on ne faisait pas ça, dit-elle. Le deal, c'était que c'est moi qui t'appelle pour certaines activités où tu excelles. L'accent sur *moi* qui t'appelle *toi*.

Il éclata de rire.

— Ce n'est pas une demande en mariage. Il faut bien que tu manges.

Elle adorait la cuisine grecque. L'intérieur de son réfrigérateur faisait peine à voir. Malgré ses origines italiennes et le fait que chacun de ses proches était un véritable cordon-bleu, Stella détestait cuisiner. Soyons honnêtes, manger au restaurant, c'était son truc.

— Alors ? insista-t-il. Si tu t'inquiètes pour la traversée du Bay Bridge, on peut se retrouver à Union Square et prendre le B.A.R.T. Comme ça, on évite les embouteillages et les problèmes de stationnement.

— Je ne prends pas le B.A.R.T.

— Tu ne prends pas le B.A.R.T. ?

— Non.

— Trop bourgeoise pour les transports en commun ?

— Ha ! ricana-t-elle. Pas du tout. Je ne monte pas dans des petits tubes qui passent sous des millions de tonnes d'eau de l'océan en pleine zone sismique.

— Des millions de tonnes ?

— À peu près, oui.

— Tu es claustrophobe ?

Merde, il avait vu juste.

Elle ne répondit pas.

— Tu pourrais prendre le ferry ? Ou laisse-moi deviner, tu as le mal de mer ?

— Hmmm...

— Tu n'es pas facile, Collins.

— C'est possible.

— Alors, c'est quoi ton objection principale ? C'est moi qui paie. Tu sais que je suis de bonne compagnie. Je ne suis pas hideux et je ne mâche pas la bouche ouverte. Je t'ouvrirai la porte et t'avancerai ta chaise. C'est quoi le problème ?

Son objection principale, c'était qu'elle ne sortait pas avec ses sex friends. Mais Griffin, c'était compliqué. En plus, il était aussi une source pour elle. Peut-être que ses règles pouvaient être assouplies. Légèrement.

— Tu ne devrais pas être vu avec une journaliste, dit-elle en jetant un coup d'œil à Garcia, penché sur son écran. Surtout une qui t'utilise comme source et *avec qui tu couches*.

— Ça ne m'inquiète pas.

— Tu détestes vraiment ton boulot, pas vrai ? répliqua-t-elle. On dirait que tu meurs d'envie de te faire virer.

— Je porterai une fausse moustache.

Mignon. Mais hors de question.

— C'est quand même trop risqué.

— Très bien. J'apporterai à manger chez toi, et on mangera planqués dans ton appartement comme des fugitifs.

— Ce n'est pas une bonne idée, dit-elle.

— À 19 heures. Chez toi.

— Je ne serai pas là.

— Alors je laisserai tout dans le couloir.

Merde, il était tenace. Elle savait qu'elle pouvait lui dire carrément de ne pas venir et qu'il respecterait ça. Elle ne le fit pas.

— Très bien. Envoie-moi le nom du resto par SMS. Je te retrouve là-bas.

Griffin était un type bien et, soyons honnêtes, se dit-elle, très doué au lit. Une pointe de culpabilité l'envahit à cette pensée. Stella se rassura : ce sentiment était absurde. C'était normal d'apprécier et de vouloir coucher avec un autre homme. C'était presque comme une culpabilité de veuve.

Sauf qu'elle n'avait jamais été mariée à Nick. Cette seule pensée lui transperça le cœur.

Pendant quelques secondes, assise à son bureau, épuisée par sa longue journée, elle eut un moment de faiblesse et se permit de ressentir la douleur de l'avoir perdu. Il avait été tout ce qu'elle avait toujours voulu. Féroce et redoutable pour les autres, mais doux et aimant avec elle en privé.

Un souvenir la submergea. C'était la nuit où elle avait compris qu'elle était amoureuse de Nick. L'équipe avait été séparée en Angola et tout le monde était revenu au point de rendez-vous, sauf Nick. Ils avaient attendu quelques heures, puis Bellamy et Jordan étaient partis à sa recherche. Ils étaient revenus à la planque du deuxième étage en secouant la tête.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ? lança Stella.

— Il y avait beaucoup de sang, dit Jordan. Et ça.

Elle brandit la médaille de Saint-Christophe que Nick portait toujours ; la chaîne était cassée. Stella la fixa du regard, sous le choc. Bellamy jura et frappa le mur, le visage rouge de fureur.

— Ce n'est pas sûr, dit Matthew. Il avait toujours été la voix de la raison.

Jordan leva les yeux au ciel.

— Je vais me coucher.

Elle se dirigea vers un coin de la pièce et s'adossa à des oreillers moisis, posa ses pieds sur une caisse et ferma les yeux. En l'observant, Stella se demanda comment elle pouvait être aussi insensible, mais elle vit alors des larmes couler sur le visage sale de Jordan.

Matthew avait attrapé le paquet de cigarettes qu'ils partageaient tous et grogné qu'il allait monter la garde sur le toit. Bellamy le suivit sans un mot.

Stella resta seule, clignant des yeux pour retenir ses larmes. Elle avait côtoyé la mort. Souvent. Des gens qu'elle aimait : son grand-père, son oncle Connor, le père de son amie. Mais là, c'était différent. Ces deux dernières années, ces gens étaient devenus sa famille. À bien des égards, ils étaient même devenus plus proches que certaines familles.

Ne sachant que faire, elle glissa son arme dans sa ceinture et descendit dans la rue. Dehors, l'air était oppressant. On respirait difficilement. Et ce n'était pas parce qu'elle retenait ses sanglots.

Après être restée accroupie dans l'embrasure de la porte pendant plus de trente minutes, elle finit par s'asseoir, les jambes étalées devant elle. Une légère lueur pointait à l'est. Délirante de fatigue et de chagrin, elle dut s'y reprendre à deux fois quand elle aperçut une silhouette familière qui s'avavançait vers elle sur le trottoir.

Le temps qu'elle parvienne à se relever, Nick était devant elle. Ensanglanté, meurtri, boitant, les vêtements en lambeaux. Elle tendit la main vers lui. Il l'attrapa et l'embrassa avec fougue. À partir de ce moment-là, ils furent inséparables.

Et maintenant, il n'était plus là.

Elle ne s'en remettrait jamais.

21

LE STRESS COMMENÇAIT À PESER sur Alec Walker, si bien qu'il se mit à siroter sa flasque à l'arrière de la limousine qui le ramenait de son bureau de Washington chez lui. Le chauffeur, l'un de ses habitués, croisa son regard dans le rétroviseur. Walker lui lança un regard d'acier et porta délibérément la flasque argentée à ses lèvres sans le quitter des yeux. Le chauffeur détourna le regard le premier.

À la fin du dîner, Walker avait déjà descendu plusieurs bourbons en apéritif et la moitié d'une bouteille de cabernet avec son rôti de bœuf. Il articulait mal quand il tituba jusqu'à son lit. Lorsque le téléphone sonna, il était désorienté, croyant s'être réveillé en retard, avant de comprendre qu'il était trois heures du matin. Il attrapa le combiné et quand il vit le numéro, il répondit d'une voix étouffée :

— Donne-moi deux secondes.

Il se précipita dans son bureau au rez-de-chaussée.

Il ne pouvait pas risquer que Margaret entende quoi que ce soit, même si elle dormait sans doute à poings fermés dans sa chambre.

Dans son bureau, il verrouilla la porte et alluma la radio sur une station de musique classique pour couvrir toute conversation. Il savait que ce seraient de mauvaises nouvelles. La seule façon d'être entendu serait que ses téléphones soient sur écoute, et il les faisait vérifier tous les mardis.

— Je suis là, dit-il d'une voix bourrue.

— Ça part en vrille, dit la voix à l'autre bout du fil. Fais quelque chose ou on est tous les deux foutus.

— C'est sous contrôle, dit Walker.

— Mon cul, oui.

— De quoi tu parles ?

Walker se gratta la tête et jeta un coup d'œil à la porte. *La poignée venait-elle de tourner, ou se faisait-il des idées ?*

— On a dû éliminer des gros bonnets. Des gens importants posent des questions, et ça va en entraîner d'autres. De sérieuses questions.

— Bon sang. Qu'est-ce que tu veux dire par « éliminer des gros bonnets » ?

Walker se dirigea vers la porte et l'ouvrit d'un coup sec. Le couloir était vide. Il la referma et la verrouilla. Bon sang, il devenait parano.

— Ça nous a échappé, dit l'autre homme. Des gens qui devraient marcher droit jouent pour l'autre camp. Ils devraient être de notre côté.

— Quel camp ? Parle français, bon sang.

— Les flics. La police de San Francisco. Ils fouinent.

— Tu plaisantes ? Ils sont tous à notre solde. C'est impossible.

— Il y a un inspecteur qui fait cavalier seul. Il s'appelle Griffin.

Walker se crispa.

— Ne prononce plus jamais de noms sur cette ligne. Tu comprends ? Jamais.

— Toutes mes excuses.

Un flic qui faisait cavalier seul. C'était grave. Vraiment grave. Les flics étaient censés être du bon côté, et ils étaient censés soutenir tout ce que Walker faisait par conviction. En plus, il les payait grassement pour ça.

— Tu leur as proposé assez d'argent pour qu'ils la bouclent et s'occupent de leurs oignons ?

— L'argent ne marchera pas cette fois.

— L'argent marche toujours. On n'a qu'à faire une exception et mettre un peu plus sur la table cette fois. Les autres flics devraient pouvoir faire pression sur ce connard. C'est juste un type, non ? Et c'est un inspecteur, pas un lieutenant ou un commandant, pas vrai ? Paie-les pour qu'ils l'envoient sur les quais contrôler l'importation illégale de ces foutus œufs Kinder qui faisaient s'étouffer les gamins.

La voix à l'autre bout du fil resta silencieuse. La tête de Walker commençait à le lancer. Génial. Si l'alcool ne lui filait pas une bonne gueule de bois, toutes ces conneries s'en chargeraient.

— Allô ? dit Walker en se servant quelques doigts de bourbon. Reprendre du poil de la bête, ça marchait généralement.

— On doit employer la manière forte.

Walker poussa un long soupir. Il écarta les rideaux côté est pour voir si le soleil se levait. Une faible lueur grise pointait à l'horizon. Il sut qu'il ne se rendormirait pas.

— Tu es sûr ?

— J'ai exploré toutes les autres options. C'est notre seule solution.

Walker souffla longuement puis vida son verre avant de répondre.

— Fais ce que tu as à faire, dit Walker d'une voix résignée.

Sans attendre de réponse, il raccrocha. Il aperçut son reflet dans la vitre sombre. La lumière verte de sa lampe de bureau projetait une ombre sinistre ; ses yeux étaient cernés de noir, ses pommettes creusées. Il avait l'air d'un spectre. Alec Walker détourna vite le regard.

Il arpenta son bureau pendant un long moment.

Comment en était-il arrivé là ? Comment avait-il pu en arriver à ordonner l'assassinat de flics ?

Ça ne lui plaisait pas, mais on faisait ce qu'on avait à faire, se dit-il. Si le flic ne jouait pas le jeu, il devait disparaître. C'était vraiment dommage. Mais c'était la loi du plus fort.

Tant de choses dans sa vie lui avaient totalement échappé : l'alcoolisme de sa mère et les accès de colère qui s'ensuivaient. Les maîtresses à peine cachées de son père. L'ami de la famille qui l'avait emmené en voyage quand il était à l'école primaire et avait abusé de lui. La mort de sa sœur.

Mais c'était fini.

Il reprendrait le contrôle de cette situation, coûte que coûte.

Jetant un coup d'œil aux photos encadrées dans son bureau, témoins de son enfance et de son ascension au pouvoir, Walker pensa : « T'en as fait, du chemin, mon gars. »

Et ça voulait dire qu'il ne ferait pas marche arrière, quoi qu'il arrive. Quand Alec Walker s'était lancé en politique, il avait vraiment cru pouvoir faire le bien. Il aiderait les gens en écoutant leurs attentes et en portant leur voix de façon à être entendu, et des lois seraient votées et modifiées.

Dès son plus jeune âge, il avait découvert à quel point le monde était foutu. Des criminels rôdaient dans les rues, s'en prenant aux innocents. Le gouvernement arnaquait les gens qui bossaient dur en les taxant pour financer ceux qui étaient trop fainéants pour se débrouiller seuls. Les minorités prenaient le contrôle du pays et raflaient tous les bons emplois. Il changerait les choses.

À l'université, en sciences politiques, il avait travaillé sur des campagnes locales, régionales et nationales, et la ferveur de l'idéalisme avait comblé toutes ses attentes. C'était un naturel. Beau, charmant, et bon sang, soyons honnêtes, capable de manipuler à peu près n'importe qui. Quand il était en CE2, son institutrice avait appelé sa mère pour lui dire qu'en trente ans d'enseignement, elle n'avait jamais eu d'élève capable de la manipuler comme Alec Walker le faisait.

Dès cet âge tendre, Alec Walker avait compris que c'était son super-pouvoir. En grandissant, il avait affiné son talent. Au collège, ça lui avait valu de bonnes notes. Au lycée, ça lui avait permis de séduire. À l'université, ça lui avait apporté de l'argent, de la drogue et encore plus de femmes. Après son diplôme, ça l'avait propulsé en politique. Maintenant, ça lui donnait le pouvoir. Le pouvoir et plus d'argent qu'un gamin de la classe moyenne de l'Ohio n'aurait jamais osé imaginer.

Et maintenant, ce rêve allait voler en éclats. Il allait tout perdre.

À cause d'une seule erreur stupide.

Il pouvait dire adieu à sa carrière, à sa maison, à ses voitures, à ses costumes de créateur, peut-être même à sa femme.

Au fond de lui, il savait qu'il y avait autre chose qu'il refusait d'admettre : ce qu'on risquait aussi de lui prendre, c'était sa liberté.

Il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour empêcher ça.

Tout et n'importe quoi.

22

SES BOTTINES À TALONS résonnaient sur le trottoir vide tandis que Stella se hâtait vers la porte de son immeuble. La rue était sombre et déserte, et sans qu'elle sache pourquoi, elle sentit ses poils se hérissier sur sa nuque. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle en déverrouillant la porte du hall et, avant de l'ouvrir, regarda des deux côtés. La rue était toujours silencieuse. Elle se glissa à l'intérieur et referma fermement la porte derrière elle avant de monter les escaliers quatre à quatre jusqu'à son appartement.

Stella ouvrit la porte de son appartement à la volée et jeta sa sacoche sur le canapé. Elle était en retard.

Bien qu'elle ait eu sa journée de congé, Garcia l'avait appelée le matin pour lui demander si elle pouvait couvrir les plaidoiries finales d'un procès pour fusillade de masse. La sténographe judiciaire s'était fait porter pâle. Elle avait accepté en précisant qu'elle devait partir en fin d'après-midi, mais avait fini par rester un peu plus tard pour rédiger l'article. Elle aurait encore le temps de traverser le pont et d'arriver au restaurant.

Tandis qu'elle se déshabillait et sautait sous la douche, Stella se rendit compte qu'elle avait des papillons dans le ventre à l'idée de retrouver Griffin. Elle était nerveuse comme pour un rendez-vous galant.

Mais elle ne sortait avec personne. Ce n'était pas son genre. Seuls quelques hommes au monde connaissaient Stella LaRosa pour ce qu'elle était vraiment, et c'étaient des tueurs de sang-froid. Ils ne la jugeaient pas, et elle ne les jugeait pas.

Les autres hommes ne comprendraient pas. Surtout pas un policier qui avait juré de protéger des vies, pas d'en prendre. Ce n'était pas un rendez-vous, se dit-elle. Elle se rappela les mots de Griffin : ce n'était pas une

demande en mariage, juste un dîner. Il lui avait envoyé le nom du restaurant par texto la veille.

Stella ne savait pas pourquoi, mais au lieu d'attraper son fidèle jean noir, elle décrocha une robe d'été noire du cintre et l'enfila. Elle se regarda dans le miroir. Porter une robe lui semblait si étrange. Durant sa décennie à l'étranger, elle n'avait jamais porté de robe. Pas une seule fois. Une robe entravait les mouvements. En cet instant, elle se sentait fragile, vulnérable. Elle frissonna et chassa cette pensée.

Elle n'était pas à Falloujah ni en Angola. Elle allait dîner dans un restaurant à Oakland.

En se regardant dans le miroir, elle se dit qu'avec une robe, elle devrait peut-être se maquiller. Elle fouilla dans un tiroir et dénicha au fond un eye-liner, du mascara et un rouge à lèvres vif. Il lui fallut quelques minutes pour se maquiller, mais elle était satisfaite du résultat. Cela faisait longtemps qu'elle ne s'était pas fait un maquillage complet, mais elle trouvait que c'était réussi. Elle brossa ses longs cheveux jusqu'à ce qu'ils soient soyeux.

Après un dernier coup d'œil dans le miroir, elle décida qu'elle avait réussi son coup. C'était étrange, mais aussi un peu excitant.

En traversant le Bay Bridge pour rejoindre le restaurant, elle monta le volume de la radio et chanta en chœur avec un nouveau tube pop entraînant pour éviter de céder à la rage au volant face aux bouchons. Mais elle s'était donné largement le temps d'arriver. Elle se rendit compte qu'elle se sentait heureuse. Cette fois, elle ne laissa pas la culpabilité écraser cette petite lueur de joie.

Il n'y eut qu'un bref instant durant le trajet où elle aperçut un homme qui marchait sur un trottoir à Oakland, et cela la projeta dans le passé. Quelque chose dans sa démarche lui avait rappelé Nick. Elle chassa rapidement ces souvenirs importuns.

Elle se gara près de l'entrée du restaurant peu après dix-neuf heures. En s'approchant, elle jeta un coup d'œil à l'intérieur par la grande baie vitrée. Le restaurant était bondé, mais elle ne vit Griffin nulle part. Elle attendit dehors un moment. Elle vérifia ses textos : c'était bien le restaurant qu'il avait mentionné, et il n'y avait qu'un seul établissement de ce nom dans la ville. À dix-neuf heures trente, elle vérifia ses messages une dernière fois et partit.

Quel salaud. Il lui avait posé un lapin.

Même s'il avait été appelé sur un homicide, il aurait quand même pu prendre le temps de lui envoyer un texto pour qu'elle ne reste pas plantée là une demi-heure à attendre. De retour dans sa voiture, elle traversa la baie à toute vitesse et s'engouffra dans le parking d'une épicerie près de chez elle. Elle acheta une bouteille de Bulleit, attrapa un sac de glaçons et jeta l'argent sur le comptoir.

Quelques minutes plus tard, elle entra en trombe dans son appartement et balança la bouteille et les glaçons sur le comptoir. Elle fonça dans sa chambre, arracha la robe et la jeta vers la poubelle de la salle de bain. Puis elle essuya rageusement le rouge à lèvres et se frotta le visage avec énergie pour enlever tout le maquillage.

Elle enfila un vieux sweat des Giants et un short, se versa un verre et se pelotonna sur son canapé pour regarder un film. Mais en faisant défiler les titres, elle se sentit de plus en plus contrariée.

Elle éteignit la télé, se resservit un bourbon avec des glaçons et monta sur le toit. Il y avait là-haut un petit jardin et quelques chaises branlantes. Elle fut soulagée de voir qu'il n'y avait personne.

Debout au bord du muret à hauteur de taille qui entourait le toit, elle regarda le brouillard envahir la ville depuis l'océan. C'était un peu inquiétant de le voir engloutir les étoiles et les lumières à mesure qu'il se rapprochait.

Une profonde mélancolie s'empara d'elle. Quelle idée stupide d'avoir cru qu'elle pouvait être heureuse. Nick était mort. Maintenant, Bellamy était mort. Quand allait-elle enfin admettre qu'elle n'avait pas le droit d'être heureuse alors que les autres étaient morts ? Griffin avait un effet étrange sur elle, mais c'était comme un signal faible qu'elle reconnaissait. Ce n'était pas ce qu'elle avait connu avec Nick. Personne ne pourrait jamais remplacer Nick ni ce qu'ils avaient partagé.

Pourquoi avait-elle accepté ce dîner ? Si elle avait été maligne, elle s'en serait tenue à ce qui marchait : du sexe sans lendemain. Pas d'émotions. Pas de relation. Juste un arrangement purement physique. Mais elle s'était laissé attendrir — juste un peu — et quand Griffin l'avait invitée à dîner, elle avait imaginé quelque chose de plus que du sexe. Quelque chose qui ne marcherait jamais. Jamais. Voilà ce qui arrivait quand elle baissait sa garde.

Elle veillerait à ne plus jamais recommencer.

23

STELLA PASSA le lendemain à couvrir une affaire de disparition. Une jeune femme avait bu dans un bar la veille au soir et était sortie sans son manteau. Elle n'était jamais rentrée chez elle cette nuit-là, avaient déclaré ses colocataires à la police. Des témoins affirmaient qu'elle avait quitté le bar en état d'ébriété et seule. Personne au bar n'était parti après elle pendant au moins une heure, donc elle n'avait pas été suivie de là. Ses clés de voiture avaient été retrouvées dans une ruelle à quelques rues de là. Loin de l'endroit où sa voiture était encore garée. Stella savait que cette histoire avait peu de chances de bien se terminer. Mais elle publia quand même le nom et la photo de la disparue, précisant que les autorités demandaient l'aide du public pour la retrouver.

Mais il était peu probable qu'elle ait titubé jusque chez un ami pour cuver son vin. Cela n'allait pas bien se terminer.

Alors qu'elle rédigeait l'article, son portable émit un bip. Elle baissa les yeux. C'était un texto de sa mère qui lui demandait de l'appeler. Sans y répondre, Stella regarda à nouveau le dernier message de Griffin. Avec le nom du restaurant, il avait écrit : *J'ai hâte !* Avec un point d'exclamation et un emoji aux yeux étoilés. Elle avait ri de l'emoji sur le moment.

À présent, son doigt planait au-dessus de l'écran. Elle voulait lui envoyer un texto pour demander : *C'est quoi ce délire ?*

D'habitude, elle laissait les hommes lui courir après. Normalement, elle n'aurait jamais demandé à quelqu'un qui lui avait posé un lapin ce qui s'était passé. Normalement, elle serait simplement passée à autre chose.

Mais Griffin ne semblait pas du genre à se défilier ou à disparaître dans la nature. De plus, elle finirait par le croiser sur des scènes de crime, donc

elle ne pouvait pas l'ignorer indéfiniment.

Sachant qu'elle allait le regretter, elle envoya un rapide texto : « Je ne pensais pas que tu étais du genre à te défiler sans prévenir. »

Puis elle appuya sur envoyer. Elle attendit. Non. Il n'était pas du genre à se défiler. Ça n'avait aucun sens.

Après avoir rendu l'article sur la disparition, Stella déposa des demandes d'accès aux documents publics concernant les contributions de campagne du député Walker. Elle fouilla également pour dénicher des informations financières sur les deux compagnies pétrolières. Malgré elle, elle se surprit à vérifier son téléphone de temps en temps, espérant que Griffin avait répondu. Mais rien.

Stella vérifiait ses e-mails quand Josh s'arrêta à son bureau en partant.

— Je me demandais si tu pouvais reprendre un article sur lequel je travaillais. Mon fils a un match de foot ce soir. L'article est écrit, mais si tu obtiens de nouvelles infos, tu peux le mettre à jour ?

— Qu'est-ce qui se passe ?

Elle savait qu'elle avait l'air impatiente. Elle avait hâte de retourner à l'affaire du pétrole.

— Un inspecteur de la criminelle est dans le coma. Il a été agressé hier soir. On n'a besoin d'une mise à jour que s'il finit par claquer.

Stella sentit le sang se retirer de son visage et ses oreilles se mirent à bourdonner pendant une seconde.

Josh la fixa.

— Ça va ?

— Comment il s'appelle ? parvint-elle à demander.

— Robert Griffin.

Stella attrapa son sac et y fourra ses affaires, puis se leva.

— Il est dans quel hôpital ?

— General.

* * *

Stella sortit de l'ascenseur à l'étage des soins intensifs, le cœur serré. Deux policiers en uniforme étaient assis devant une chambre sur la gauche du couloir. Quand elle se présenta au bureau des infirmières, la femme derrière le comptoir lui dit que Griffin ne pouvait pas recevoir de visites.

Stella réfléchit vite et laissa une fausse larme couler sur sa joue.

— Je suis sa copine. S'il vous plaît ?

— La famille uniquement.

— On devait se marier ce week-end, dit Stella sans ciller.

La femme poussa un soupir exaspéré.

— Une pièce d'identité ?

Réfléchissant vite, ne voulant pas qu'on fasse le lien avec le journal, Stella tendit sa vraie pièce d'identité. Elle indiquait son vrai nom, Stella LaRosa.

La femme leva les yeux.

— Vous êtes la fille de Dominic ?

— Dominic, c'est mon oncle.

— Je vais vous mettre sur la liste des visites. Mais vous êtes sa sœur, pas sa copine, d'accord ?

— Merci.

Stella se dirigea vers la chambre de Griffin. Les deux flics lui jetèrent un coup d'œil. Elle avait un badge autocollant sur l'épaule.

— Vous avez l'autorisation ? demanda l'un d'eux.

— Oui, dit-elle en montrant l'autocollant.

Le flic, un jeune gars au visage couvert de taches de rousseur, jeta un coup d'œil; à l'autre, qui haussa les épaules. Elle ouvrit la porte. La chambre était plongée dans la pénombre. Griffin était dans un lit d'hôpital au centre, entouré d'une batterie de machines qui ronronnaient et bourdonnaient, clignotant de voyants lumineux.

Il était attaché. Elle attrapa une chaise et la tira vers son côté droit.

— Griffin ? C'est Stella.

Pas de réponse.

Son visage avait une couleur anormale. Ou peut-être était-ce juste l'éclairage. Ses cheveux étaient poisseux, englués dans quelque chose. Du sang ? De la pommade ? De la colle ?

— Je suis désolée de m'être mise en colère contre toi et d'avoir pensé que tu t'étais défilé.

Elle observa son visage attentivement, mais il resta impassible.

— Qui a fait ça ?

Sa voix était chargée de colère.

— Qui t'a fait ça ? demanda-t-elle à nouveau.

Elle resta assise là un moment avant qu'un infirmier n'entre.

— Bonjour, dit Stella. Comment va-t-il ?

— Et vous êtes ? demanda l'infirmier, dont la blouse était ornée de motifs Bob l'Éponge.

Stella était sur le point de dire « copine » quand l'infirmier ajouta :

— Seule la famille est autorisée.

— Sa sœur.

L'infirmier commença à ajuster la perfusion de Griffin.

— Vous n'êtes pas sa sœur.

— Bon, d'accord. C'était le seul moyen d'entrer. Vous allez me mettre dehors ?

— C'est vous qui l'avez mis dans cet état ?

— Pardon ? dit Stella.

— Non ? répondit l'infirmier. Alors vous pouvez rester. Un peu de compagnie lui ferait du bien.

— Quelqu'un d'autre est venu lui rendre visite ?

L'infirmier secoua la tête.

— Pas âme qui vive.

— Aucun autre flic ?

— Juste ceux qui montent la garde dehors.

— C'est déchirant.

L'infirmier hocha la tête et soupira avant de murmurer :

— Suivez-moi une seconde.

Stella le suivit. Il l'éloigna des deux flics armés assis près de la porte et dit à voix basse :

— Son seul contact en cas d'urgence, c'était son ex-femme. Quand ils l'ont appelée pour la prévenir, elle a dit qu'elle espérait qu'il crève et pourrisse en enfer.

— Wow, répondit Stella.

— Il peut nous entendre, alors faites attention à ce que vous dites là-dedans, prévint l'infirmier.

Stella hocha la tête et retourna dans la chambre. Elle s'assit près de sa tête et lui prit la main pour lui masser la paume et les doigts.

— Griffin, il faut que tu te réveilles et que tu me dises qui t'a fait ça.

Aucune réponse. La chambre était silencieuse, hormis le bip régulier des machines.

Stella resta assise là pendant trois heures, lui massant la main de temps en temps et lui murmurant des paroles d'encouragement. Quand elle se

surprit à s'assoupir pour la troisième fois, elle se leva pour partir.

Avant de partir, elle se retourna une dernière fois pour regarder Griffin. Il avait l'air si vulnérable. Et si seul.

24

IL SE REPLIA dans l'ombre à l'extérieur de l'hôpital. Elle était si proche qu'il pouvait presque sentir son parfum dans la brise marine qui descendait la rue. Il la regarda vérifier rapidement des deux côtés avant de traverser. Elle entra dans un parking et il la perdit de vue. Il fit un pas en avant, puis se retint.

Le secteur grouillait de monde — des groupes de jeunes arrivés peu après qu'une ambulance s'était garée devant l'entrée des urgences, gyrophares allumés et sirènes hurlantes. Les jeunes avaient jailli de leurs véhicules et faisaient les cent pas, essayant d'apercevoir un jeune homme qu'on évacuait sur un brancard vers les urgences. Des femmes se lamentaient bruyamment. Des hommes criaient, enragés, jurant de faire payer quelqu'un. Plusieurs voitures de patrouille arrivèrent gyrophares allumés et se garèrent, les agents restant dans leurs véhicules mais faisant sentir leur présence.

En un sens, il se félicitait que la rue devant l'hôpital soit si animée. Sinon, il aurait pu être tenté de l'approcher. Mais c'était trop tôt. Il devait s'en tenir à son plan. Voir Stella LaRosa en personne lui avait fait quelque chose. Quelque chose qui ne lui plaisait pas. Cela lui avait rappelé qu'il était plus qu'une simple machine à tuer.

Il serra les poings. Belle machine à tuer : le flic était toujours en vie.

Une bande de millennials ivres avait surgi au coin de la rue et l'un d'eux avait poussé un hurlement de terreur. Il avait été forcé de partir sans finir le travail.

C'était la première fois de sa vie qu'il n'achevait pas une mission.

Il avait rôdé dans l'ombre, guettant sa chance, mais des voitures de police étaient arrivées en quelques instants. Après s'être glissé dans l'hôpital, il avait constaté que la chambre du détective était lourdement gardée.

Quand il avait contacté son intermédiaire, on lui avait dit que tuer le flic à l'hôpital aurait attiré trop d'attention. La mort devait survenir lors de sa première attaque, pour pouvoir passer pour un cambriolage qui avait mal tourné. L'homme en charge lui avait dit que si le flic reprenait un jour conscience, ce serait le moment de l'éliminer. Pour l'instant, il était neutralisé et cela suffirait. Pour le moment.

Laisser le flic en vie le rendait fébrile. Ce n'était pas seulement une question de finir ce qu'il avait commencé, c'était aussi autre chose. En examinant ce sentiment, il comprit qu'il se sentait insatisfait.

La satisfaction de tuer comblait un besoin profondément ancré en lui. Il le savait. Mais il n'était pas prêt à explorer d'où cela venait. Cela signifierait creuser plus profondément dans ce qui avait fait de lui ce qu'il était aujourd'hui. N'importe quel psychologue invoquerait sans réfléchir une enfance marquée par les abus, mais c'était plus que ça.

Dès qu'il avait été recruté comme machine à tuer, il avait trouvé sa véritable raison d'être. C'était la seule chose qui apaisait cette démangeaison qui le tenait éveillé la nuit. Le pouvoir qu'il ressentait en ôtant une vie était une montée d'adrénaline qu'aucune drogue n'avait jamais réussi à lui procurer. Il comprit qu'il était en manque. Que laisser le flic en vie avait laissé ce désir inassouvi.

Puisque son vol ne partait que dans quelques heures, il allait satisfaire cette démangeaison et quitter la ville ni vu ni connu. Il savait exactement où aller. Skid row, ou ce qui en tenait lieu à San Francisco. Le quartier de Tenderloin n'avait plus autant de sans-abri que des années auparavant, quand il était venu ici. Tous ces hippies de deuxième génération à San Francisco avaient essayé de trouver des logements pour les vagabonds, mais il y en avait encore assez pour remplir une église.

L'église ouvrait ses portes aux sans-abri chaque soir, ce qu'il trouvait absolument répugnant. Rien que d'imaginer aller à l'église et s'asseoir sur un banc où un sans-abri dégoûtant avait bavé, péti et ronflé lui donnait envie de vomir. Eh bien, l'église aurait un occupant de moins ce soir.

Il attendit au coin de la rue, choisissant sa proie parmi un flot de sans-abri qui se dirigeaient vers l'église. Tandis qu'il les regardait tourner dans la

rue, il le vit. Un homme à peu près de son âge.

Il faudrait faire vite, pour que toute cette saleté et cette crasse ne déteigne pas sur lui.

Il se replia dans l'entrée de la ruelle, passa la tête une fois que l'homme fut assez proche, puis tendit un billet de vingt dollars tout neuf.

— Psst... J'ai quelque chose pour toi.

Les yeux chassieux de l'homme se plissèrent et il hésita.

— Je ne fais pas ce genre de trucs, dit l'homme.

— Non, mec, je veux juste des infos.

— Ouais ?

— Ouais. Tu vois des choses, pas vrai ?

L'homme hochait la tête.

— Eh bien, j'ai celui-ci et un autre si tu me dis ce que tu as vu aujourd'hui.

— Je dois juste te dire ce que j'ai vu ? Et si je n'ai pas vu ce que tu voulais que je voie ?

— Tu auras quand même l'argent.

L'homme regarda des deux côtés, puis se retourna vers lui avec un soupir.

— Par ici, où personne ne peut nous voir.

Le sans-abri le suivit en traînant les pieds. Quand ils eurent atteint le milieu de la ruelle, le premier coup de poing partit. L'homme recula en titubant mais, étonnamment, resta debout. Il était fort et parvint à riposter d'un puissant crochet du droit qui fendit l'air mais manqua sa cible.

Il resta là, haletant, le sang ruisselant sur son visage. Ses yeux s'écarquillèrent quand il vit son adversaire à la lumière du réverbère.

— Allez, tu le veux cet argent, pas vrai, pauvre déchet !

Les mots furent ponctués par une volée de coups de poing.

Mais le sans-abri resta debout, vacillant, les bras levés pour protéger son visage, encaissant les coups bien ajustés dans les côtes et l'abdomen.

Il gémit et pleura, mais en quelques secondes ses jambes furent fauchées. Il atterrit durement sur le dos avec un bruit sourd et se mit à hurler tandis que l'autre le piétinait — l'abdomen, les jambes, les bras, la tête. L'agresseur jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer que personne n'avait entendu les cris, puis déchargea le reste de sa fureur dans un coup de pied dévastateur au visage, brisant les os.

Après cela, le sans-abri ne bougea plus. L'agresseur recula en trébuchant, haletant, les yeux rivés sur le corps. Puis il s'essuya les mains sur son pantalon et tourna les talons.

25

LE SOLEIL FILTRAIT à travers les arbres, faisant fondre le givre sur les vignes qui parsemaient les collines verdoyantes tandis que Stella sillonnait les routes sinueuses de Danville.

Une brume légère flottait à l'horizon, masquant la base du mont Diablo qui se dressait au loin. La montagne n'était pas imposante pour une montagne, pas même mille deux cents mètres de haut, mais pour Stella, le mont Diablo avait été la toile de fond de presque toute sa vie. Au lycée, c'était l'endroit préféré où elle et son petit ami allaient se bécoter, avec ses vues époustouflantes dans toutes les directions. À l'ouest, on pouvait voir les îles Farallon au-delà du Golden Gate Bridge, et au nord, on apercevait parfois le sommet enneigé du mont Lassen, à quelque quatre heures et trois cent quatre-vingts kilomètres. Un sentiment doux-amer envahit Stella en se rappelant combien elle avait été innocente et que ces jours-là ne reviendraient jamais.

Sans réfléchir, elle écrasa l'accélérateur et la boîte de cannoli sur le siège passager glissa tandis qu'elle prenait les virages un peu trop vite, la chaleur du soleil lui martelant le visage dans sa Jeep décapotable. Elle tendit la main et monta le volume de l'autoradio. Elle écoutait une playlist qu'elle avait créée à l'époque où elle était ivre en permanence et qu'elle était à fond dans les rappeuses. Elles étaient en colère. Elle était en colère.

Elle était passée à l'hôpital ce matin pour rendre visite à Griffin. Aucun changement, et l'infirmière lui avait dit qu'elle était toujours la seule visiteuse. Ça lui brisait le cœur. Comment pouvait-elle être la seule personne dans sa vie alors qu'elle venait à peine de le rencontrer ?

Pour chasser son désespoir, elle mit sa musique à fond et essaya de ne plus penser au policier au visage blême branché à bien trop de machines. Puis, trop vite, l'allée menant chez ses parents apparut. Elle coupa la musique et ralentit en s'approchant de la maison. L'allée était bondée de voitures.

Après être restée devant la porte un peu trop longtemps, elle finit par tourner la poignée et entra chez ses parents avec appréhension. Quand elle ouvrit la porte d'entrée, le chien accourut vers elle en frétilant. Elle se pencha, le serra fort dans ses bras et chuchota :

— Tino, donne-moi la force de supporter ces crétins.

L'oncle Dominic et ses fils à la con étaient de retour en ville.

Elle sentait l'arôme d'ail et d'oignon de la sauce tomate et sa bouche se mit à saliver. Elle perçut aussi une odeur de pain frais. Voir ses parents et manger de bons petits plats, ça valait le coup de venir aujourd'hui. Quand elle s'avança un peu plus dans le vestibule, elle entendit des voix fortes et des pleurs.

Quoi encore ?

Stella enleva sa veste et, jonglant avec le carton de cannoli et une bouteille de vin coincée sous le bras, elle se dirigea vers la salle à manger. Sa mère avait récemment peint les murs de cette pièce sans fenêtre d'un bordeaux profond et recouvert les chaises de velours noir, si bien que l'espace ressemblait davantage à un funérarium qu'à la pièce joyeuse au papier peint jaune où Stella avait grandi. Et en ce moment, elle avait vraiment l'impression d'entrer dans une veillée funèbre en voyant la scène qui l'attendait.

Toutes les femmes étaient rassemblées autour de Jamie, assise sur une chaise de velours noir. Elle avait les yeux rouges et gonflés, des larmes coulant sur son visage. Stella balaya rapidement la pièce du regard à la recherche du bébé, puis soupira de soulagement en voyant l'enfant dans les bras de sa belle-sœur.

Stella ouvrit la bouche pour demander ce qui se passait, mais avant qu'elle ne puisse parler, sa mère était à ses côtés et lui pinçait le bras violemment.

— Aïe ! Qu'est-ce qui te prend, maman ?

— Ne t'avise pas de jurer devant moi, siffla sa mère à son oreille d'une voix étouffée mais cinglante.

— Viens avec moi dans la cuisine m'aider avec les lasagnes.

— D'accord ? fit Stella en haussant les épaules quand sa cousine Bonnie croisa son regard en levant un sourcil.

Elles passèrent devant la baie vitrée du patio en allant vers la cuisine. Tous les hommes étaient dehors à fumer.

Dans la cuisine, sa mère la coinça.

— Stella, je t'avais dit de ne pas faire de mal à Davis.

— Je lui ai juste fait un peu mal.

— Un peu ?

La voix de sa mère monta dans un cri strident.

— Un peu ? Tu croyais qu'il allait s'en sortir de cet incendie ? Il est mort, Stella. Mort. Juste un peu !

Oh non.

— Maman, je n'ai pas mis le feu. J'y ai pensé, mais je ne l'ai pas fait.

— Alors comment est-il mort brûlé quelques heures après que tu as ramené Jamie ici ? siffla-t-elle.

— La police est venue poser des questions. Ton père et Dominic essaient de limiter les dégâts pour que tu ne sois pas arrêtée pour meurtre !

— Eh bien, ils ne peuvent pas m'arrêter pour quelque chose que je n'ai pas fait !

Mais au fond d'elle, elle savait qu'ils le pouvaient. Elle était là. Elle l'avait tabassé. Jamie l'avait même vue avec le bidon d'essence. Merde.

Stella poussa la boîte de cannoli sur le comptoir, fourra la bouteille de vin dans les bras de sa mère et sortit en trombe.

Les hommes arrêtaient de parler quand elle ouvrit la porte. Ils regardèrent tous Dominic. Il fit un signe du menton, et ils passèrent tous devant elle pour rentrer dans la maison. Même son père.

— Papa ? demanda-t-elle alors qu'il passait.

— Je reviens tout de suite, ma chérie, dit-il en se penchant pour l'embrasser sur la joue.

Elle était furieuse. *Pour une fois dans sa vie, son père ne pouvait-il pas tenir tête à son oncle Dominic ? Juste une fois ? Pour sa fille ?*

— Qu'est-ce qui se passe, bordel ? lança-t-elle à son oncle en croisant les bras et en le fusillant du regard.

Il ne répondit pas, se contentant de porter le cigare à ses grosses lèvres, de tirer une bouffée puis de souffler la fumée. Elle était sur le point de tourner les talons quand il soupira.

— Tu ne veux pas faire partie des affaires de la famille et pourtant tu fais un truc pareil ?

— Toi et moi savons très bien que je ne l'ai pas tué, dit-elle entre ses dents.

— Hein ? Ça n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est que la police a des témoins oculaires qui t'ont vue aller chez lui pour récupérer Jamie. Ensuite, ils ont tes empreintes sur un démonte-pneu trouvé près de son corps. C'est pas bon, Stella.

— Je n'ai pas mis le feu. Quand je suis partie, il était vivant.

— Ne t'inquiète pas. J'ai un contact. Mais ce que je veux dire, c'est que si je dois te sortir de situations comme celle-ci, tu vas devoir me renvoyer l'ascenseur.

Stella sentit une fureur la traverser et sut qu'elle était sur le point de dire quelque chose qu'elle regretterait. Au lieu de parler, elle tourna les talons et rentra dans la maison.

— Ma générosité pourrait s'arrêter à tout moment, lui cria-t-il.

— N'oublie pas ça.

26

RORY MURPHY ENTRA dans l'ascenseur au milieu d'un groupe d'hommes de son âge, tous en costume noir. Il se sentit soudain comme un plouc dans sa veste grise et son pantalon noir. Et la conversation qui s'arrêta net dès qu'il entra n'arrangea rien.

Puis un homme à la mâchoire carrée de Superman et aux cheveux noirs assortis, plaqués en arrière sur son front, s'éclaircit la gorge.

— Qu'en dites-vous, messieurs ? On va boire un verre au Barmini, et ensuite on file à la fête chez George ?

Rory savait qu'ils parlaient de George Stephanopoulos, l'ancien conseiller politique devenu présentateur vedette.

— Ça me va, répondit un autre type. Tom Brady et Kate Hudson seront là.

— Brady n'amène pas sa femme ?

— Son ex-femme, crétin.

— C'est pour ça que je demandais.

Rory tenta d'ignorer leurs vantardises, mais l'un d'eux lui donna un coup de coude.

— Hé, Murphy, tu vas à la fête ce soir ?

En apparence, c'était une question innocente, mais les rires qui suivirent confirmèrent le contraire. Ces hommes, censés être les pairs de Rory, l'avaient toujours mis mal à l'aise, lui donnant un sentiment d'infériorité. Il avait cru que ça changerait quand il commencerait à travailler pour Walker, mais les choses n'avaient fait qu'empirer.

À présent, dans l'ascenseur, l'un des hommes au fond toussa en lâchant le mot « pistonné ». Sa toux dissimulait à peine le mot. Rory n'était pas

complètement idiot. Il savait que c'était de l'argot pour désigner les enfants qui obtenaient des emplois ou un statut grâce à leurs parents.

L'espace d'une seconde, il songea à corriger le type et à lui faire remarquer qu'en fait, Walker n'était pas son père, donc ce serait plutôt du « pistonnage par alliance ». Mais seulement après avoir épousé Isabel. Il chassa rapidement cette idée. Même s'ils étaient tous des professionnels adultes, ce groupe puait le connard de fraternité à plein nez, et il ne les voyait pas hésiter à balancer un ou deux coups de poing s'il se montrait insolent.

— Je vais prendre ça pour un non, dit l'un des hommes. C'est dommage. Il y aura plein de femmes sexy là-bas. Tu aimes les femmes, pas vrai, Rory ?

— Il sort avec la fille de Walker, crétin, dit un autre type.

Ils parlaient comme s'il n'était même pas là.

— C'est pour ça que je demandais.

Rory sentit son visage s'empourprer. Il serra les poings et se retourna pour identifier celui qui avait parlé quand la porte de l'ascenseur s'ouvrit dans un tintement sonore. Il entendit la foule qui attendait dehors pour entrer. Avant qu'il puisse bouger ou parler, les autres hommes se précipitèrent hors de l'ascenseur, l'entraînant avec eux. Le temps qu'il reprenne ses esprits, ils étaient déjà aux portes d'entrée, sur le départ.

Il voulait les *tuer*. Supporter leurs conneries d'Ivy League ne le dérangeait pas. Il avait été snobé par les fils à papa toute sa vie. Mais qu'ils osent dire du mal d'Isabel, ça lui faisait bouillir le sang.

Il sortit dans la fraîcheur de la nuit et s'éloigna à grandes enjambées sur le trottoir en direction du restaurant thaï où il devait récupérer le dîner de Walker.

Quand il entra dans le restaurant, Rory s'était calmé. Ces idiots ne trouveraient jamais quelqu'un qui arrive à la cheville d'Isabel. Elle l'aimait. Elle n'aurait même jamais accordé la moindre attention à ce genre d'hommes. Elle voyait à travers leur arrogance et percevait les petits garçons mal assurés qu'ils étaient vraiment. Rory savait qu'il n'avait peut-être pas leur physique ni leur charisme, mais il avait plus de loyauté et d'intégrité dans son petit doigt qu'eux dans tout leur corps.

— Bonjour, Rory !

C'était la gentille dame d'un certain âge qui travaillait derrière le comptoir. Perdu dans ses pensées, il lui sourit. Elle lui tendit un grand sac

en papier soigneusement replié en haut.

— Tu es sûr que je ne peux pas te rajouter un pad thaï ? Toi aussi, tu dois manger, mon chou.

Il sourit.

— J'ai bien déjeuné, madame Li, mais je passerai vendredi.

— À vendredi alors, dit-elle. Passe une bonne soirée !

— Merci, vous aussi. Ne vous fatiguez pas trop.

Walker avait un compte au restaurant et, peu après l'arrivée de Rory à son service, il y avait emmené son jeune protégé. C'était devenu le restaurant préféré de Rory. Mais comme il ne pouvait se permettre de manger dehors qu'une fois par semaine, il essayait d'y venir le vendredi quand il avait le temps.

De retour dans le bâtiment, il fut soulagé de constater que la plupart des gens étaient partis pour la soirée.

Rory Murphy était sur le point d'entrer dans le bureau de Walker quand il s'arrêta. Le député parlait au téléphone d'une voix basse et furieuse. Les mots *civils*, *Syrie* et *assassinés* lui parvenaient distinctement.

C'était après les heures de bureau. Il n'y avait personne d'autre dans les locaux, peut-être même dans tout le bâtiment, alors Rory se pencha et tendit l'oreille.

— Ça va faire exploser toute ma vie, dit Walker. Tu as obtenu ce que tu voulais. Ces Syriens sont morts. Il a eu les champs de pétrole. On a eu l'argent. La fusion va être approuvée. Mais tout notre travail va être réduit à néant si un des membres de l'équipe l'ouvre. La fille est venue à mon bureau. *Mon. Bureau.* À Washington. Elle posait des questions. C'est beaucoup trop proche. Il faut que ça cesse. Maintenant. Hier ! Je les veux tous morts. *Tous. Sans. Exception.*

Rory recula.

Quoi ?

C'était grave.

Il entendit le téléphone claquer violemment sur son socle et y vit le signal pour entrer.

— Excusez-moi ?

Walker leva les yeux, le regard vitreux, et sembla ne pas reconnaître Rory pendant quelques secondes.

— Oui, fiston ?

Rory brandit le sac de plats thaïs qu'on lui avait demandé d'aller chercher.

— Oh, oui. Pose-le là, dit Walker d'une voix distraite en désignant une table d'appoint. Tu peux rentrer chez toi. Je vais encore travailler un peu et j'appellerai mon chauffeur habituel.

— Oui, monsieur.

Rory déposa la nourriture, espérant que le député ne remarquerait pas combien ses mains tremblaient. Puis il sourit et recula. Il gagna rapidement sa voiture. Ce ne fut qu'une fois sur l'autoroute, en direction de chez lui, qu'il eut l'impression de pouvoir enfin respirer.

COMME SOUVENT ces derniers temps, Stella avait travaillé tard au journal et ne s'était même pas rendu compte que la nuit était tombée. Elle avait passé des heures à chercher un lien possible entre le député Walker et Bellamy.

Il n'y avait rien.

Après son service, elle comptait retourner voir Griffin à l'hôpital. Quand elle avait appelé la surveillante un peu plus tôt, on lui avait dit que son état ne s'était pas amélioré. Elle appelait et passait le voir tous les jours. Les médecins disaient qu'il serait difficile de savoir s'il avait des lésions cérébrales tant qu'il ne se réveillerait pas du coma — si jamais il s'en réveillait.

Elle venait de ranger ses affaires quand son portable sonna.

C'était Harry.

Sa voix était rauque.

— Ils ont eu Jordan.

Non. Non. Non.

L'espace d'une seconde, Stella eut l'impression que sa gorge se serrait. Elle promena un regard horrifié sur la salle de rédaction déserte. Même si Garcia et les correcteurs étaient partis, elle retint le cri de rage qui menaçait de lui échapper.

— Maintenant, on en est sûrs, dit Harry. Ils s'en prennent à l'équipe.

Stella se leva. Tout son corps tremblait. Elle tendit le bras et, avant même de s'en rendre compte, avait attrapé un gros dictionnaire sur son bureau et l'avait lancé à travers la pièce. Il heurta le mur et tomba par terre.

— Stella ?

— Excuse-moi. Je suis sous le choc. C'est trop, Harry.

— Où était-elle ?

— Ils se sont introduits chez elle à Cleveland. Ils ont maquillé ça en cambriolage qui a mal tourné. Mais j'ai parlé à son voisin, le type a entendu le tueur mentionner Bellamy.

— Non !

— Je sais.

— Écoute, Stell, je dois filer. Mais avant, souviens-toi que tu as laissé cette vie derrière toi.

— De quoi tu parles ? lâcha-t-elle entre ses dents.

Comment avait-il perçu sa rage meurtrière au téléphone ?

— Je te connais. Parfois mieux que tu ne te connais toi-même.

— Peu importe.

— Laisse-moi gérer ça. Ça ne vaut pas le coup de t'impliquer.

— Hors de question que je reste les bras croisés à les laisser s'en tirer. Mais ne t'inquiète pas. Je ne vais tuer personne.

Elle le pensait vraiment. Même si elle passait le reste de ses jours sans ôter une autre vie, cela ne rachèterait jamais son passé. Mais ce serait un début.

— Bien, dit Harry.

Il avait l'air distrait.

— J'ai une piste. Je crois savoir pourquoi vous êtes ciblés. Je vois une source tout à l'heure. Je te rappelle.

Avant que Stella ne puisse le presser de questions, il avait raccroché.

— Sois prudent, Harry, dit-elle, mais c'était trop tard. La communication était coupée.

Pendant quelques secondes, dans la salle de rédaction déserte aux fenêtres obscurcies par la nuit, Stella posa les bras sur son bureau et se pencha, le visage enfoui dans ses mains, pleurant Jordan. Ces salauds. Bellamy, et maintenant Jordan. Elle devait prévenir Matthew.

Finalement, après s'être laissé aller à pleurer, elle releva la tête, essuya ses larmes et se leva.

C'était la guerre.

Celui qui tuait ses amis allait tomber, dût-elle y laisser sa peau. En attendant, elle avait encore des responsabilités. Envers Matthew. Elle devait le trouver et le prévenir. Et elle prenait conscience que Griffin était dans le coma parce qu'elle ne l'avait pas averti du danger mortel qu'il courait.

Elle rassembla ses affaires et se dirigea vers l'hôpital. Désormais, les policiers postés à l'entrée la saluaient d'un signe de tête presque amical. Elle savait qu'elle était la seule à rendre visite à Griffin. C'était une raison de plus pour prendre le temps de venir lui tenir la main, lui parler doucement, l'encourager à se réveiller et à l'aider à traquer celui qui lui avait fait ça.

Ce soir-là, pour une raison qu'elle n'aurait su expliquer, elle se pencha et lui embrassa le front en lui disant au revoir.

Bon sang, Stella, se dit-elle. *Tu es devenue une vraie guimauve*. Le fait que le détective n'ait pas une âme au monde pour lui rendre visite l'avait profondément touchée.

Elle quittait tout juste l'hôpital quand elle reçut un texto. Harry. Il serait en ville le lendemain soir et voulait dîner avec elle.

« 20 h. The Lounge. Ritz Carlton. »

« J'y serai », tapa-t-elle en réponse. Il savait quelque chose. Quelque chose d'assez important pour prendre l'avion jusqu'en Californie et venir le lui dire en personne.

* * *

Stella entra dans The Lounge au Ritz Carlton à 20 h 05.

Sur le seuil, elle se félicita d'avoir fait un effort vestimentaire. Cela faisait des années qu'elle n'était pas venue dans ce restaurant, mais elle savait que ce n'était pas le genre d'endroit où passer inaperçue en jean noir et bottes de motard. Et si elle devait retrouver Harry, il fallait qu'elle se fonde dans le décor.

Malheureusement, elle n'avait peut-être pas choisi la bonne robe pour passer inaperçue. Elle portait une robe en cuir noir moulante qui lui arrivait aux genoux. Bien qu'elle dévoile peu de peau, elle épousait toutes les courbes qu'elle dissimulait d'ordinaire sous son jean. Elle l'avait assortie de ses escarpins Manolo Blahnik les plus hauts et d'un rouge à lèvres rubis. Tandis qu'elle traversait l'espace somptueux, les regards admiratifs se tournaient vers elle.

Cette attention la mettait mal à l'aise. Non qu'elle ne soit pas habituée aux regards masculins, mais elle ne voulait pas qu'on se souvienne de sa rencontre avec Harry. Cependant, comme dans l'histoire du chapeau de cowboy rose de Griffin, elle préférait qu'on relaque son corps moulé dans le

cuir noir plutôt qu'on retienne son visage ou celui de Harry. Penser à Griffin lui serra le cœur. L'attaque contre lui, c'était sa faute. Elle en était certaine.

Le maître d'hôtel qui l'avait guidée s'arrêta devant une table dans un coin sombre, flanquée de rideaux qu'on pouvait tirer pour plus d'intimité. Le visage de Harry s'illumina d'un large sourire. Il se leva et l'embrassa sur la joue. Stella le serra fort dans ses bras. C'était comme étreindre un ours en peluche adoré. Il n'était pas en surpoids, mais il avait indéniablement pris un peu de ventre et de rondeur avec les années.

Elle s'écarta légèrement, gardant ses mains sur ses avant-bras, et l'examina. Ses cheveux noirs étaient désormais parsemés de fils d'argent et sa moustache avait entièrement blanchi. Des rides se formaient au coin de ses yeux marron chocolat quand il souriait, mais son regard restait toujours aussi chaleureux et bienveillant. Quand Harry la regardait, Stella se sentait toujours en sécurité. Elle y tenait plus que tout.

Elle lui serra les bras une dernière fois, puis s'écarta, et tous deux s'installèrent dans la banquette. Il sortit une bouteille de champagne d'un seau à glace et lui versa un verre. Un assortiment de fromages et d'olives était disposé sur un plateau devant eux.

— Qu'est-ce qu'on fête, Harry ? demanda Stella en prenant son verre.

Il leva son verre vers le sien et le fit tinter.

— Te revoir en chair et en os.

Stella esquissa un petit sourire.

Elle avait clairement fait comprendre à Harry, des années auparavant, qu'ils ne seraient jamais plus que des amis. Cette nuit passée avec lui avait été douce, mais c'était une erreur. Malheureusement, Harry ne l'entendait pas de cette oreille.

Elle but une gorgée et reposa son verre.

— J'ai des nouvelles à t'annoncer, bien sûr, dit-il.

— Qui valaient le déplacement jusqu'à San Francisco ? demanda-t-elle avec un clin d'œil.

— Je ne vais pas te mentir, Stella. J'aurais pu te le dire par téléphone. Je voulais voir si tu accepterais de me donner une autre chance.

— Harry.

Elle détourna le regard. C'était un type bien. Mais ce n'était pas l'homme qu'il lui fallait.

Quand elle le regarda de nouveau, il avait les yeux baissés. Mais il se ressaisit vite et sourit, tambourinant des doigts sur la table.

— Le meurtre de Bellamy était lié à la Syrie.

Elle en eut le souffle coupé. Elle fixa Harry quelques secondes avant de répondre.

— L'opération compromise ?

— Oui.

— Les terroristes qui nous ont piégés ont décidé que tuer Nick ne leur suffisait pas ? Ils ont eu ce qu'ils voulaient. Des innocents morts. L'Amérique montrée du doigt. Headway dissous. Et ma jambe bourrée d'uranium.

— Peut-être, dit Harry.

— Bref, lâcha Stella.

La vague soudaine de rage et de chagrin menaçait de la submerger. Des têtes se tournèrent vers elle quand sa voix monta. Elle parcourut du regard les visages qui l'observaient et prit plusieurs grandes inspirations. Au bout de quelques secondes, elle retrouva son calme et croisa le regard de Harry.

Il souffla bruyamment avant de parler.

— Stella, je ne crois pas que ce soient les terroristes.

Harry laissa la phrase en suspens pour qu'elle y réfléchisse.

Stella se mit à hocher la tête, lentement d'abord, puis de plus en plus vite.

— C'est la seule explication logique, mais je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi. Qu'est-ce qu'on a vu ou appris pour que quelqu'un veuille nous éliminer ?

— Raconte-moi encore cette opération, Stell.

— C'était un désastre total. Pire qu'un désastre — un cauchemar. On avait une source, celle de Nick en fait, qui nous avait fait croire qu'un groupe de terroristes tenait une réunion dans cette salle.

Son front se plissa tandis qu'elle revivait ce jour-là.

— J'ai été envoyée en éclaireur, pour une reconnaissance préliminaire. J'ai prétendu être journaliste, faire un reportage sur ce lieu historique. Le gérant m'a laissée entrer. Quand je suis entrée, c'était une fête, Harry. Un anniversaire d'enfant. Des gamins qui couraient partout. Un gâteau. Des ballons.

— Bon sang. Comment ça se fait que je n'en aie jamais entendu parler ?

— Qui aurait voulu que ça se sache ? demanda Stella. C'était déjà assez grave que les médias aient appris qu'on avait bombardé un rassemblement où il y avait des enfants.

— Ils ont essayé de garder vos noms secrets. Je ne crois pas que l'un d'entre vous ait été cité.

Stella balaya la remarque. Peu importait.

— C'est pour ça que tu es partie, dit-il. C'est pour ça que tu tiens tant à tourner la page.

Elle hocha la tête et poursuivit son récit.

— Je me suis précipitée dehors pour prévenir les autres d'annuler la mission, mais c'est là que j'ai entendu les avions arriver.

Stella ferma les yeux. Quelques larmes s'échappèrent. Elle serra les poings. Jamais encore elle n'avait raconté cette journée à voix haute.

— Continue, Stell, dit Harry.

Il se pencha et passa un bras solide autour de ses épaules.

— Continue, laisse tout sortir.

Harry lui tendit une épaisse serviette noire. Elle y enfouit son visage. Au bout de quelques secondes, les larmes cessèrent.

Harry lui serra la main tandis qu'elle continuait.

— Je suis sortie en courant pour prévenir l'équipe que c'était une erreur. Qu'on nous avait piégés. Que c'était une putain de fête d'anniversaire. Nick m'a regardée — jamais je n'oublierai son regard — il m'a regardée et il a couru à l'intérieur. Quelques secondes plus tard, les bombes ont fait exploser la salle.

— Je suis vraiment désolé.

— Il a couru pour sauver les enfants, Harry, dit Stella, la voix brisée. J'ai essayé de l'arrêter, mais Jordan m'a plaquée au sol. Elle m'a plaquée. Elle m'a sauvé la vie, Harry.

Un long silence s'installa.

Puis Harry dit :

— On va les avoir. On va leur faire payer, Stella. D'accord ?

— Oui, dit-elle, et son regard se durcit. On y arrivera. Il le faut.

— J'ai peut-être une piste. Je rassemble encore les pièces du puzzle, mais je pense que les dates coïncident entre l'opération et l'achat de ce champ pétrolier dont on parle aux infos. Cette fusion qui fait l'objet d'une enquête.

Stella se redressa sur son siège, les yeux écarquillés.

— De quoi tu parles ? Il y a un lien avec l'opération ? Celle en Syrie ? La dernière ?

— Je suis quasiment sûr qu'il y a un lien, je dois juste trouver lequel.

— Tu penses que c'est pour ça que Bellamy et Jordan sont morts ?

Harry hocha la tête.

— Peut-être.

— Pourquoi ?

— Je pense qu'ils connaissaient le lien. Je soupçonne que celui qui les a tués a des raisons de croire que vous détenez tous la même information. Vous formiez un groupe tellement soudé que cette théorie tient la route.

— Oh non, c'est grave, dit Stella.

— Ça n'augure rien de bon.

— Le détective dont je t'ai parlé est à l'hôpital. Dans le coma. Ils ont dit que c'était une agression au hasard, mais de toute évidence, il touchait à quelque chose de sensible. Il faut prévenir les autres.

Dès qu'elle eut prononcé ces mots, elle se rendit compte qu'il ne restait qu'un seul membre de l'équipe : Matthew. Il n'y avait pas d'« autres ».

Harry dut remarquer les émotions qui traversaient son visage, car il grimaça.

— Je m'en occupe déjà, dit-il en prenant une longue gorgée.

— Merci, Harry. Tu es le meilleur.

Quand il tendit la main pour prendre la sienne, elle sentit sa paume douce. Ce n'était pas un homme de terrain. Pas vraiment. Il travaillait surtout derrière un bureau.

— Tu le penses vraiment ?

Sa voix était pâteuse. Il avait commencé à boire depuis un moment, comprit-elle.

Elle retira doucement sa main et demanda d'un ton bienveillant :

— C'est loin pour rentrer à ton hôtel ?

— Oh, je loge ici, ma chérie.

— Bien. Je ne pense pas que tu devrais conduire.

Il hocha la tête d'un air morose.

— Je ne conduirai pas.

Elle vida son verre et se leva pour partir.

— C'est tout ? demanda-t-il d'une voix triste. Tu ne veux pas monter avec moi, n'est-ce pas ?

— Je ne crois pas, Harry.

Elle se sentait triste. C'était vraiment un type bien. Elle l'aimait. Mais pas comme il l'aurait voulu.

— Tu n'as même pas touché au fromage, dit-il d'une voix abattue en désignant l'assiette sur la table.

Elle se pencha et l'embrassa sur la joue. Sa barbe était rugueuse et lui râpa le visage. Elle s'en fichait.

— C'est parce que tu l'aimes encore ?

Stella le regarda longuement avant de dire :

— Prends soin de toi, Harry.

Puis elle s'éloigna.

Il lui sourit en retour, mais son sourire était encore plus triste.

Dehors, en attendant que le voiturier lui amène sa voiture, Stella leva les yeux vers les fenêtres de l'hôtel, se demandant dans laquelle Harry logeait ce soir-là. Elle se sentait coupable. Peut-être aurait-elle dû proposer de le conduire à l'aéroport le lendemain, ou même de le retrouver pour le petit-déjeuner. Mais l'encourager aurait été la pire des cruautés.

28

LE SOLEIL ENTRAIT DÉJÀ À FLOTS par les fenêtres de l'appartement de Stella lorsque le téléphone sonna, la réveillant. Sa première pensée fut de se réjouir : il ferait beau ce matin dans le San Francisco parfois sombre et noyé de brouillard. Mais l'irritation prit vite le dessus : qui osait appeler si tôt ?

Les gens ne connaissent pas les textos ?

Après plusieurs tentatives infructueuses pour trouver le téléphone, elle finit par le dénicher sous sa couette en boule. C'était Garcia.

— Il est sept heures du matin, Garcia.

— Oui, je sais. Je t'appelle parce que j'ai besoin que tu fasses une double journée aujourd'hui. Je te revaudrai ça. Josh est coincé à l'hôpital avec un enfant.

— Oh non, qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Stella.

— Rien de grave. Il lui faut quelques points de suture, mais tu sais comment c'est aux urgences pédiatriques : il pourrait y passer huit heures, et j'ai besoin d'un journaliste sur le terrain tout de suite.

Stella ne savait pas vraiment comment *c'était* aux urgences pédiatriques, mais elle se garda bien de le faire remarquer à Garcia.

Elle s'assit et se frotta les yeux. L'appartement était un désastre. Des vêtements traînaient sur toutes les surfaces imaginables, y compris sur la cuisinière. Elle avait prévu de faire la lessive et le ménage ce matin, mais c'était manifestement fichu.

Elle se fichait complètement des heures supplémentaires ou des promesses de Garcia. Mais elle était curieuse de savoir ce qui se tramait. Ça, ça la ferait sortir du lit.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a eu un homicide hier soir, et je veux que tu t'en charges, dit Garcia.

— Bien sûr.

Un homicide, ça valait le coup de se lever. C'était sa spécialité, les affaires sordides, songea-t-elle avec ironie.

— Celui-ci est un peu différent.

Stella se redressa.

— Ah oui ?

— La victime est un agent de la CIA. Les fédéraux grouillent partout et essaient de nous tenir à l'écart...

Tout ce que Garcia dit après *agent de la CIA* ne fut plus qu'un brouhaha incompréhensible. C'était comme si un essaim de frelons bourdonnait dans sa tête. Son cœur semblait prêt à bondir hors de sa poitrine.

— Collins ? Collins ?

Au loin, elle entendit Garcia prononcer son nom.

— D'accord, je m'en occupe, parvint-elle à articuler avant de raccrocher.

Puis elle se recroquevilla en boule et fixa le mur. Après quelques secondes, les larmes vinrent. D'abord silencieuses, puis elles se muèrent en sanglots. Elle se débattit, frappa le lit à coups de pied et de poing. Le visage enfoui dans son oreiller, elle hurla et martela les couvertures de ses poings.

Ils avaient eu Harry.

Allongée dans son lit, le visage strié de larmes, la tête battante et le cœur meurtri, Stella aurait tout donné pour être restée à l'hôtel cette nuit-là avec Harry. Si elle l'avait fait, il serait encore en vie.

La perte de Harry n'était pas aussi dévastatrice que celle de Nick, mais c'était tout de même l'une des pires choses qui lui soient jamais arrivées. Elle savait qu'elle ne s'en remettrait jamais. Harry avait toujours été là pour elle, depuis aussi longtemps qu'elle s'en souvienne. Ils s'étaient rencontrés quand elle avait rejoint Headway. Il était en poste au Maroc à l'époque, et ils étaient vite devenus amis.

Nick ne l'avait jamais vraiment aimé. Plus tard, elle comprit que c'était parce que Nick avait toujours senti que Harry était amoureux d'elle. Stella l'ignorait à l'époque. Elle ne l'avait compris qu'après avoir perdu Nick.

C'était Harry qui était venu la chercher à sa sortie de Walter Reed. On lui avait donné une canne pour quelques mois. Il lui avait suffi d'un regard pour secouer la tête. Il l'avait emmenée au bar de l'hôtel où elle séjournait en attendant son vol de retour pour la Californie le lendemain matin.

— Ils t'ont bien rafistolée ? demanda-t-il en sirotant sa tequila.

Elle haussa les épaules.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ça va prendre du temps avant que mon coup de pied circulaire retrouve sa puissance, dit-elle d'un ton léger.

— Tu vas y arriver.

Remarquant son expression, il demanda :

— D'autres séquelles à long terme ? Aux nerfs ou autre chose ?

— Difficile à dire. Ils pensent qu'il y a de bonnes chances que l'éclat d'obus contienne de l'uranium.

— Oh, Stella.

Stella détourna le regard, incapable de supporter l'inquiétude dans ses yeux. Elle ne savait pas pourquoi elle lui avait confié ce détail terrifiant. Elle n'en parlerait certainement à personne d'autre, surtout pas à sa mère, mais Harry avait ce don. Elle lui faisait confiance.

Au lieu de s'étendre sur le sujet, ils continuèrent à boire et fermèrent le bar de l'hôtel. Il l'avait raccompagnée jusqu'à sa chambre au quatrième étage. Sur le seuil, elle avait levé les yeux vers lui, puis lui avait pris la main pour l'attirer dans sa chambre, puis dans son lit.

Le matin, il était parti. Il ne répondait plus à ses appels. Excédée, elle avait fini par l'appeler en pleine nuit.

Sa voix était ensommeillée quand il décrocha.

— C'est moi, dit-elle.

— Stella, dit-il. Je ne peux pas.

— Tu ne peux pas quoi ?

— Je ne peux pas être juste un ami.

— Oh, allez, on est amis depuis des années.

Au fond d'elle, elle savait qu'elle avait l'air sans cœur, mais elle était résolue à tenir bon.

— Je ne suis pas comme toi, dit-il. Ça ne me suffira pas.

— Je ne veux pas te perdre, dit-elle.

Et elle le pensait vraiment. Elle avait un faible pour Harry. C'était quelqu'un de bien, l'un des rares hommes vraiment décents qu'elle connaissait. C'est pourquoi, au plus fort de son chagrin après la mort de Nick, elle avait baissé sa garde et l'avait laissé entrer pour une nuit.

— Stella, tu sais que je serai toujours là pour toi si tu as besoin de moi, mais ça ne peut pas redevenir comme avant.

Ils avaient été de très bons amis. Il avait toujours respecté sa relation avec Nick. Elle n'avait jamais soupçonné ses véritables sentiments pour elle.

— Quand tu étais avec Nick...

Il hésita après avoir prononcé le nom, puis reprit :

— Je ne me suis jamais permis de penser à toi de cette façon. Je savais où était ton cœur. Et maintenant, je me rends compte qu'il y sera toujours. Même s'il est parti.

Elle avait ruminé ces paroles quelques secondes avant de répondre.

— Je n'y peux rien, Harry.

— Je sais, dit-il. Stella, je ne peux pas rivaliser avec un fantôme. Personne ne le peut.

Il avait raison.

À présent, incapable de retenir les sanglots qui avaient trempé l'oreiller sous sa tête, Stella comprit que Harry était désormais lui aussi un fantôme.

Plus rien n'avait d'importance désormais. Elle n'avait pas voulu redevenir une tueuse, mais ils allaient la forcer à retourner à cette vie. Parce que quelqu'un allait payer pour la mort de Harry.

29

STELLA FIT IRRUPTION dans le commissariat, portant d'énormes lunettes de soleil noires pour dissimuler ses yeux rouges et gonflés d'avoir pleuré. Elle avait enfilé des leggings et un immense sweat à capuche noir avec des rangers. Elle savait qu'elle avait l'air un peu louche, mais elle s'en fichait.

L'employée leva les yeux vers elle, surprise.

— Je dois parler à Tommy Mazzoli. Il travaille aujourd'hui ?

La femme hocha la tête lentement.

— Oui, Mazzy est de service aujourd'hui. C'est à quel sujet ?

— C'est personnel.

La femme haussa un sourcil.

Stella ne broncha pas.

— C'est de la part de qui ?

— Stella pas de Sicile.

— Entendu.

La femme décrocha son téléphone.

— Hé, Olivia, tu peux appeler Mazzy par radio et lui dire que quelqu'un veut le voir à l'accueil du commissariat ? Dis-lui que c'est — je cite — Stella pas de Sicile.

La femme raccrocha.

— On va le prévenir.

— Merci.

Stella se retourna et se mit à faire les cent pas dans le petit hall du commissariat. Quand elle se pencha pour prendre un magazine sur une table avant de le rejeter aussitôt, elle prit conscience qu'elle tremblait. Elle était

envahie par un mélange de fureur et de chagrin. Harry était quelqu'un de bien. Il ne méritait pas ça.

Debout devant les portes vitrées, elle observa les voitures qui entraient sur le parking de l'autre côté de la rue. Elle se demanda si Mazzoli se garerait là, ou quelque part à l'arrière pour entrer par le commissariat, ou s'il se contenterait de garer sa voiture de patrouille devant.

Penser à des trucs stupides comme ça, comprit-elle, l'empêchait de hurler en attendant.

Deux berlines argentées entrèrent sur le parking. Distraitement, elle les regarda se garer côte à côte, le plus loin possible de l'entrée du commissariat. Elle s'approcha des fenêtres et ne fut pas surprise de voir six hommes en costume sortir des véhicules. Ils restèrent là en groupe, à discuter.

Les fédéraux appelés pour s'occuper du meurtre de Harry, pensa-t-elle amèrement. Ceux qui allaient s'assurer que rien concernant sa mort ne voie jamais le jour.

À ce moment-là, une voiture de patrouille se gara devant. Elle reconnut le conducteur. Mazzoli. Alors qu'elle descendait les marches, elle garda les yeux fixés sur les hommes. L'un d'eux la remarqua et dut dire quelque chose, car aussitôt toutes les têtes se tournèrent vers Stella.

Ils l'avaient repérée. Ils savaient exactement qui elle était. Elle passa droit devant la vitre ouverte de Mazzoli.

— Hé, Stella pas de Sicile !

Sans se retourner, elle dit :

— On nous observe. Retrouve-moi au café Blue Moon dans vingt minutes.

Elle continua jusqu'à sa voiture sans attendre de réponse.

Si ces hommes étaient derrière le meurtre de Harry, elle mettrait le flic en danger en lui parlant devant eux. En s'éloignant, elle prit la direction opposée au café. Elle roula lentement et, comme de juste, avant d'avoir parcouru deux pâtés de maisons, elle repéra l'une des berlines argentées trois voitures derrière elle.

Tout en pestant contre le manque de pêche de sa vieille Honda, Stella accéléra et prit un virage dans un crissement de pneus, tirant le frein à main pour ralentir dans le tournant. Puis, presque aussitôt, elle tourna à gauche et fila à toute allure dans la rue étroite, juste à temps pour voir une berline argentée passer devant elle. Elle attendit quelques secondes au coin puis

s'engagea sur la route, gardant cinq voitures entre elle et la berline. S'ils étaient bons, ils la repéreraient immédiatement, mais elle tenterait quand même le coup. C'était difficile de suivre la voiture de si loin, mais elle essaierait aussi longtemps que possible.

Stella fila la voiture dans des rues secondaires, puis le long de l'Embarcadero où elle se retrouva coincée dans les embouteillages. Elle finit par perdre la berline quand celle-ci fut l'une des dernières voitures à passer au feu orange. Elle fit demi-tour : elle avait encore le temps de retourner au café et de trouver une place au fond avant son rendez-vous avec Mazzoli.

Il entra, la regarda droit dans les yeux, puis fit un signe du menton vers la rue avant de se retourner et de sortir. Elle regarda autour d'elle. Personne ne semblait avoir remarqué quoi que ce soit. Elle rassembla ses affaires et sortit. Sa voiture de patrouille était vide. Elle regarda autour d'elle et le vit devant un marché. Mazzoli croisa son regard et entra dans le magasin.

Elle le suivit à l'intérieur de l'immense marché chinois bondé. Il était près de l'entrée, poussait un chariot et se dirigeait vers un rayon. Stella attrapa un panier et le suivit. Quand il s'arrêta pour examiner des épices, elle finit par le rattraper.

Sans la regarder, il dit :

— Il se passe quelque chose qui ne me plaît pas. Vous voulez des infos sur le type de la C.I.A., c'est ça ?

— Ouais, dit Stella, le dos tourné, les yeux sur un assortiment de nouilles séchées. C'était l'un de mes meilleurs amis. Ils l'ont éliminé parce qu'il avait découvert quelque chose d'important. On ne peut pas faire confiance aux fédéraux sur ce coup-là.

— Je sais qui vous êtes, dit le flic.

Le cœur de Stella se serra. Avant qu'elle ne puisse répondre, il poursuivit.

— Je sais aussi que vous ne trempez pas dans les affaires de votre famille. C'est pour ça que je vais vous aider.

Il avança un peu plus loin dans le rayon en poussant son chariot et y jeta des paquets de bonbons.

— Ce sont les préférés de ma nièce.

— Je vous préviens : tous ceux qui fouinent dans cette affaire finissent morts ou blessés, dit-elle en attrapant des boîtes de thé vert. Y compris les flics.

Mazzoli resta silencieux quelques secondes.

— Vous parlez de Griffin.

— Oui, dit-elle.

— Ma famille est implantée depuis longtemps dans cette ville.

Il tourna au bout du rayon, elle le suivait à distance.

— Mon arrière-grand-père était chef de la police. Il y a eu un Mazzoli dans la police pendant des générations.

— Je ne suis pas sûre que ça suffise à vous protéger.

— Ce que j'essaie de dire, c'est que je n'aime pas les flics corrompus.

— Vous dites que Griffin est corrompu ?

Peut-être qu'elle s'était trompée sur toute la ligne. Ou peut-être que ce type était à côté de la plaque.

— Non, mais d'autres le sont. C'est pour ça que l'enquête sur son agression a été enterrée.

— Ça dépasse largement San Francisco.

Stella laissa tomber deux autres boîtes de thé dans son panier.

Mazzoli la regarda.

— Quel genre d'Italien boit du thé plutôt que du café ?

— Une qui essaie de faire attention à sa santé. C'est soit ça, soit je mets une rasade de gnôle dans mon café, là, tout de suite.

— *Mamma mia*, marmonna-t-il. Le café, c'est bon pour la santé. Ça contient des antioxydants, quand même.

— Hé, c'est toi qui as demandé.

— Qu'est-ce qu'il te faut ?

Il fit quelques pas dans l'allée après qu'un client eut longé la tête de gondole en leur jetant un coup d'œil.

— Les noms des fédéraux qui ont débarqué en ville. Tout ce qu'ils ont pu laisser échapper sur l'enquête sur la mort d'Harry.

— Harry, c'est son nom ?

— Harry Krazinski. C'était un homme en or, dit Stella, la voix brisée.

Prononcer ce nom à voix haute lui noua la gorge et des larmes lui piquèrent le coin des yeux. Elle serra la mâchoire. Elle pleurerait plus tard, une fois qu'elle aurait découvert qui avait tué Harry.

— Quel est ton numéro ? demanda Mazzoli.

— Ce n'est pas le genre de chose dont on peut parler par téléphone.

Mazzoli hocha la tête.

— Laisse tomber. Suis-moi.

Il l'entraîna dans un autre rayon, celui de l'électronique, et attrapa deux téléphones.

— Je vais configurer ces téléphones, et j'en laisserai un dans les toilettes du café, derrière la cuvette. Retourne là-bas, commande autre chose, fais comme si de rien n'était, et prends un café cette fois. J'arriverai après toi. Quand tu me verras aller aux toilettes, tu seras la prochaine à y entrer. On ne communique que comme ça.

Elle posa le panier et sortit pour retourner au café. Elle commanda un café, non sans lever les yeux au ciel intérieurement, et s'installa à une table d'où elle pouvait surveiller la porte des toilettes.

Dix minutes plus tard, Mazzoli entra et fila droit aux toilettes. Cinq minutes passèrent avant qu'il ne ressorte. Dans les toilettes, elle trouva le téléphone jetable enveloppé dans un sac plastique derrière la cuvette. Elle le sortit du sac et l'alluma. Un seul numéro y était enregistré.

Elle envoya un texto au numéro.

— C'est bon.

La réponse arriva aussitôt.

— Je te recontacte.

30

STELLA RENTRA CHEZ ELLE COMME DANS UN ÉTAT SECOND, n'arrivant toujours pas à croire que Harry n'était plus là. C'était un cauchemar. Un flot de souvenirs remonta à la surface. Tant de choses qu'elle avait enfouies au plus profond d'elle-même. Peut-être que maintenant que Harry était parti, il était temps d'en affronter certaines.

Une fois rentrée, Stella dénicha un carton au fond de son placard. Elle attrapa un couteau de cuisine et fendit le ruban adhésif épais qui le scellait. Puis elle resta là à le fixer.

Il trônait au milieu de son salon, apparemment inoffensif : un simple carton beige. Quatre côtés. Un peu abîmé.

Mais il contenait ses démons.

Elle recula et l'observa. Quelqu'un s'était rendu dans l'appartement exigu de l'équipe en Syrie et avait trié leurs affaires, réussissant tant bien que mal à déterminer ce qui appartenait à qui. On avait tout emballé et expédié à Walter Reed. Harry l'avait récupéré pour elle à sa sortie.

Elle lui avait demandé :

— Qu'est-ce que c'est ?

Il avait grimacé, l'air peiné.

— Tes affaires de Syrie.

— Oh.

Oh Harry. Si doux et attentionné.

Les larmes ruisselaient sur son visage tandis qu'elle fixait le carton cabossé. Il avait traversé le pays avant d'être fourré au fond du placard, caché mais pas oublié.

Le moment était venu.

Elle entra dans sa cuisine en longueur, attrapa un verre à whisky en cristal et le remplit de glace avant de saisir la bouteille de Bulleit. Elle s'en versa une généreuse rasade, la vida d'un trait, puis s'en resservit.

Verre en main, elle tourna autour du carton comme s'il était sa proie. Mais elle savait que ce qu'il contenait était en réalité le prédateur. Finalement, elle s'agenouilla sur son parquet, soulevant doucement un côté puis l'autre. Puis, avec appréhension, elle se pencha pour regarder à l'intérieur.

La première chose qu'elle vit fut son gilet pare-balles de rechange posé sur le dessus. Elle le saisit et le jeta de côté ; il atterrit lourdement sur le sol. En dessous se trouvait une grande boîte à chaussures. Elle avait autrefois contenu des bottes à embout d'acier. Maintenant, elle renfermait des souvenirs de sa vie à l'étranger. Stella tendit la main vers la boîte avec méfiance, comme si elle était brûlante. Elle la souleva, pivota et la posa sur la table basse sans l'ouvrir.

Venait ensuite son vieil ordinateur portable. Un modèle spécial Headway chiffré, avec un boîtier pare-balles capable de survivre à une chute de quatre étages. Du moins, c'est ce qu'on lui avait dit. Il pouvait également être immergé jusqu'à cinq mètres de profondeur et fonctionner encore après avoir séché. Elle n'avait jamais eu à tester ni l'une ni l'autre de ces caractéristiques. Cet ordinateur l'avait toujours accompagnée à l'étranger. Il était devenu comme un prolongement d'elle-même. Il avait toujours été sur son dos, dans le sac qu'elle portait pendant ses missions.

C'était le lien de Stella avec la civilisation. Capable de se connecter directement aux satellites même au cœur des jungles les plus profondes, il permettait souvent à l'équipe de rester en contact. Il lui donnait accès à des informations cruciales dans les situations les plus précaires. La batterie tenait quatre jours. Le carton contenait également une batterie externe qui pouvait s'y raccorder et prolonger son autonomie de trois jours supplémentaires.

Tous les messages reçus sur l'ordinateur étaient fortement chiffrés, ce qui en faisait le moyen idéal pour les dirigeants de Headway de communiquer avec les membres de l'équipe, mais aussi pour l'équipe de contacter ses sources. Et de communiquer entre eux.

Une fois qu'elle et Nick étaient tombés amoureux, l'ordinateur était aussi devenu leur moyen de communiquer quand ils étaient séparés. Même quand ils se trouvaient dans la même ville, affectés à des missions

différentes. Ils avaient tant de choses à se dire. Nick n'était pas comme elle. Il avait su dès son plus jeune âge qu'il était destiné à servir son pays. Il n'aimait pas en parler, mais il avait laissé entendre qu'il avait eu une enfance difficile. D'après ce que Stella avait compris, il avait fait le tour des familles d'accueil avant d'être pris en charge par un ancien des forces spéciales qui dirigeait une sorte de camp d'entraînement pour les enfants placés en difficulté.

Nick disait que cet homme avait été comme un père pour lui et quatre autres garçons, qu'il les avait remis sur le droit chemin pour leur éviter la prison et en faire des soldats hautement entraînés, des machines à tuer qui œuvraient pour la justice et la paix. Bien que Nick soit une véritable arme létale sous forme humaine, il avait presque immédiatement révélé à Stella sa part de vulnérabilité, comme elle aimait l'appeler. Il lui avait raconté comment il avait essayé de sauver un garçon lors d'une de ses missions, mais le garçon était mort dans ses bras. Il n'avait pas vraiment pleuré, mais ses yeux s'étaient embués, et il les avait essuyés plusieurs fois. Sa voix s'était brisée, et il l'avait laissée le serrer contre elle un long moment. Le cœur de Stella s'était brisé à cet instant.

Nick était le plus dur des durs, mais il aurait fait n'importe quoi pour n'importe qui. Il l'avait prouvé encore et encore pendant leurs missions. Alors quand il devenait distant et froid, Stella ne le prenait pas personnellement. Elle savait qu'il avait vu et vécu beaucoup de choses sombres dans sa vie, et qu'il avait parfois besoin de temps pour les digérer.

Juste avant de mourir, pourtant, il lui avait dit qu'il ne pouvait pas imaginer sa vie sans elle. Il avait hésité une seconde et elle avait compris qu'il était sur le point de la demander en mariage, mais les autres étaient entrés. Il était temps d'y aller. Quelques heures plus tard, il était mort.

L'ordinateur portable renfermait tant de leurs conversations intimes.

Elle le souleva délicatement du carton et le posa sur la table basse derrière elle. Au fond du grand carton, sous d'autres vêtements, une lampe torche et un jeu de couteaux, elle trouva le câble de chargement. Elle se leva, s'essuya les mains et mit l'ordinateur et son chargeur dans son sac à dos. Elle y jeta des vêtements et des affaires de toilette par-dessus. Puis elle attrapa son téléphone et ouvrit le site de réservation de billets d'avion.

Son cœur battait la chamade et son visage lui semblait brûlant. La boîte à chaussures posée sur la table basse était comme une accusation. Elle la

ramassa et la fourra derrière son canapé. Elle affronterait ces démons un autre jour.

31

INCAPABLE DE DORMIR pendant son vol transcontinental, Stella passa en revue tout ce qu'elle savait sur les meurtres de Bellamy et Harry, cherchant désespérément un lien entre eux, l'équipe et les manigances à Washington. Mais elle faisait chou blanc. Il lui fallait plus d'informations. Il lui fallait ce que Harry s'apprêtait à lui révéler.

À un moment, quelque part au-dessus du Texas, elle se rappela qu'elle avait un autre travail et envoya un texto à Garcia.

— Urgence familiale. Je suis vraiment désolée. Je serai de retour à la rédaction dans quelques jours.

Il répondit aussitôt.

— Bonne chance.

Stella fut surprise. La plupart des rédacteurs en chef étaient de vrais connards. Garcia était une perle rare.

Sachant qu'elle devrait jouer la comédie pour entrer dans le bureau du député, Stella avait soigneusement choisi sa tenue. Elle portait une jupe crayon bleu marine, des escarpins à talons hauts, un chemisier blanc et un blazer. Ses cheveux étaient tirés en un chignon bas, et elle arborait d'énormes lunettes noires en plastique — fausses, bien sûr. On aurait dit une lobbyiste. Elle passerait inaperçue à Washington. Elle avait même pris une mallette pour parfaire le tableau.

Le taxi la déposa juste devant l'immeuble où se trouvait le bureau du député. Brandissant son ancien badge de l'Associated Press aux agents de sécurité, Stella déposa sa mallette sur le tapis de la machine à rayons X. Elle ne contenait que quelques vieux carnets et des stylos, rien d'autre. Elle

espérait qu'il n'y restait pas de résidus de poudre, mais elle doutait que la machine puisse détecter ça. Elle ne devait pas être si perfectionnée.

Une fois la sécurité passée, elle se dirigea droit vers le deuxième étage, où se trouvait le bureau du député Walker. Une secrétaire postée à l'entrée de son bureau tenta de l'arrêter, mais elle la contourna adroitement en prétextant un rendez-vous.

Stella ouvrit la lourde porte en chêne à la volée et entra. Un jeune homme en costume gris et un homme plus âgé en costume bleu marine étaient affalés dans des fauteuils devant le bureau du député. Walker, assis derrière son bureau, se leva brusquement et tendit la main vers le téléphone.

Stella leva la main.

— Je viens juste parler.

— Qui êtes-vous ?

— Stella LaRosa.

Les yeux du député se plissèrent et il se laissa retomber dans son siège.

— Je n'apprécie guère les visites surprises, dit-il.

— Bon sang, Walker, dans quoi vous êtes-vous fourré pour qu'un membre de la famille LaRosa débarque chez vous en plein jour ? lança l'homme âgé aux cheveux argentés.

— Dans rien du tout, répondit Walker d'un ton égal, sans quitter Stella des yeux.

Ils se fixèrent en silence pendant quelques secondes, puis Stella prit la parole.

— Harry Krazinski était mon ami.

— Pourquoi me dites-vous ça ? demanda Walker.

— Je ne sais pas à quel jeu vous jouez, dit-elle en balayant les deux autres hommes du regard avant de revenir à Walker. Mais considérez ceci comme un avertissement. Je découvrirai qui l'a tué et je le ferai payer.

Elle cracha ces mots entre ses dents.

— C'est une menace ? demanda Walker en tendant la main vers un téléphone portable posé sur son bureau. Parce que dès l'instant où vous êtes entrée, j'ai commencé à enregistrer. Sans compter que j'ai deux témoins ici. Un membre d'une famille du crime organisé fait irruption dans mon bureau et me menace ? Devant témoins ? Et j'ai tout enregistré ? C'est mon jour de chance. Ma belle, vous venez de sceller ma réélection, parce que je vais faire tomber votre famille.

Quand il eut terminé, Stella éclata de rire. Il ne put dissimuler la surprise qui passa sur son visage.

— Mais de quoi diable s'agit-il ? lança l'homme âgé d'un air renfrogné.

— C'est une menace, dit-elle. Je vous menace de découvrir ce qui est arrivé à Harry Krazinski — ainsi qu'à Mark Bellamy et Jordan Jones. Et quand j'y serai parvenue, je publierai chaque détail dans mon journal pour que le monde entier puisse le lire. Ce qui se passera ensuite sera du ressort des autorités. Mais j'ai le sentiment que ça ne sera pas joli.

— Écoutez, je tiens à ce que vous sachiez que je soutiens tous les efforts pour découvrir qui a assassiné l'un de nos fonctionnaires, dit-il. Je ne m'y opposerais jamais. Donc, je ne suis pas tout à fait sûr de comprendre l'objet de cette visite.

— C'est un avertissement. Et un message, dit Stella. Pour l'instant, je ne peux pas encore prouver que vous êtes derrière ces meurtres, sans parler de l'agression d'un policier de San Francisco. Mais j'y arriverai. Je vous le garantis.

— C'est de la diffamation ! s'exclama l'homme aux cheveux argentés en se levant brusquement.

— Permettez-moi de vous rafraîchir la mémoire en matière de diffamation, dit Stella avec un sourire crispé. Ce n'est de la diffamation que si c'est faux.

— Sortez de mon bureau. La voix de Walker était basse et menaçante. Maintenant ! Avant que j'appelle la sécurité pour vous faire expulser et arrêter pour intrusion.

— Et pour menaces et diffamation ! renchérit l'homme aux cheveux argentés avec un reniflement de mépris.

Stella se tourna vers le jeune homme. Ses joues étaient écarlates. Quand elle croisa son regard, il détourna les yeux. Intéressant.

— Je m'en vais, mais souvenez-vous que je vous aurai, Monsieur le député. Si un autre membre de mon équipe meurt, ce sera encore pire pour vous.

Stella fit volte-face et ouvrit la porte d'un coup sec. Deux agents de sécurité se tenaient dans l'encadrement.

Elle se retourna vers Walker.

— À vous de jouer.

— Laissez-la partir, dit-il d'un regard noir. Elle s'en va d'elle-même.

Le cœur de Stella battait la chamade tandis qu'elle parcourait le long couloir jusqu'au renforcement des ascenseurs, où elle appuya sur le bouton d'appel. Elle bouillait de rage. Elle avait eu raison. Harry avait eu raison. Walker n'avait pas nié quoi que ce soit. Maintenant, il ne lui restait plus qu'à le prouver.

Les portes de l'ascenseur allaient se refermer quand elle entendit quelqu'un crier.

— Attendez !

Elle bloqua les portes. Le jeune homme roux qui se trouvait dans le bureau de Walker glissa un pied dans l'ascenseur pour les empêcher de se refermer, tout en jetant un coup d'œil derrière lui.

— Vous venez vous assurer que je parte ? lança-t-elle d'un ton cassant.

— Non, dit-il en jetant à nouveau un regard furtif derrière lui. Vous devez me contacter. Par une messagerie sécurisée, impossible à tracer.

Il débita une adresse e-mail. Stella la nota rapidement dans les notes de son téléphone et l'enregistra.

Mais elle dit ensuite :

— Je vous préviens. Le fait que j'aie votre numéro pourrait signer votre arrêt de mort. Vous ne voulez pas être mêlé à ça. Tous ceux qui s'y risquent finissent par mourir.

Il sortit de l'ascenseur et juste avant que la porte ne se referme, il dit :

— Il ne me touchera pas. Je suis son futur gendre.

32

IL S'OBSERVAIT dans les miroirs de la salle de sport tout en soulevant rythmiquement l'haltère de trente kilos, du flanc jusqu'à la poitrine. Malgré sa concentration totale sur son entraînement, il restait en alerte permanente. Chaque personne qui entrait, chaque mouvement effectué, rien ne lui échappait.

Un type, notamment, avait attiré son attention. L'homme arborait des dreadlocks parfaits qui lui tombaient sur les épaules et un visage aux traits ciselés. Il portait des vêtements de sport de marque. Malgré son mètre soixante-dix-huit tout au plus, le type était entré dans la salle comme s'il en était le propriétaire, et ses yeux avaient discrètement balayé l'espace.

Leurs regards se croisèrent, et pendant une seconde, il y eut une brève lueur de reconnaissance mutuelle. Ils étaient de la même trempe. Il fouilla sa mémoire. Une série d'images défila devant lui. Il connaissait ce type. C'était certain. Pas quelqu'un qu'il avait rencontré en personne, cependant.

Puis ça lui revint.

Le type était un ancien agent secret de la C.I.A. qui avait opéré aux quatre coins du monde. Il avait maintenant son propre podcast sur le métier d'espion, où il révélait des astuces, des trucs et des secrets, tout en prodiguant des conseils de développement personnel. Ce n'était pas parce qu'il était officiellement sorti du monde de l'espionnage qu'il en était *vraiment* sorti.

Ce qui signifiait que le type fouillait lui aussi sa mémoire. Il était temps de partir. Il avait prévu sa voie d'évacuation depuis le premier jour.

Dès que le type tourna le dos pour ajouter du poids à une barre de soulevé de terre, il laissa tomber l'haltère à ses pieds et se dirigea vers la

sortie sans quitter des yeux le type de la C.I.A. Pendant une fraction de seconde, le regard de l'homme croisa le sien alors qu'il franchissait la porte. Il n'attendit pas de voir si le type le poursuivrait dans la rue et prit plutôt les escaliers. Il se déplaça furtivement, en silence, guettant le grincement de la porte en contrebas. Quand il avait repéré cette salle de sport, il l'avait soigneusement étudiée et avait planifié sa voie d'évacuation. Il avait resserré les vis de la porte pour que leur pointe racle contre la plaque d'acier et produise un bruit strident.

La salle de sport était le seul endroit où il s'était montré en public. Toutes ses courses étaient livrées dans son minuscule appartement miteux, et il ne sortait que pour son travail, capuche rabattue sur la tête. Mais il devait rester mobile, et même s'il avait une routine d'entraînement efficace qu'il pouvait faire chez lui, il avait besoin de la musculation. Il en avait *besoin*.

Il était furieux de devoir abandonner cette salle pour le reste de sa mission. Il lui faudrait trouver un autre endroit ou adapter son entraînement.

Quand il arriva en haut des escaliers, il s'arrêta une seconde et tendit l'oreille. Il entendit un faible bruit en contrebas. Tu te fous de moi, pensa-t-il. Le type était bon. Vraiment bon.

Il ouvrit la porte du toit, se glissa dehors, puis la referma derrière lui. Elle émit un faible gémissement. Mais comme il avait coincé un morceau de caoutchouc en bas, elle pivota sans résistance. Puis il se faufila rapidement derrière une porte à sa gauche. Il avait utilisé du WD40 pour éliminer le grincement de cette porte. Il la ferma derrière lui, la verrouilla et attendit dans l'obscurité. Il avait caché un couteau à l'intérieur du petit placard, mais il ne pensait pas en avoir besoin. Il savait qu'il pouvait maîtriser le type par la force brute, mais ne pouvait pas se permettre d'attirer l'attention. Un autre cadavre serait déjà assez grave, mais la mort d'un espion semi-célèbre ? Non. Cela compromettrait toute l'opération.

Il devait garder l'objectif en vue. Au lieu de cela, il ferait l'inattendu. Il se cacherait. Le type ne saurait pas que la porte du placard où il se trouvait avait été déverrouillée quelques minutes plus tôt. Il penserait à la fuite, pas à la dissimulation.

Il attendit donc, l'oreille collée à la porte. Puis il l'entendit de l'autre côté. Une respiration. La plus légère des expirations. Puis le bruit de la porte du toit qui s'ouvrait. Il avait choisi cette voie d'évacuation parce que le

toit était équipé d'une grande échelle de secours bien visible qui descendait presque jusqu'au sol.

Il entendit des pas sur le toit. Impossible de compter sur le type pour aller jusqu'au bord et regarder en bas. Alors il attendit encore. Puis les pas revinrent. Il écouta le type de la C.I.A. redescendre bruyamment les escaliers. Puis, par précaution, il attendit encore vingt minutes avant d'entrouvrir la porte.

Il était patient. Il avait appris à l'être au fil des ans. La force brute, c'était bien, mais la guerre psychologique l'emportait toujours. C'est pour ça qu'il était si bon dans ce qu'il faisait. Pour ça qu'il travaillait maintenant pour les gens les plus puissants du monde.

En silence, il descendit d'un étage puis crocheta la serrure d'un appartement qu'il savait vacant. De là, il se glissa par la fenêtre et emprunta l'échelle de secours jusqu'à une ruelle, à l'affût de l'agent de la C.I.A. — au cas où celui-ci serait aussi bon que ça.

Il rentra chez lui furieux contre le type de la C.I.A. Il avait eu besoin de cette séance de musculation, ne serait-ce que pour évacuer la rage qui s'était accumulée contre la femme. Il détestait toutes les émotions qu'elle lui faisait ressentir. Plus vite elle serait morte, mieux ce serait, mais il la garderait quand même pour la fin. Ce serait la plus grande satisfaction. Et il aimait se forcer à retarder le plaisir.

Une heure plus tard, il faisait les cent pas dans la pièce vide de son appartement, plus enragé que jamais. Alors qu'il contrôlait à peine l'envie de défoncer les murs à coups de poing, son patron était à l'autre bout du fil, crachant sa fureur.

Il écoutait en silence, content que l'homme ne puisse pas le voir. Si son patron avait pu voir ses yeux, il y aurait vu la mort. Ses poings se serrèrent et il grinça des dents tandis que son patron poursuivait sa tirade.

— Elle est entrée directement dans le bureau de Walker. Elle sait quelque chose.

Il en resta admiratif. La fille avait des couilles. Il l'imagina pénétrer dans le bureau du député et ne put s'empêcher de se demander ce qu'elle avait dit, à quoi elle ressemblait de près.

Est-ce que les horreurs qu'elle avait vues et le chagrin qu'elle avait ressenti se lisaient maintenant sur son visage ? Il l'espérait. Rien que de penser à elle le rendait malade. Il la gardait pour la fin, malgré ce que voulait l'homme riche.

— Débarrasse-toi d'elle, siffla l'homme à son oreille.

— Elle doit être la dernière.

— Tu ne me dis pas quoi faire ! cria l'homme.

— C'est moi qui te paie. Tu *dois* faire tout ce que je te dis, bordel.

— Non.

Il prononça le mot dans un souffle. Mais le patron l'avait entendu.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— On est partenaires, dit-il d'une voix basse.

— On est dans le même bateau. Si l'un de nous tombe, on tombe tous les deux.

— Tu me menaces ?

L'indignation de l'homme le fit rire.

Putain oui, il le menaçait.

— J'ai fait photographier chaque réunion. J'ai fait enregistrer chaque appel. Chaque interaction est documentée. S'il m'arrive quelque chose, tout sera rendu public. Si je me fais arrêter, tout sera rendu public. Vous comprenez ?

L'homme bafouilla quelque chose d'inintelligible avant de parvenir à dire :

— Si vous ne vous débarrassez pas d'elle, je le ferai. Et regardez le dossier que je viens de vous envoyer. C'est votre prochaine mission.

Puis l'homme riche raccrocha brusquement.

C'était une menace en l'air. L'homme riche n'oserait jamais se salir les mains. Il aurait bien trop peur d'engager un autre assassin par lui-même. Il avait eu besoin d'aide pour le faire une première fois ; il serait incapable de recommencer seul.

Son plan n'était nullement menacé. Stella serait gardée pour la fin. Mais elle recevrait un avertissement, c'était certain. Quelque chose qui lui rappellerait de la fermer.

En cliquant sur le lien sécurisé, il eut le souffle coupé. C'étaient des images du couloir devant le bureau du député. Il regarda Stella se diriger vers l'ascenseur. Ses mouvements étaient tendus. Elle était furieuse. Mais indéniablement séduisante. Il détestait la trouver si attirante. Une seconde plus tard, une autre silhouette apparut à l'écran. L'assistant de Walker, le gendre. Il les regarda échanger quelques mots. Stella tapa quelque chose sur son téléphone, puis l'assistant fit demi-tour et partit.

Prenant son téléphone, il appela Walker.

— Votre gars l'a suivie dans le couloir. Elle a pris son numéro de téléphone.

— Bon sang, dit Walker avec un long soupir. Cet idiot de gamin. Il a craqué si vite ? Sa loyauté n'a duré qu'un jour ? Qu'est-ce que je suis censé faire maintenant ? Isabel va avoir le cœur brisé.

— Notre ami m'a donné l'ordre de m'occuper de lui.

Walker secoua la tête. Cela le dépassait.

— Faites-le, dit-il avant de raccrocher.

33

VUE DU CIEL, Key West ressemblait à un petit coin de paradis sur terre. Les différentes nuances de turquoise de l'eau, les plages immaculées, les maisons blanches... tout concordait. C'était la cachette parfaite pour Matthew.

Matthew était le surfeur de l'équipe. Il avait grandi à San Diego, dans les vagues depuis qu'il savait marcher. Il avait parlé de prendre sa retraite en Nouvelle-Zélande pour surfer toute la journée, mais ces projets avaient très probablement été abandonnés quand l'opération avait été compromise. Il en avait tellement parlé que tenter de se cacher là-bas aurait été impossible. Malgré tout, c'était le premier endroit où Stella l'avait cherché, au cas où il essaierait de se cacher en pleine lumière.

Mais Key West, c'était logique. Tandis que son avion atterrissait, Stella sourit à l'idée de revoir Matthew. Même si les circonstances seraient loin d'être idéales – elle venait l'avertir que sa vie était en danger – elle avait hâte de le revoir.

À chaque opération, dans chaque pays où ils allaient, dans chaque bar ou restaurant où ils entraient, tous les regards se tournaient vers Matthew. Il ressemblait à toutes ces stars de cinéma sublimes qui avaient un jour incarné un surfeur : cheveux blonds mi-longs, yeux bleus, peau bronzée, physique parfait, et capable de faire fondre une religieuse.

Stella, bien sûr, trouvait que Nick était le membre le plus séduisant de l'équipe, mais elle n'était pas objective. Nick n'avait pas une beauté conventionnelle. C'était presque comme si son charme se révélait peu à peu, à mesure qu'on apprenait à connaître sa personnalité. Car lorsque Stella l'avait rencontré pour la première fois, il ressemblait à un millier d'autres

militaires qu'elle avait croisés. Son apparence était si banale qu'il pouvait facilement se fondre dans n'importe quelle foule. Quand on demandait aux gens de le décrire, il n'y avait aucun trait distinctif à retenir.

Carrure moyenne. Taille moyenne. Poids moyen. Traits moyens. Cheveux bruns. Yeux bruns. Mais pour Stella, il était tout sauf moyen, et elle connaissait chaque cicatrice, chaque marque sur son corps. Quand il lui souriait, elle le trouvait l'homme le plus beau qu'elle ait jamais vu.

Au fond, elle était contente que toutes les femmes dévorent Matthew des yeux plutôt que Nick. Partout où ils allaient, les femmes tombaient amoureuses de Matthew, et il les aimait en retour – dans une certaine mesure. Il avait une femme différente dans son lit chaque nuit. Ils le taquinaient à ce sujet. Il prétendait être toujours honnête avec elles, leur disant qu'il ne cherchait rien de sérieux.

Malgré cette honnêteté brutale, il laissait des cœurs brisés derrière lui dans chaque ville. Chacune de ses conquêtes pensait être celle qui le dompterait. Il était comme George Clooney avant que l'acteur ne trouve en Amal son âme sœur.

Stella se souvenait d'un soir où ils quittaient Amsterdam. Ils y étaient restés deux mois pour une mission. Ils pensaient rester un troisième mois quand on leur avait annoncé qu'ils partaient le lendemain.

Quand Matthew l'avait appris, il avait demandé à Stella de l'accompagner dans ses repaires favoris pour dire au revoir à toutes les femmes qu'il fréquentait. Il était attentionné comme ça. Il ne voulait pas qu'une femme pense qu'il l'avait laissée tomber sans un mot. Stella savait que ça aurait été plus facile, mais ce n'était pas son genre.

— Pourquoi moi ?

— Si tu es là, elles n'essaieront pas de me convaincre de coucher avec elles « une dernière fois », avait-il dit en rougissant.

Stella avait éclaté de rire.

— Je parie qu'elles le feront quand même.

Elle avait eu raison.

Dans le premier bar où ils étaient entrés, Priscilla attendait déjà. Elle avait froncé les sourcils en voyant Stella. Matthew l'avait présentée comme sa collègue, et l'autre femme l'avait à peine saluée. Il avait expliqué à Priscilla que sa société l'avait rappelé aux États-Unis et qu'il partait le lendemain matin.

L'autre femme, une magnifique brune au nez aristocratique, aux yeux verts et au corps de rêve, avait fondu en larmes et s'était jetée dans ses bras. Il l'avait consolée, regardant par-dessus son épaule Stella qui secouait la tête.

Quand il s'était levé pour partir, la femme avait saisi ses deux mains.

— S'il te plaît, viens passer la nuit avec moi ? Une dernière nuit ? S'il te plaît, Derek.

Stella avait haussé un sourcil en entendant le faux nom.

— J'aimerais tellement. Je dois partir tôt demain. Je te souhaite le meilleur. Tu es une femme extraordinaire, Priscilla. Je suis si heureux qu'on se soit rencontrés.

Puis ils étaient sortis. Il avait répété la même chose à trois autres femmes avant qu'ils ne rentrent.

Et le fait était qu'il le pensait vraiment. Il trouvait chacune d'elles extraordinaire. C'était probablement pour ça, songea Stella, qu'il ne pouvait jamais en choisir une seule.

Elle souriait encore à ce souvenir quand elle s'enregistra à son hôtel. Dès qu'elle entra dans la chambre, elle posa son sac à dos sur le lit et sortit son vieux ordinateur portable Headway pour consulter ses e-mails.

Pendant son vol, elle avait envoyé un SMS à l'assistant parlementaire depuis une adresse IP et e-mail secrète et sécurisée. Il n'avait pas encore répondu. L'ordinateur portable était équipé d'un logiciel spécial pour rechercher des informations sur Matthew. Il n'utiliserait pas son nom, bien sûr. L'espace d'une seconde, elle songea à chercher Derek, mais c'était trop vague. Elle ouvrit plutôt un programme qui permettait de télécharger une photo et de lancer une recherche faciale. Ce n'était pas aussi sophistiqué que ce que Harry aurait pu utiliser en tant qu'agent de la C.I.A., mais ce n'était pas mal.

Le problème, c'était que contrairement à un citoyen lambda qui postait ses photos en ligne à tout bout de champ – ne serait-ce que pour montrer son café du matin –, Matthew serait plus malin que ça. Il saurait que toute image de lui mise en ligne pourrait mener quelqu'un jusqu'à lui. Et ce ne serait pas un ami.

Mais Stella savait faire quelque chose que les autres utilisateurs du programme ignoraient. Harry lui avait fourni un programme supplémentaire qui permettait de fouiller les images de vidéosurveillance d'une zone

donnée. Il n'était pas assez puissant pour une recherche nationale, mais il pouvait cibler une zone précise.

Elle téléchargea la photo de Matthew et restreignit sa recherche à Key West. Le programme se mit à tourner. Les images défilaient sur son écran. Stella commença à décrocher et se rendit compte qu'elle n'avait rien mangé depuis le matin. Son estomac gargouilla, et elle s'imaginait déjà attaquer une assiette de pâtes aux fruits de mer au restaurant de l'hôtel quand le programme s'arrêta sur une photo.

Elle se redressa sur sa chaise et se pencha en avant.

— Ça alors.

C'était Matthew.

Il était assis au bout d'un bar faiblement éclairé, voûté, une casquette de baseball enfoncée sur le front. Mais il avait fait l'erreur de lever les yeux, et il riait. Stella se demanda si la caméra était près de l'écran de télévision, car tout le monde au bar regardait dans cette direction.

Elle zooma sur une serviette en papier. Bingo.

The Salty Pelican.

Elle referma son ordinateur portable d'un coup sec, le fourra dans son sac à dos, vérifia qu'elle n'oubliait rien dans la chambre, et partit. Le GPS de son téléphone la guida jusqu'au bar, à environ un kilomètre et demi au sud de son hôtel. Elle se gara devant et balaya du regard les autres voitures.

C'était dimanche après-midi, en pleine saison de football américain. Si elle devait trouver Matthew assis au bar, ce serait très probablement maintenant. Il avait toujours été fan. Pendant son escale à l'aéroport de Washington, elle avait enfilé une robe d'été légère et s'était fait un brushing. Avec des lunettes de soleil griffées et du rouge à lèvres, Matthew ne la reconnaîtrait jamais. La Stella qu'il connaissait portait des pantalons cargo noirs, des T-shirts noirs et des rangers, les cheveux tirés en queue de cheval. Et elle ne se maquillait jamais.

Elle rangea son sac à dos sur la banquette arrière de sa voiture de location et sortit du véhicule.

En entrant dans le bar, elle regarda d'abord l'extrémité où il était assis sur la photo. La place était vide. Puis elle balaya le reste du bar du regard. Pas de Matthew. La déception l'envahit. Quand elle se tourna pour se diriger vers le barman, quelque chose attira son attention. Elle fit volte-face juste à temps pour voir un homme avec des lunettes de soleil et une casquette sortir

des toilettes à l'autre bout de la salle. Il se figea, puis fit demi-tour et s'élança en courant, poussant violemment une porte au bout d'un couloir.

Stella se lança à sa poursuite en criant :

— Matthew !

Elle se précipita dehors en poussant violemment la porte, puis s'arrêta une fois à l'extérieur en constatant qu'il n'y avait nulle part où l'homme aurait pu aller. La porte donnait sur un petit patio fermé entouré d'une clôture de deux mètres. Puis elle repéra une table près de la clôture — il l'avait probablement utilisée pour sauter par-dessus.

Elle fonça, bondit sur la table et escalada la clôture. Elle atterrit durement sur un petit sentier sablonneux avec l'océan d'un côté et une végétation dense de l'autre. Tout en courant à toute vitesse, elle hurla :

— Matthew ! C'est Stella !

Le sentier quitta le front de mer et s'enfonça dans les bois. Stella courut à toute allure mais ne vit jamais personne devant elle. Finalement, le sentier déboucha sur un petit centre commercial. Elle s'arrêta en émergeant des bois, haletante, et tenta de reprendre son souffle tandis que ses yeux balayaient le parking et les magasins.

Matthew était introuvable. Il avait eu trop d'avance.

Stella tenta de se remémorer ce qu'elle avait vu dans le bar. Il faisait vraiment sombre, et elle n'avait pas vraiment pu distinguer la silhouette de l'homme, et encore moins son visage. Mais ça devait être Matthew. Sinon, pourquoi aurait-il fui ?

Elle retourna au bar, en fit le tour et entra de nouveau par la porte principale.

— Vous l'avez rattrapé ? demanda le barman.

Stella secoua la tête.

— Vous êtes chasseuse de primes ?

— Non, dit-elle. Je peux avoir un bourbon avec des glaçons ?

Elle ne voulait pas brusquer le barman trop tôt. De plus, c'était lui qui posait les questions, ce qui la mettait en position de force.

— Qui c'était ?

Stella sortit son téléphone.

— Je ne pensais pas qu'il s'enfuirait en me voyant, dit-elle. C'est le père de mon enfant. Mais il ne le sait pas. Je voulais lui annoncer qu'on avait eu un enfant ensemble. Je savais qu'il ne voulait pas de moi comme petite amie, mais de là à fuir ?

Elle fit glisser son téléphone vers le barman, captivé par son histoire. Elle observa attentivement son visage et vit ses yeux glisser vers la place vide au bout du bar. *Bingo*.

— Le type qui a couru. Ce n'était pas ce type-là.

Il se tourna pour sécher un verre avec un torchon.

— Vous êtes sûr ?

— Ouais. Le type sur cette photo. Il venait tous les jours depuis deux ans. Landon. Il est parti il y a une semaine. Il a dit qu'il partait en Amérique du Sud sur son bateau. Qu'il en avait marre de la terre ferme.

— Vous connaissez le nom de son bateau ?

— Ouais, il adorait ce bijou. Il l'avait appelée Jordan.

— Ça alors, dit Stella dans un souffle, jurant à mi-voix.

— Qu'est-ce qu'il y a ? C'est votre nom ?

Elle sourit.

— Non. Une de nos amies. Je ne savais pas qu'il était amoureux d'elle.

Puis son visage s'assombrit. Jordan était morte.

— Désolé d'apprendre ça, dit le barman en lui resservant du bourbon.

— Il vous trompait avec votre amie, cette femme nommée Jordan ?

— Non. Non, ils étaient faits l'un pour l'autre. Lui et moi, ça ne collait pas. Mais je devais le contacter au sujet de notre bébé, dit-elle en se remémorant son histoire de couverture.

Le barman hocha la tête. Il en avait manifestement vu d'autres.

Elle vida son verre d'un trait et laissa un billet de vingt.

Qui était celui qui avait fui ? Le tueur ? Ou quelqu'un qui avait des ennuis avec la justice ? Peut-être que le type l'avait prise pour une chasseuse de primes, ou pour la mère d'un de ses gosses ?

À la marina, elle se renseigna sur le Jordan. Il était effectivement parti une semaine auparavant. Bon sang. Matthew pouvait être n'importe où.

Il avait sans doute eu vent des meurtres d'une façon ou d'une autre. Peut-être que la même personne qui l'avait contactée sur l'ordinateur portable crypté avait réussi à trouver Matthew et l'avait prévenu lui aussi. Stella secoua la tête. Matthew avait un faible pour Jordan ? Elle ne s'en serait jamais doutée. S'il avait appris le meurtre de Jordan, il avait dû être anéanti. Soit il prenait la mer pour noyer son chagrin, soit il traquait le tueur, comme elle.

Plus elle y réfléchissait, plus Stella se disait que c'était une bonne chose qu'il ait fui. Si elle ne pouvait pas le trouver, le tueur non plus.

Stella se dirigea vers l'aéroport. Si Matthew avait pris peur ou avait été prévenu, il n'y avait aucune raison de s'attarder en Floride. Dans un bar de l'aéroport, elle commanda un verre et sortit l'ordinateur portable. Quand l'écran s'alluma, elle cliqua sur ses messages et en vit un nouveau. L'assistant parlementaire ?

L'objet du message était : Urgent. Ils arrivent. Avec appréhension, elle cliqua sur le message.

Je ne peux pas révéler qui je suis sans mettre ma propre vie en danger, mais vous devez savoir qu'il y a un tueur qui traque tous ceux qui ont été impliqués dans Headway. Je pense que vous êtes la prochaine. Si vous savez quoi que ce soit, quoi que ce soit du tout, vous devez me le dire maintenant.

Stella relut le message encore et encore.

De qui pouvait-il provenir ? Il semblait étrange que l'assistant soit à la pêche aux informations.

Elle répondit.

Comment puis-je savoir que je peux vous faire confiance ?

Je ne suis personne.

Est-ce l'homme que j'ai rencontré récemment et à qui j'ai donné l'adresse e-mail ?

C'est à vous de me le dire. Dites-moi à qui vous l'avez donnée ?

Stella n'aimait pas du tout cette réponse.

Et si ce n'était pas l'assistant parlementaire ? Elle le balancerait alors ?

Comment puis-je savoir que je peux vous faire confiance ?

Harry avait raison. Il y avait un lien entre l'opération en Syrie et ce qui se passait.

Stella se cala contre le dossier de son siège. Qui que soit cette personne, elle savait des choses que personne n'aurait dû savoir. Et elle était toujours en vie.

Dites-moi autre chose, écrivit-elle. Quelque chose qui puisse m'aider.

Repensez à ce jour-là, en Syrie. La réponse est juste là.

Je ne comprends pas.

Des gens puissants veulent votre mort. Si vous savez quoi que ce soit, vous devez me le dire maintenant. J'ai des relations, comme vous le savez. Je peux vous aider.

Walker veut-il ma mort ?

Elle appuya sur Envoyer et attendit. Aucune réponse. Elle se demanda si cette absence de réponse valait un oui, ou si elle avait fait fuir l'assistant en mentionnant son patron – à supposer que ce soit bien l'assistant qui lui écrivait.

Elle attendit encore trente minutes, jusqu'à l'heure d'embarquement. Toujours rien.

34

ELLE N'ÉTAIT RENTRÉE que depuis quelques heures quand sa mère l'appela pour lui annoncer que le dîner du dimanche aurait lieu chez son oncle Dominic. Stella n'aimait pas être convoquée au ranch de son oncle dans le comté de Marin. Mais la journée était radieuse et chaude, alors elle retira le toit de sa Jeep, se fit un double expresso et prit la route.

Tandis qu'elle empruntait les routes rurales menant au ranch, Stella se laissa envahir par ses souvenirs d'enfance. L'été, les dîners du dimanche se déplaçaient parfois de la maison de ses parents dans les collines de Danville au vaste ranch de Dominic. Enfants, elle et ses frères étaient toujours surexcités quand ils se réveillaient et qu'on leur annonçait que le dîner aurait lieu là-bas. Cela voulait dire monter à cheval, courir dans les champs avec les chiens, jouer à cache-cache avec les cousins, et même, plus grands, tirer sur des bouteilles de bière lancées en l'air avec les fusils que ses cousins utilisaient pour chasser les faisans et les lapins sur la propriété.

C'était au ranch de Dominic que Stella avait appris à tirer pour la première fois. Elle se souvenait du jour où tous les hommes plus âgés étaient venus la regarder. Comme elle refusait de chasser, ils avaient installé des cibles sur des bottes de foin. Elle avait un œil de lynx.

Pour ses dix-huit ans, Dominic lui avait offert un Glock 43 bleu Tiffany.

— Pour aller avec ton collier, avait-il dit en désignant le bijou Tiffany que sa mère venait de lui offrir.

Elle l'avait dévisagé, stupéfaite.

— Je ne comprends pas.

Il l'avait emmenée dehors pour lui expliquer que l'arme était destinée à sa protection personnelle.

— Je n'ai pas besoin de protection, avait-elle répondu.

— Tout le monde a besoin de protection. Et puis, ce n'est que la moitié du cadeau.

— Et l'autre moitié ?

— Viens travailler dans l'entreprise familiale. Tu seras payée deux cent cinquante mille dollars par an pour être mon assistante.

Abasourdie par le montant, elle avait demandé :

— Qu'est-ce qu'on importe exactement ?

Il l'avait toisée avec méfiance avant de répondre :

— Si tu veux le poste, on en parle.

— Je n'en veux pas. Ni de ton stupide flingue.

Elle lui avait rendu l'arme au métal bleu étincelant. Plus tard, elle l'avait retrouvée sur sa commode. Après une hésitation, elle l'avait fourrée au fond d'un tiroir. C'était quand même une belle arme.

D'ailleurs, elle l'avait avec elle en ce moment même, enfermée dans la boîte à gants de sa Jeep. Elle avait eu de la chance que la fourrière n'ait pas forcé le compartiment pour la trouver. Stella s'engagea dans la longue allée. La grande maison de ranch blanche à deux étages était perchée sur une crête dominant le reste de la propriété. Maintenant, elle savait pourquoi elle était là-haut. Pour la protection.

La clôture basse entourant le ranch était électrifiée, et des caméras de surveillance en jalonnaient tout le périmètre. Quinze ans plus tôt, sa tante Stella, dont elle portait le prénom, avait été assassinée dans sa maison d'East Bay. Depuis, chaque membre de la famille avait fait installer des systèmes de sécurité renforcés. Pendant quelques années, Stella et ses frères et sœurs avaient même eu des gardes du corps qui les escortaient à l'école.

Elle contempla la maison perchée au-dessus du reste du terrain. Elle pouvait encore faire demi-tour et rentrer en ville.

Bien que son oncle Dominic ait présenté l'invitation comme un dîner dominical officiel pour célébrer l'anniversaire de son père, Stella savait que c'était une convocation qui lui était principalement destinée. Son oncle et ses cousins l'avaient bombardée d'appels et de messages toute la semaine, et elle avait réussi à les ignorer. Alors, il avait joué la carte de la ruse.

Sa mère l'avait appelée la veille.

Oh, et au fait, on va chez Dominic pour fêter l'anniversaire de ton père dimanche.

Et voilà, c'était réglé. Manquer un dîner du dimanche aurait déjà été grave, mais manquer la grande fête d'anniversaire de son père en famille ? Il en aurait été anéanti.

Dès qu'elle se gara dans l'allée, casant sa Jeep entre deux autres voitures, la mère de Stella se précipita hors de la maison et la serra dans ses bras.

— Je t'aime, ma chérie ! J'ai l'impression de ne pas t'avoir vue depuis des siècles.

— Le journal me prend tout mon temps.

Stella ne fit pas remarquer qu'elle l'avait vue plus tôt dans la semaine. Elle avait appris depuis longtemps à ne pas relever les exagérations de sa mère. Avec appréhension, Stella fit un signe vers la porte.

— Allons-y. J'ai acheté une nouvelle chemise et une bouteille de bourbon pour papa.

— Il va adorer.

* * *

Après un dîner qui dura trois heures, Stella se rendit compte qu'elle avait bu bien plus que prévu. Ce qui n'aurait pas été un problème si Dominic ne l'avait pas coincée alors qu'elle aidait à débarrasser la table.

— Laisse les autres s'en occuper. J'ai besoin de te parler dans mon bureau.

Elle avait les bras chargés d'assiettes sales. Il désigna le canapé d'un signe de tête.

— Pose-les là.

Elle leva les yeux au ciel.

— Je te rejoins dans dix minutes.

Stella n'attendit pas sa réponse et poursuivit vers la cuisine, mais elle savait qu'il était furieux. Les gens obéissaient à Dominic au doigt et à l'œil, mais pas Stella.

Quinze minutes plus tard, elle se dirigea vers son bureau. Le consiglier de son oncle, un homme grand et mince aux cheveux argentés plaqués en arrière, d'une élégance presque indécente pour un homme, attendait devant la porte fermée. Il écrasa sa cigarette anglaise et se leva.

— Stella, tu ne devrais pas faire attendre ton oncle.

Sans lui accorder un regard, elle le dépassa et ouvrit la lourde porte en chêne. Dans le bureau aux allures de club masculin, les lourds rideaux, les meubles massifs et les couleurs sombres créaient une atmosphère oppressante après la luminosité de cette belle journée, juste de l'autre côté des fenêtres fermées. Chaque fauteuil était occupé par un homme : ses cousins, ses oncles et son père. Elle croisa le regard de son père, mais au lieu de sourire, il fit un léger signe de tête négatif, *non*. Un avertissement.

— Nous avons besoin de ton aide, commença Dominic. Le F.B.I. fouine et pose des questions sur la famille. Ils parlent d'*extorsion* à propos de certaines de nos affaires. Tu peux sûrement nous aider, non ? Tu as des contacts de ce genre, non ? Au F.B.I. ? On a les flics du coin dans la poche, mais au niveau fédéral, c'est une autre histoire, tu vois ce que je veux dire ?

Stella faillit lever les yeux au ciel. Dominic lui avait tendu un piège. Il pensait que lui demander devant toute la famille la ferait changer d'avis.

— Je ne peux pas t'aider. Ce serait contraire à l'éthique.

À ces mots, des regards s'échangèrent. Elle chercha le soutien de son père, mais il fronçait les sourcils, les yeux baissés.

Une fois de plus, son cœur se brisa. Si seulement son père pouvait, juste *une fois*, prendre sa défense. Juste *une fois*. Elle regarda Christopher et Michael. Les visages de ses frères étaient impassibles. Ils n'osaient pas tenir tête à Dominic.

Elle se leva, se dirigea vers la porte et saisit la poignée.

— Stella, il y va du bien-être de toute la famille, dit son père. Tes parents. Tes cousins. Tes nièces et neveux. Tout le monde.

— Je suis désolée, dit-elle avant de partir.

Sans même dire au revoir à sa mère, elle courut vers sa Jeep. Elle démarra en trombe, regrettant aussitôt en voyant les traces de pneus qu'elle avait laissées dans l'allée. Ses parents seraient mortifiés par son manque de respect et ce comportement puéril.

Aussitôt honteuse, elle envoya un message vocal à sa mère.

— Désolée, Maman, il y avait un article urgent, alors j'ai dû partir. Je t'aime. Dis à Papa que je suis désolée et que je l'aime. Je lui apporterai son dessert préféré au chocolat fondant dans la semaine.

Pas de réponse. Avec un peu de chance, sa mère était trop occupée à s'amuser.

À peine engagée sur le Golden Gate Bridge, elle aperçut des gyrophares derrière elle. S'arrêter sur le pont lui semblait dangereux, alors elle ralentit,

mit son clignotant et se rabattit sur la voie de droite pour montrer qu'elle avait compris et qu'elle s'arrêterait dès qu'elle serait sortie du pont.

La voiture de patrouille derrière elle n'avait manifestement pas compris le message, car le conducteur continuait à faire clignoter ses feux et à actionner sa sirène par à-coups. Elle ralentit encore et longea l'accotement droit du pont.

Le flic avait maintenant mis ses pleins phares.

Soudain, un haut-parleur beugla :

— Rangez-vous immédiatement !

Elle était presque au bout du pont, alors elle sortit la main par la fenêtre pour faire signe qu'elle avait compris.

Roulant lentement, elle ne cessait de jeter des coups d'œil dans le rétroviseur, mais le projecteur l'aveuglait. Finalement, elle sortit du pont et se rangea sur le côté, fenêtre baissée. Une cacophonie de sirènes retentit, et deux autres voitures de patrouille arrivèrent en dérapant derrière la première. Elles bloquèrent la circulation sur le pont.

Merde. Ils effectuaient un contrôle à haut risque parce qu'elle ne s'était pas arrêtée sur le pont.

— Sortez du véhicule les mains en l'air !

Stella ouvrit prudemment la portière de sa Jeep d'un coup de pied, puis sortit les mains levées. Elle avait couvert trop d'affaires de bavures policières pour ne pas sentir la peur lui parcourir le cuir chevelu. On lui ordonna de faire face à l'avant de sa voiture. Dès qu'elle se retourna, elle fut plaquée par-derrière. Son visage heurta le capot. violemment.

— Arrêtez ! cria-t-elle.

— Je ne résiste pas ! J'avais trop peur de m'arrêter sur le pont !

Elle se tordit, l'adrénaline lui parcourant les veines, et se retrouva face à un flic costaud au rictus mauvais. Elle réussit à esquiver quand il balança son poing en un arc rapide visant son visage. Mais il n'en avait pas fini : il se lança sur elle avec un puissant crochet gauche qu'elle parvint à bloquer de l'avant-bras, même si l'impact l'envoya tituber vers l'arrière de sa Jeep.

Du coin de l'œil, elle vit d'autres policiers se rassembler autour d'eux.

Non mais vraiment. Ils regardaient ça comme si elle était sur un ring de boxe avec ce flic corrompu. Il sourit et s'essuya la bouche tandis qu'ils se faisaient face. Les yeux de Stella se plissèrent. Quand il chargea, elle feinta avec un jab gauche puis enchaîna avec un coup de pied retourné fulgurant qui atterrit avec un bruit sourd sur son torse. Il ne recula même pas.

Les yeux écarquillés, Stella commença à craindre que ce soit un combat à mort. Elle était son jouet, et il allait la tuer, puis prétendre qu'elle avait résisté à son arrestation.

— Je ne veux pas me battre, dit-elle, haletante.

— Si vous voulez m'arrêter, arrêtez-moi.

Elle jeta un coup d'œil aux autres policiers. Deux d'entre eux la fixaient, impassibles.

— Je ne résiste pas à mon arrestation, répéta-t-elle.

— Ah vraiment ? dit le flic.

— C'est exactement ce que tu fais. C'est pour ça que je dois te maîtriser. Pas vrai, les gars ?

— C'est vrai. C'est une vraie petite chatte sauvage.

— Ce serait dommage qu'elle se cogne sa jolie petite tête sur le bitume en résistant à son arrestation, dit l'autre flic.

Soudain, Stella eut peur. Ils pourraient la battre à mort. Exprès ou par accident. Elle devait neutraliser ce flic et s'enfuir. Il devait peser trente-cinq kilos de plus qu'elle. Elle allait le mettre hors d'état de nuire et courir pour sauver sa vie.

Prenant une profonde inspiration, Stella fonça sur lui, pieds et poings frappant en rafale tandis qu'elle martelait son torse, son visage, son cou et son aine.

Les règles n'existaient plus.

Il se plia en deux, haletant de douleur. Elle se retourna pour s'enfuir mais percuta le torse d'un des autres flics. L'instant d'après, elle était face contre terre sur le bitume, une botte s'écrasant à plusieurs reprises dans son abdomen, la faisant haleter de douleur et lutter pour respirer. Elle ne pouvait pas protéger son ventre puisqu'elle avait instinctivement plaqué ses mains sur sa tête pour la protéger.

Au loin, elle entendit des sirènes. Si elle pouvait tenir encore un peu jusqu'à l'arrivée d'autres policiers, ces trois-là seraient forcés d'arrêter. On lui arracha les bras de la tête et on lui passa les menottes dans le dos tandis qu'elle se tortillait pour échapper aux coups.

Puis Stella entendit la voix aiguë d'un ange.

— Arrêtez de la frapper ! Elle ne résiste pas à son arrestation. Je filme tout !

Les flics furent distraits assez longtemps pour qu'elle roule sur le côté et évite la botte noire qu'elle avait vue viser ses dents. Il y eut le bruit de

sirènes et de pneus crissant sur l'asphalte, puis des cris.

— Officier ! Maîtrisez-vous !

— Oui, sergent.

La première voix lui était familière. Stella avait tourné la tête pour regarder quand quelqu'un la remit debout en la tirant par les menottes. Le métal lui entailla les poignets et elle grimaça. Elle se retrouva face à face avec Mazzoli.

Le soulagement l'envahit, mais le visage de Mazzoli était sévère.

— Stella LaRosa, vous êtes en état d'arrestation pour le meurtre de Davis Thompson. Vous avez le droit de garder le silence et de refuser de répondre aux questions. Si vous renoncez à ce droit...

Le reste de l'avertissement Miranda lui parut du charabia.

C'était *insensé*.

Une seule personne pouvait vouloir qu'elle soit arrêtée pour ce meurtre. Un seul homme savait qu'elle quittait sa maison dans le comté de Marin à cette heure de la nuit et qu'elle emprunterait le Golden Gate Bridge.

Dominic.

35

STELLA NE FUT PAS SURPRISE que, sitôt après son enregistrement et sa fouille au corps, on lui ordonne d'enfiler une combinaison orange et qu'on l'emmène au parloir. Bien sûr, son oncle Dominic était déjà assis là. Elle était désormais plus certaine que jamais que c'était lui qui avait appelé les flics. Stella tira une chaise et s'y assit à califourchon, face à lui.

— L'orange ne te va pas.

— Va te faire foutre, dit-elle entre ses dents.

— Ils t'ont frappée ici ? dit-il en examinant son visage.

— Non. Mon visage s'est jeté sur les poings des flics pendant mon arrestation.

Il fronça les sourcils, mais elle s'en fichait. C'était sa faute, après tout. Dominic pensait encore qu'elle était la collégienne timide qui laissait ses fils la malmenier et n'osait pas se défendre. Mais la Stella assise en face de lui était une tueuse entraînée. Elle avait tué des hommes, pas aussi souvent que les autres assassins de son équipe, mais elle avait dû se battre pour sa vie plusieurs fois. C'était eux ou elle.

Nick avait fait d'elle sa protégée, et il avait été le meilleur des meilleurs. C'est pourquoi, après être sortie de sa torpeur éthylique et de son chagrin, elle avait repris l'entraînement. Plus dur que jamais. Muay-thaï cinq jours par semaine. Salle de sport six jours.

La fille qu'il avait connue était morte. Même s'il ne le savait pas. Pas encore.

— J'ai dû quitter la fête d'anniversaire de ton père en avance pour venir te faire libérer sous caution. Toute la famille s'inquiète. Je leur ai dit que ça devait être une erreur. Que j'allais arranger ça.

— Alors, tu vas pouvoir jouer les héros ? Alors que tout ça, c'est ton œuvre ? se moqua-t-elle.

— Je ne vois pas de quoi tu parles, dit-il d'un air suffisant.

Elle croisa les bras et le fusilla du regard. Il avait l'air imperturbable, ce qui l'énervait encore plus.

— Tu es content ? finit-elle par dire.

— Ou tu es surpris de me voir en vie ?

— Tu fais partie de la *famiglia*. Même si tu refuses de le reconnaître, tu es ma filleule. Jamais je ne te souhaiterais la mort.

— Je ne te crois pas.

Stella haussa un sourcil.

— Il suffit d'un coup de fil pour te sortir d'ici, dit-il.

— Un coup de fil et ta promesse de nous aider.

Elle le fusilla du regard.

— Stella, dit-il avec un long soupir.

— Ne fais pas ça. Je ne sais pas ce que tu reproches à l'entreprise familiale. C'est grâce à elle que tu as grandi dans cette belle maison. Que tu as fait tes études. Que tu as eu tout ce qu'il y a de mieux dans la vie.

— Ton entreprise me répugne, grogna-t-elle entre ses dents.

— Tout comme toi. C'est à cause de ton entreprise que ton frère Joe est mort.

Le visage de Dominic vira au violet. L'espace d'une seconde, Stella crut qu'il faisait une crise cardiaque. Mais il se leva sans un mot et s'en alla. Elle attendit qu'il ait quitté la pièce pour se lever. Aussitôt, on lui remit les menottes et on la reconduisit à sa cellule.

Elle s'affala sur la couchette et tenta de retenir les larmes qui menaçaient de couler de ses yeux fermés. Les souvenirs revinrent en masse — le jour où son enfance idyllique avait pris fin. Quand elle y repensait, c'était comme si c'était arrivé à une autre petite fille. Lorsqu'elle se permettait de se souvenir de ce jour-là, c'était comme une histoire qu'elle avait lue autrefois.

Les yeux fermés dans sa cellule, Stella ne pouvait empêcher l'histoire de se dérouler comme un film d'horreur dans son esprit. Elle se retourna sur la couchette en gémissant, mais rien n'y faisait.

— Non ! dit-elle en serrant la fine couverture dans son poing. Pitié, non.

Mais elle était de retour à ce jour-là, témoin de ce que cette autre petite fille, la petite Stella, avait vécu. Le cœur battant, la fillette de dix ans

poussa la porte du bout de sa basket. La porte s'entrouvrit à peine avant de se bloquer.

Elle baissa les yeux vers le bout de plancher visible de l'autre côté. La porte était bloquée par une chaussure. Une chaussure de ville noire, d'homme. La petite fille poussa un peu plus fort, cette fois avec la paume de la main. La porte céda légèrement, déplaçant la chaussure et révélant qu'elle était au bout d'un pied. Et d'une jambe. Une cheville avec une chaussette.

Stella reconnut la chaussette. Elle était verte, ornée de la silhouette d'un golfeur. Elle savait que sur les semelles était écrit : *Je préférerais jouer au golf.*

C'était la chaussette de son oncle.

Sa tête se mit à tourner, et elle s'agrippa au mur pour ne pas tomber. Elle entendait un sifflement et se demanda si c'était le bruit de son propre sang battant à ses tempes. Son visage était brûlant. Quelque chose d'informe et de nouveau lui obstruait la gorge. Elle déglutit, mais ça ne passa pas.

Agrippée au mur, elle ferma les yeux pendant ce qui lui sembla un siècle, mais ne dura sans doute qu'une seconde. Quand elle les rouvrit, elle baissa le regard et vit que le pied était toujours là. Son esprit refusait de croire ce qu'elle voyait. Des explications défilèrent dans sa tête. Stella s'accrocha à l'une d'elles. Celle qui semblait plausible.

Oncle Joe était ivre. Il s'était endormi par terre près du lit. Voilà tout.

Mais ça n'expliquait pas la porte d'entrée. Quand elle était arrivée, la porte de chez sa tante et son oncle était grande ouverte. Et le salon, d'ordinaire propre et bien rangé, était sens dessus dessous.

Le petit chariot à alcools avait été renversé. Des bouteilles étaient brisées, leur contenu ambré imbibant le tapis blanc du salon. Les beaux verres, ceux que sa tante disait être en vrai cristal et hors de prix, gisaient en morceaux. Le tableau chéri de la Vierge Marie entourée de roses, accroché de travers au-dessus du canapé. L'un des coussins portait une tache étrange.

Dans un état second, elle vit une petite traînée de points couleur rouille qui menait à l'escalier. Avant de le monter, elle avait appelé sa tante et son oncle. Sa voix avait résonné dans la maison silencieuse. Elle avait presque été soulagée qu'ils ne répondent pas. Peut-être qu'ils n'étaient pas là. Mais ils auraient dû être là. Ils étaient censés l'attendre puisque ses parents étaient en voyage.

Elle jeta un dernier regard vers la journée ensoleillée au-delà de la porte d'entrée ouverte, prit une profonde inspiration et commença à monter. À

présent, sur le point d'entrer dans leur chambre, elle étouffa un sanglot. Il lui fallut tout son courage pour parler.

Au début, seul un râle incohérent sortit de sa bouche. Elle réessaya.

— Tante Kathy ?

Stella pleurait à présent, la morve qui coulait de son nez se mêlait à ses larmes. Sa voix était presque inintelligible.

— Oncle Joe ?

Silence.

La terreur s'infiltra en elle, goutte à goutte. Elle savait qu'un monstre se trouvait de l'autre côté de la porte, mais elle savait aussi qu'elle devait entrer dans cette chambre. Prenant une profonde inspiration, elle posa sa paume sur la porte et poussa. Ses efforts repoussèrent le pied. À présent, la porte était ouverte d'un peu plus de trente centimètres.

Se penchant, Stella regarda à l'intérieur de la pièce sans tourner la tête. D'abord, elle se concentra sur la table de nuit près du lit. Une petite lampe à l'abat-jour rose. Des lunettes de lecture posées sur un livre. Un cendrier à proximité.

De là où elle se tenait, elle ne voyait qu'une infime partie du lit. Le couvre-lit à fleurs roses et blanches qu'elle connaissait si bien.

— Tante Kathy ? appela-t-elle encore, mais cette fois dans un murmure, sans cesser de sangloter.

Du coin de l'œil, elle vit ce qu'elle ne voulait pas affronter.

Les corps.

Lentement, elle tourna la tête pour embrasser la scène du regard, une peur glaciale lui parcourant le cuir chevelu tandis qu'elle s'attendait à ce que quelqu'un – ou quelque chose – d'horrible lui saute dessus d'une seconde à l'autre.

Pourtant, quand la petite Stella tourna la tête, la pièce était vide. Vide, à l'exception des corps.

Le corps de sa tante gisait face contre terre sur le couvre-lit fleuri. Même de l'autre côté de la pièce, elle voyait que l'arrière de sa tête n'était plus qu'une bouillie informe. Ses cheveux blonds, à présent sombres et poisseux. Son oncle gisait lui aussi face contre terre, une énorme tache cramoisie sur le tapis autour de lui.

Puis Stella dévala les escaliers, sortit de la maison en courant et se précipita au milieu de la rue. Une voiture qui arrivait vers elle pila net pour éviter de la percuter.

Un homme en jaillit.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu es blessée ? Qu'est-ce qui se passe ?

Les larmes brûlantes ruisselant sur son visage, elle essaya de parler, mais il n'y avait plus d'air. Elle leva les yeux vers les nuages, dans l'espoir de respirer à nouveau. Tout son corps tremblait. Levant le bras, Stella désigna la maison de son oncle et de sa tante.

L'homme regarda par-dessus son épaule en direction de la maison, sans comprendre.

— Quelqu'un est blessé ?

Elle hocha la tête.

Il attrapa son téléphone.

— J'appelle le 911.

Une foule se forma. Les yeux écarquillés d'horreur, elle regarda les gens qui la dévisageaient.

Une femme s'approcha.

— C'est la nièce de Joseph et Kathy LaRosa.

C'était cette voisine fouineuse. Celle que la fillette détestait. Celle qui ne répondait jamais quand on la saluait, qui fermait ses rideaux dès que Stella passait devant chez elle. Les paroles de la femme déclenchèrent un murmure soudain dans la foule. Des voix parsemées de mots qui claquaient comme des gifles.

Criminels.

Mafia. Ritals.

La fillette plaqua ses paumes sur ses oreilles, mais un dernier commentaire parvint quand même jusqu'à elle : *Ils l'avaient bien cherché.*

La rage envahit Stella. Ses mains retombèrent le long de son corps, serrées en poings, et elle scruta la foule pour trouver celui qui avait prononcé ces mots. Son visage s'embrasa, et son corps tremblait tandis qu'elle ouvrait la bouche. Un son émergea enfin de sa gorge. Mais ce n'étaient pas des mots. C'était un hurlement à glacer le sang qui se prolongea encore et encore, et ne cessa que lorsque la première voiture de patrouille arriva quelques minutes plus tard.

Dès que le policier s'accroupit devant elle, Stella referma brusquement la bouche. Elle ne parla plus pendant six mois.

36

STELLA SE RÉVEILLA le lendemain, épuisée, comme si elle avait livré bataille dans ses rêves et en était ressortie avec des muscles endoloris et un mal de tête. Puis elle se souvint qu'elle était sur un lit de camp miteux dans une cellule, et que ses courbatures et ses douleurs venaient du passage à tabac que lui avaient infligé les flics. Tout était la faute de son oncle Dominic. Quel salaud.

Et elle pensait chaque mot qu'elle lui avait craché à la figure la veille. C'était lui, l'assassin. C'était lui le responsable de l'horrible meurtre de son propre frère. Et c'était lui le responsable du meurtre pour lequel elle avait été arrêtée.

La veille au soir, après s'être souvenue de la mort de son oncle et de sa tante, elle s'était endormie en pleurant. À un moment donné, quelqu'un dans une autre cellule lui avait demandé si elle allait bien.

— Oui. Merci.

— Pas de problème. Ça ira mieux.

— Merci.

Elle avait alors mis l'oreiller sur sa tête et essayé de dormir. Finalement, elle avait sombré dans un sommeil profond.

À présent, le soleil brillait à travers la fenêtre, et quelqu'un avait déposé un plateau de nourriture par terre. Ça ressemblait à de la bouillie. Un tas de bouillie marron. Un tas de bouillie orange. Et de la bouillie jaune. Ça sentait la viande avariée.

Malgré tout, un gardien avait décidé d'avoir pitié d'elle et de ne pas la forcer à aller manger avec les autres détenues. Stella fut touchée par ce geste bienveillant de la part d'un inconnu.

Une gardienne apparut et commença à déverrouiller la cellule.

Stella se redressa, surprise.

— Quelqu'un a payé ma caution ?

La femme se contenta de la fixer. La première chose qui frappa Stella, c'est que les yeux de la femme étaient morts.

— C'est vous qui avez apporté mon petit déjeuner ?

La femme émit un ricanement méprisant. Un frisson d'appréhension parcourut l'échine de Stella. Elle ne savait pas trop pourquoi. La porte de la cellule était maintenant ouverte.

La femme lui indiqua une direction d'un mouvement du menton et Stella se mit à marcher. Se rendant vite compte qu'elle s'éloignait de l'entrée de la prison, elle entendit une autre porte s'ouvrir et se retourna pour apercevoir le hall. Toutes les autres cellules étaient vides. Bien sûr, tout le monde était au réfectoire pour le petit déjeuner.

— Où m'emmenez-vous ?

— Tu veux aller aux toilettes, non ?

Stella hocha la tête. Elle avait effectivement besoin d'aller aux toilettes, mais il y avait autre chose. Elle se tendit, le regard balayant les alentours à la recherche d'un danger.

— Continue par là, dit la femme. Première porte à droite.

Stella ouvrit la porte et vit que la pièce était vide, à l'exception d'une femme qui la fixait, les poings serrés. Ça y était. Elle se retourna, mais une porte à barreaux venait de claquer derrière elle. La gardienne était de l'autre côté.

Stella fit volte-face pour affronter l'autre femme, cherchant immédiatement à voir si elle tenait un couteau de fortune ou une autre arme.

— Juste toi et moi. Combat loyal, dit la femme.

L'adrénaline afflua dans les veines de Stella tandis qu'elle serrait les poings et observait l'autre femme. Massive, celle-ci faisait facilement deux fois sa taille. Ses biceps saillaient. Ses cheveux étaient tirés en arrière et son nez semblait avoir été cassé une ou deux fois. Une longue cicatrice lui barrait une joue, et elle avait une larme tatouée sous un œil, signe qu'elle avait tué quelqu'un.

Stella lança le premier coup sans hésiter, visant le cou de l'autre femme. Mais son attaque manqua sa cible, et la femme recula facilement pour esquiver.

L'autre femme riposta avec un direct du gauche qui s'écrasa sur les côtes de Stella, la faisant tituber en arrière. Après avoir retrouvé son équilibre, Stella chargea et balança son poing droit en un arc fulgurant vers les côtes de son adversaire.

L'autre femme bloqua de nouveau le coup sans difficulté avec un avant-bras massif. Stella s'y attendait et enchaîna aussitôt avec un coup de pied circulaire rapide visant la poitrine.

Le coup porta, et la femme laissa échapper un léger grognement de douleur. Mais elle se jeta aussitôt en avant et martela la tête et le visage de Stella d'une rafale de coups. Pendant quelques secondes, tout ce que Stella put faire fut de lever les poings et les bras pour se protéger, puis elle vit sa chance. Profitant de la proximité de la détenue, Stella tendit les bras, lui attrapa la tête et verrouilla ses doigts derrière sa nuque. De toutes ses forces, elle lui tira la tête vers le bas pour la faire percuter son genou qui montait à la vitesse de l'éclair. Le nez de la femme se brisa dans un craquement sinistre. Stella relâcha sa prise et la femme s'effondra au sol, inconsciente.

Elle se retourna : la gardienne avait disparu.

Stella se mit à crier.

— À l'aide ! Cette femme a besoin de soins médicaux.

Elle entendit un martèlement de pas rapides : quelqu'un courait dans le couloir, ses chaussures résonnant sur le sol.

Une femme, une gardienne différente de la première, apparut et, sans hésiter, déverrouilla la porte à barreaux.

— Qu'est-ce qui se passe ici, bon sang ?

C'était une femme plus âgée, corpulente, au regard bienveillant et inquiet.

— Elles m'ont enfermée avec cette femme. Elle essayait de me tuer. Je l'ai mise K.O., dit Stella.

La première gardienne apparut derrière l'autre.

— Elles ont commencé à se battre, dit-elle. Je ne pouvais pas les séparer, alors j'ai verrouillé la porte et je suis allée chercher de l'aide. Je ne vous trouvais pas.

— On n'aurait pas dit que tu allais quelque part, dit la gardienne plus âgée. Tu n'as pas suivi le protocole pour une bagarre entre détenues.

— J'ai perdu mon sifflet.

La gardienne plus âgée secoua la tête.

— Tu restes ici avec Olivia jusqu'à l'arrivée des secours. Ensuite, tu viens me voir dans mon bureau.

Son attention se tourna vers Stella.

— Et quant à vous... La gardienne marqua une pause. Stella retint son souffle. Je sais ce qui se passe ici. Ils enferment les nouvelles avec Olivia. On dirait qu'ils vous ont sous-estimée, mademoiselle LaRosa. Je venais justement vous chercher.

Stella haussa un sourcil. La gardienne connaissait son nom.

La femme se retourna et commença à s'éloigner, puis jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Vous venez ? Quelqu'un est là pour vous voir.

Stella dépassa la première gardienne en la bousculant délibérément.

— Si c'est mon oncle, ça ne m'intéresse pas.

— Je ne sais pas qui c'est, suivez-moi.

Le visage de Stella était encore ensanglanté quand elle entra dans le parloir. Son oncle était assis là, l'air suffisant.

Quand elle se retourna pour partir, Dominic hurla :

— Qu'est-ce qui t'est encore arrivé ?

Tout en s'éloignant, elle lança par-dessus son épaule :

— Une autre détenue vient d'essayer de me tuer et c'est tout ce que tu trouves à dire ?

— Très bien ! lança Dominic.

— Je m'en fiche si tu pourris en prison pour meurtre, j'ai besoin d'une balance là-dedans de toute façon !

Il avait crié ces mots. Stella sentit les regards se tourner vers elle tandis que d'autres détenues l'observaient. La rage l'envahit.

De retour dans le couloir, elle regagna sa cellule d'un pas presque militaire.

— Tu préfères être en prison ? demanda la gardienne plus âgée.

— Putain, oui. Cet homme est un monstre.

— La plupart des hommes le sont, dit-elle en refermant la porte de la cellule derrière Stella.

Stella se laissa tomber sur le lit. C'était fini.

Tout était terminé.

Les yeux rivés au plafond taché, Stella se dit qu'il était temps d'affronter la réalité. Elle irait en prison pour meurtre. C'était ce que voulait son oncle. Et Dominic LaRosa obtenait toujours ce qu'il voulait.

Il voulait que Stella soit à sa botte. Eh bien, elle avait probablement été la seule personne au monde à lui tenir tête, et maintenant elle allait pourrir derrière les barreaux. C'était le dernier clou dans son cercueil.

Tout avait commencé quand elle avait perdu sa tante et son oncle. Puis il y avait eu quelques bonnes années. Des années où elle avait découvert ce qu'était l'amour. Mais ensuite, on lui avait aussi arraché Nick. Maintenant, un par un, tous ceux auxquels elle tenait lui étaient enlevés.

Bellamy. Jordan. Probablement Matthew.

Elle avait commencé à s'attacher à ce foutu détective. Alors il allait probablement mourir lui aussi, maintenant.

Harry. Bon sang. Elle avait aimé cet homme. Pas d'un amour romantique, mais elle l'aimait quand même. Parti. Un par un, ils se faisaient assassiner.

C'était fini. Elle serait probablement mieux en prison, car tous ceux qui l'approchaient finissaient assassinés. Ce serait plus sûr pour tout le monde si elle passait le reste de sa vie enfermée.

À sa grande surprise, Stella sentit des larmes ruisseler sur son visage. Elles tombaient goutte à goutte sur l'ignoble couchette sous elle. Elle pleura de plus belle. Bientôt, ses sanglots résonnèrent dans le couloir. Elle laissa sortir tout le chagrin qu'elle avait refoulé depuis la mort de Nick.

— Ça va, la blanche ? demanda une détenue voisine.

Elle n'arrivait même pas à reprendre son souffle pour répondre. Elle gémit plus fort. Puis, en s'entendant, elle se mit à rire et à pleurer en même temps pendant quelques secondes.

Épuisée, le corps entier endolori, elle s'endormit.

* * *

Un bruit la réveilla. Elle se redressa, désorientée. Elle n'avait aucune idée de l'heure qu'il était, si c'était le jour ou la nuit. Le regard flou, Stella vit la gardienne plus âgée aux yeux bienveillants déverrouiller sa cellule.

— Vous êtes libérée, ma chère. Allons-y.

Elle fixa la gardienne pendant quelques secondes, le temps que l'information fasse son chemin. Dominic avait dû payer la caution pour pouvoir la torturer chez elle jusqu'à son procès pour meurtre.

Le cœur lourd, elle se changea pour remettre ses propres vêtements et récupéra ses quelques affaires. Stella entra dans le hall et vit son cousin, Al, qui l'attendait.

Ouais. Dominic allait lui offrir un avant-goût de liberté en espérant qu'elle changerait d'avis. Ça n'arriverait pas.

Son cousin faisait tinter ses clés de voiture.

— T'as une sale gueule.

Elle le fusilla du regard et le suivit jusqu'à sa voiture ridicule. Une Corvette turquoise, rien que ça. Impossible de faire plus tape-à-l'œil, pensait-elle.

Jusqu'à ce qu'il démarre et qu'elle entende le vacarme du moteur. Elle monta, baissa la vitre et sortit la tête, savourant la brise tandis qu'il s'éloignait de la prison.

— Tu nous en dois une maintenant, princesse.

— Plutôt crever.

Elle croisa les bras et fixa la fenêtre d'un regard noir.

— Tu pues.

— Tant mieux. J'espère que l'odeur va imprégner ta voiture et que ta prochaine pute te demandera pourquoi ça pue la meuf dedans.

— T'es une garce.

Stella sourit.

ALEC WALKER FIXAIT la photo d'Isabel enfant, debout entre son père et sa mère, tout sourire. Elle levait les yeux vers son papa, radieuse.

Ils l'avaient emmenée au Tavern on the Green pour la première fois. Elle portait une jolie robe rose avec un tutu et un vrai manteau de fourrure blanche en taille enfant. De vrais rubans de soie noués dans ses cheveux. Rien n'était trop beau pour son bébé.

Et Margaret partageait cet avis : Isabel était la lumière de leur vie. Même si ses deux parents la choyaient autant l'un que l'autre, elle avait toujours été la fille à son papa. Parfois, Walker la regardait, devenue adulte, si posée et au cœur si généreux, et il n'arrivait pas à croire que c'était sa fille.

Margaret et lui avaient essayé pendant des années d'avoir des enfants. Ils avaient dépensé une petite fortune en traitements de fertilité et en tentatives de conception. Ce n'est que lorsqu'ils avaient complètement renoncé que Margaret était tombée enceinte. On disait que ça arrivait parfois comme ça.

Isabel était la meilleure chose qui soit jamais arrivée à Walker. Et pour être honnête, il n'avait jamais pensé une seule seconde que Rory Murphy était assez bien pour elle. Mais il avait laissé couler. Il savait qu'il valait mieux ne pas exprimer sa désapprobation. C'est comme ça qu'il avait conquis Margaret. Son père lui avait interdit de le voir quand ils étaient au lycée. Dès qu'ils avaient eu leur diplôme, ils s'étaient enfuis pour se marier. Le fruit défendu, tout ça.

Il s'était dit qu'il ferait semblant de soutenir la carrière du petit Murphy pour rendre Isabel heureuse, mais qu'au final, elle se lasserait de lui. Elle

finirait par comprendre qu'elle était destinée à mieux. Il l'emmènerait en Europe pour l'été et lui présenterait de vrais hommes, des hommes riches et puissants qui avaient réussi. Comparé au petit intello de Murphy, elle ne résisterait pas. Impossible.

Le gamin était un type bien, il n'était simplement pas assez bien pour Isabel.

Il avait espéré que la relation se terminerait d'elle-même, à l'initiative d'Isabel. Jamais au grand jamais Rory ne romprait avec elle, donc il n'avait jamais eu à s'inquiéter qu'elle ait le cœur brisé. Jusqu'à maintenant.

Walker avait dû prendre beaucoup de décisions difficiles au cours de sa carrière, et celle-ci allait en être une de plus. Assis derrière son bureau, il inspira profondément, retint son souffle, puis expira bruyamment. Il avait ses ordres.

Carter Barclay avait été clair.

Rory Murphy avait couru après Stella LaRosa et lui avait donné son numéro de téléphone. Walker avait vu les images de vidéosurveillance de ses propres yeux. C'était compromettant. Ça devait disparaître. Et le gamin avec.

Il sortit son téléphone jetable d'un tiroir verrouillé de son bureau et composa le numéro.

— Il est temps de s'occuper du gamin.

— On n'en a pas déjà discuté ? dit le tueur à l'autre bout du fil, agacé.

— Je veux juste m'en assurer. J'en ai besoin rapidement.

— Dans combien de temps ?

— Avant l'aube, si possible.

— Ça marche.

— Faites en sorte que ça ressemble à un accident, ordonna Walker.

Il s'étrangla un peu sur ses mots.

Le tueur resta silencieux un instant.

— Ça coûtera plus cher pour faire passer ça pour un accident.

— Peu importe, dit Walker avec une grimace.

— Faites-le, c'est tout.

Il raccrocha et jeta un regard furtif autour de lui. Si son bureau était sur écoute, il aurait été arrêté depuis longtemps. Mais peut-être qu'on avait installé quelque chose de nouveau. Non. Il était juste parano.

Tout le monde était parti depuis des heures, y compris Rory Murphy.

En plus de tout le reste — consoler sa fille effondrée et assister aux funérailles d'un homme qui avait pour ainsi dire commis une trahison envers lui —, Walker allait aussi devoir trouver un nouvel assistant. Bon sang. Comment tout cela avait-il pu déraiper à ce point ?

Il n'avait toujours pas compris comment Bellamy avait découvert le pot aux roses. Walker arpentait son bureau.

Il devait partir immédiatement pour se constituer un alibi, et trouver un endroit très fréquenté. Personne ne le soupçonnerait jamais, mais ça ne faisait pas de mal de brouiller les pistes au cas où tout partirait en vrille.

Il appela un vieil ami.

— Je suis au bureau. Tu peux me retrouver au White Horse dans dix minutes ?

Le White Horse était le genre d'endroit où la présence de Walker ne passerait pas inaperçue. D'habitude, il ne s'encanailla pas ainsi, mais ça ne nuirait pas à sa réputation. De temps en temps, il faisait un tour au bar, histoire de montrer qu'il n'était pas au-dessus de ses électeurs. Beaucoup de ses collègues moins en vue s'y trouveraient, et tous se presseraient autour de lui pour capter son attention et s'attirer ses bonnes grâces.

Son ami accepta, et il raccrocha. Il ne lui faudrait que quelques minutes à pied pour rejoindre le bar, situé presque en face de son immeuble.

Il se tourna vers la fenêtre pour contempler la ville en contrebas. Mais les vitres de son bureau, obscurcies par la nuit, ne lui renvoyaient que son propre reflet. Pas ce qu'il avait envie de voir en cet instant.

Ce n'était pas un moment dont Alec Walker pouvait être fier. Pour sauver sa peau, il allait devoir briser le cœur de sa petite fille, même s'il pensait que c'était pour son bien.

Il se rappela qu'au fond, Rory Murphy était un gamin correct, mais Isabel pouvait trouver mieux. Elle devrait vraiment épouser quelqu'un au-dessus de sa condition. Un homme plus âgé, déjà riche et qui avait réussi. Murphy ne serait jamais ni l'un ni l'autre.

Au fond, il rendait service à sa fille, mais il grimaça en pensant à combien elle allait souffrir. Il n'avait jamais voulu qu'elle ait le cœur brisé. Depuis sa naissance, il avait tout fait pour que cela n'arrive jamais. Maintenant, il n'avait plus le choix.

Tout ça pour le bien commun, Walker.

Sans compter qu'Isabel aurait le cœur encore plus brisé si son père finissait en prison et que son héritage était confisqué par les autorités.

38

RORY SE TENAIT dans le coin le plus éloigné de la salle de sport, attendant que la presse à jambes se libère. Il sifflotait doucement, mais s'arrêta net quand un type aux poids libres lui lança un regard noir.

Aller à la salle de sport était un mal nécessaire.

Contrairement à la plupart des hommes ici, Rory ne soulevait pas de poids pour se muscler ou prendre du volume. Il le faisait parce que c'était bon pour la santé. Même s'il était jeune, il savait qu'entretenir sa musculature lui serait utile en vieillissant.

Il voulait être le genre de père qui pourrait jouer au parc avec ses enfants et, un jour, ses petits-enfants. Il ne voulait pas ressembler à son père, qui ne prenait pas soin de lui et avait passé une grande partie de l'enfance de Rory affalé dans un vieux fauteuil élimé à regarder des rediffusions de sitcoms. Il n'avait pas eu une mauvaise enfance, juste une enfance où il s'était senti invisible.

S'il posait une question à ses parents, ils répondaient, mais pour l'essentiel, chacun vivait sa vie de son côté. Sa mère était souvent alitée à cause de ses migraines, alors il avait appris très tôt à cuisiner et à se débrouiller seul. Ce n'était pas si mal. Ce n'étaient pas de mauvaises personnes. Ils ne savaient simplement pas faire autrement.

Aurait-il dit que son père était un bon père ? Non. Mais Rory était déterminé à être un bon père, présent. Non, Rory *allait* être un bon père. C'était tout ce qu'il avait vraiment toujours voulu : épouser une femme bien et avoir un fils. Il s'imaginait lui lancer des balles de baseball et même lui apprendre à jouer aux échecs.

— Hé !

Rory sursauta, tiré de ses pensées par un type baraqué.

— Tu utilises ça ?

Rory regarda autour de lui, désorienté l'espace d'une seconde, puis comprit qu'il était appuyé contre un appareil. Il s'écarta précipitamment.

— Non, désolé.

— Pas de souci, dit l'autre type avec un sourire.

Rory fit une grimace gênée, puis remarqua que la presse à jambes était libre.

Trente minutes et cinq appareils plus tard, Rory termina son entraînement et hésita : prendre sa douche ici, à la salle, ou rentrer à pied chez lui, à quelques rues de là, où il pourrait prendre une douche plus longue et utiliser tous ses produits capillaires en toute tranquillité. Parfois, il faisait tellement lourd dehors que ça ne valait même pas la peine de se doucher à la salle, parce qu'après le trajet à pied, il se sentait crasseux et prêt pour une nouvelle douche.

De toute façon, Isabel était occupée ce soir. Elle allait essayer des robes de mariée avec sa mère. Rien que de l'imaginer dans une robe de mariée lui gonflait le cœur de bonheur. Qu'avait-il bien pu faire pour mériter l'amour de cette femme ? Elle était sa reine. Il consacrerait toute sa vie à la rendre heureuse. Bon sang, il consacrerait toute sa vie rien qu'à la voir sourire.

Isabel était un ange sur terre.

Il décida de faire l'impasse sur la douche à la salle et de rentrer à pied. Il se doucherait chez lui, puis travaillerait sur un poème qu'il peaufinait depuis quelque temps pour l'offrir à Isabel le matin de leur mariage. Après avoir rencontré Isabel, il s'était remis à écrire de la poésie, comme au lycée. Quelque chose en elle avait réveillé cette passion. Tout ce qu'il voulait, c'était lui écrire des poèmes d'amour.

L'autre soir, il en avait commencé un et s'était retrouvé bloqué de façon inattendue sur un passage. Ce qu'il avait écrit ne rendait tout simplement pas justice à l'immensité de ses sentiments pour elle — il savait qu'il pouvait faire mieux.

En sortant du vestiaire, il bouscula distraitement un homme. Celui-ci avait une expression étrange.

— Désolé, mec. Je ne faisais pas attention.

L'homme avait l'air sur le point de le frapper. Rory recula. À cet instant, un groupe d'hommes en maillots de bain mouillés entra dans la salle en

parlant et en riant bruyamment. L'autre homme tourna les talons et s'éloigna.

Seigneur ! Rory avait vraiment eu peur l'espace d'un instant.

En sortant dans l'air frais de la nuit, Rory s'arrêta sur le trottoir. Sans trop savoir pourquoi, il sortit son téléphone.

Il tapa rapidement.

— Isabel, tu es l'amour de ma vie.

Puis il appuya sur Envoyer. Il ne savait pas trop pourquoi, mais il en avait ressenti le besoin.

Souriant, il prit le chemin du retour, songeant à la chance qu'il avait. La vie était incroyable. Il allait épouser la femme de ses rêves. Il avait un excellent travail et de bonnes chances de gravir les échelons, avec ou sans Walker. Mais Walker avait mentionné des aspirations présidentielles l'autre jour et parlé d'emmener Rory dans l'aventure. Rory s'imaginait un avenir où il serait secrétaire d'État, ou quelque chose d'encore plus extraordinaire.

Il quitta la rue animée pour s'engager dans une zone d'entrepôts. Il n'avait jamais aimé ce passage désert sur son trajet, mais c'était court, et il serait bientôt de retour dans un quartier résidentiel animé. Il pressa le pas, encore un peu secoué par l'étrange rencontre à la salle.

Au début, Rory crut qu'il se faisait des idées, mais il comprit rapidement que quelqu'un le suivait dans la rue sombre. Il fit volte-face et vit une silhouette sombre qui courait vers lui. Il pivota et détala, lâchant instinctivement son sac de sport. La peur décupla son adrénaline, et il courut plus vite qu'il ne l'avait jamais fait de sa vie, le cœur battant dans sa gorge.

Il était presque au bout de la rue et entendait des gens parler quand il sentit plusieurs piqûres dans son dos. Comme la fois où il s'était fait piquer par une demi-douzaine d'abeilles. Il commença à crier quand une douleur atroce lui transperça le flanc.

La douleur le mit à genoux. Il leva les yeux et vit un homme brandissant un énorme couteau qui brillait dans la nuit, captant un rayon de lumière venu d'on ne sait où.

Rory reconnut immédiatement l'homme qui se dressait au-dessus de lui.

— Vous êtes le type de la salle de sport, gémit-il. Pourquoi ?

L'homme était penché au-dessus de lui quand retentit soudain un brouhaha de rires et de conversations. Une porte venait de s'ouvrir à

proximité, et des gens commençaient à sortir en masse. C'était la sortie d'un théâtre. L'homme tourna les talons et s'enfuit.

Rory voulut appeler à l'aide, mais avant même d'avoir pu ouvrir la bouche, tout devint noir.

39

LES HOMMES en charge lui avaient fourni une accréditation de sécurité qui lui permettait, lorsqu'il arrivait à l'aéroport Ronald Reagan, de passer rapidement devant les longues files d'attente pour l'enregistrement et la sécurité et de se présenter directement au contrôle. L'agent qui vérifiait sa pièce d'identité et sa carte d'embarquement leva les yeux vers lui une seconde, mais ne lui demanda pas de retirer ses lunettes de soleil noires.

En plus de ses lunettes de soleil, il portait un bonnet noir et assez de barbe de trois jours pour ne pas avoir de traits vraiment marquants. Son sweat à capuche était remonté sur son cou et légèrement trop grand, dissimulant ainsi sa carrure musclée et imposante. Il portait des bottes à embout d'acier, mais son niveau d'accréditation lui permettait d'éviter le détecteur de métaux.

Quelques agents de la T.S.A. lui jetèrent des regards en coin alors qu'il passait devant eux à grandes enjambées. Il savait qu'ils se demandaient qui il était. Ils devaient probablement supposer qu'il était l'un des leurs – peut-être un marshal de l'air fédéral embarquant pour son travail : assurer la sécurité des passagers.

Son accréditation lui permettait de transporter son Glock 26, glissé dans sa ceinture et plaqué contre le creux de ses reins. Toujours prêt à faire face à l'imprévu, son étui de cheville contenait un SIG-Sauer P229. Une matraque télescopique et une paire de menottes étaient fixées à sa hanche. Pour compléter son équipement dissimulé, il avait un couteau pliant et des colliers de serrage. On ne savait jamais quand ils pouvaient s'avérer utiles.

Le couteau de chef qu'il avait utilisé sur le gamin gisait au fond du Potomac. Il avait porté un masque en silicone réaliste conçu par un artiste

d'effets spéciaux d'Hollywood lorsqu'il avait acheté le couteau chez Williams-Sonoma à Arlington plus tôt dans la journée. Il n'avait eu besoin d'aucune de ces armes pour s'occuper du gamin.

Alors qu'il passait devant les différentes portes d'embarquement en direction de son vol de nuit pour la Californie, une femme attira son regard. L'espace d'une seconde, il avait cru que c'était Stella – la Rose Noire.

Cette femme avait les mêmes yeux noirs et les mêmes cheveux sombres et soyeux. Elle portait quelque chose que Stella n'aurait jamais porté – un pantalon habillé noir, des escarpins à talons hauts et un chemisier en soie noué au cou. C'était bien trop conservateur et bon chic bon genre pour Stella.

Il retirait ce qu'il venait de penser. Stella pourrait porter quelque chose comme ça en déguisement lors d'une mission, mais jamais par choix. La Stella qu'il avait étudiée porterait un pantalon de cuir noir avec des bottes à talons hauts et un chemisier en soie largement déboutonné. Elle respirait la sensualité, ce qui la rendait encore plus dangereuse, à bien y réfléchir.

Pourtant, cette femme le fixait. Il sentait son regard lui transpercer le dos alors qu'il faisait la queue pour prendre un café à un kiosque. Il la sentit à côté de lui avant même de la voir.

— Ça va vous empêcher de dormir toute la nuit, dit-elle d'un ton léger.

— En effet, dit-il en lui adressant un sourire.

C'est tout ce qu'il avait fallu – sa voix grave et rauque, son sourire ravageur – et les joues de la femme s'empourprèrent.

— Où allez-vous, ma belle ?

— San Francisco.

— Ça doit être mon jour de chance.

Nouveaux rougissemments.

— Ou le mien, dit-elle d'un ton léger.

Bingo.

— Il se trouve que le siège à côté du mien en première classe est libre. Vous devriez peut-être me rejoindre ?

— Comment savez-vous que je ne suis pas déjà en première classe ? dit-elle d'un air malicieux.

Il sourit. Il aimait son culot.

Mais il ne lui dit pas qu'il savait qu'elle n'était pas en première classe parce qu'il avait repéré que son sac à main était un Michael Kors et non un Balenciaga, ou plus vraisemblablement dans son cas, un Fendi.

— Eh bien, ma chère...

Il prit son café des mains du vendeur.

— N'hésitez pas à passer me voir à ma place après l'embarquement.

— J'y réfléchirai.

Elle s'éloigna.

Il sourit. Il avait maintenant des projets pour le lendemain matin et un moyen d'évacuer la tension accumulée. Si la lumière était tamisée, il pourrait imaginer que cette femme était la Rose Noire, le dernier membre de l'équipe d'opérations clandestines encore en vie.

* * *

Le soleil se levait à peine lorsqu'il parcourut du regard son appartement californien une dernière fois.

Depuis l'embrasure de la porte, il parcourut la pièce du regard pour s'assurer qu'il ne restait que les cartons empilés qui lui avaient servi de lit et quelques bidons d'eau qui avaient assuré sa subsistance. Le coffre contenant ses armes avait été chargé dans la voiture qu'il avait achetée en liquide ce matin-là. Il avait fourré ses vêtements de rechange dans le sac à dos qu'il portait.

Il voyageait léger, et c'était ainsi qu'il aimait vivre.

De sa main gantée, il tira la porte jusqu'à ce qu'elle se verrouille. Une fois dehors, il jetterait les gants. Il avait pris soin d'essuyer toutes les surfaces de la pièce – fenêtres, porte, sol et murs. C'était une habitude. Il s'était limé les empreintes digitales depuis longtemps.

Il savait qu'il aurait dû étrangler cette conne avec sa cage à oiseaux au bout du couloir pour qu'elle ne puisse pas le décrire. Cependant, quand il avait frappé à la porte, personne n'avait répondu. Il avait croché la serrure et trouvé l'appartement vide. Tant mieux.

La chance était de son côté. Elle vivrait un jour de plus. Mais uniquement parce qu'il avait assouvi ses pulsions plus tôt avec le sosie de Stella. Il l'avait suffisamment terrorisée pour qu'elle ne le dénonce jamais aux autorités. Il l'avait convaincue qu'il était un terroriste et lui avait dit que si elle l'ouvrait, il tuerait ce mignon petit neveu dont la photo trônait sur le réfrigérateur de son pathétique petit studio.

À présent, alors qu'il roulait vers le Bay Bridge qui le mènerait à San Francisco, une étrange vague d'exaltation le traversa. Il ne restait plus qu'une chose à faire avant de quitter ce pays brisé pour de bon.

Le moment était venu.

L'anticipation avait atteint son paroxysme. Les activités du matin avaient été l'apéritif pour aiguïser son appétit. Il ne pouvait plus différer. Il ne voulait plus différer. Il avait trouvé des excuses auprès de ceux qui dirigeaient, et ils l'avaient laissé faire jusqu'à présent.

Il savait que c'était parce qu'ils avaient peur de lui. Il était plus puissant qu'eux, et c'était un tueur. Ils se croyaient durs, mais ils payaient d'autres pour se salir les mains à leur place. Et même s'ils payaient quelqu'un pour l'éliminer, ça n'arriverait pas. Il n'y avait qu'une poignée de personnes au monde aussi douées que lui dans son domaine.

Si un contrat était lancé contre lui, il le saurait. Il avait suffisamment de contacts sur le dark web. Personne ne réussirait à le surprendre pour l'éliminer. Il ne doutait pas d'être celui qui détenait tout le pouvoir désormais. Bientôt, il leur montrerait qui commandait vraiment.

Il avait effectué le dernier dépôt sur son compte bancaire suisse. La dernière pièce était en place. Une fois cela fait, il pourrait disparaître à jamais. Il ne restait plus qu'un démon aux cheveux noirs.

Stella LaRosa. La Rose Noire.

40

C'ÉTAIT PRESQUE impossible à croire, mais personne — ni sa mère, ni son père, ni son rédacteur en chef — ne savait que Stella avait été arrêtée pour meurtre.

Al l'avait déposée chez ses parents.

— Dis-leur que tu t'es fait agresser et que je t'ai récupérée à l'hôpital. Dis-leur que tu n'as rien dit parce que tu ne voulais pas les inquiéter. Dominic te contactera.

Stella resta là quelques secondes, regardant sa voiture s'éloigner. Que se passait-il ?

Au lieu d'entrer, elle appela un Uber et redescendit la longue allée jusqu'à la rue pour attendre. Sa mère perdrait la tête si elle voyait Stella dans cet état, le visage et le corps couverts d'ecchymoses et de sang.

Deux heures plus tard, Stella entra dans la salle de rédaction. Il lui avait fallu près de trente minutes sous la douche avant que l'eau au fond de la baignoire cesse de former des tourbillons roses. Une fois l'eau redevenue claire, elle ferma enfin les robinets avec des doigts tout fripés.

Elle avait appelé Garcia en chemin.

— Je ne veux pas te faire peur quand j'arrive, mais j'ai l'air un peu amochée. Je me suis fait agresser hier soir.

— Oh non ! Ça va ?

Elle y réfléchit quelques secondes, puis répondit honnêtement.

— Ouais, ça va. Juste un peu courbaturée.

— J'allais t'appeler, dit-il.

Stella grimaça. Il savait qu'elle avait été arrêtée pour meurtre, et il savait probablement qu'elle mentait à propos de l'agression.

— Il faut que je te voie dès que tu arrives. Grande salle de conférence.

— Je vais me faire virer ?

— Quoi ? Non, dit-il. Je viens d'avoir des nouvelles de l'éditeur et on va changer de cap.

— Merde.

— Viens me voir dès que tu arrives.

Elle y fut dans l'heure.

Garcia se leva quand il la vit entrer. Elle le suivit jusqu'à la salle de conférence.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit-elle en claquant la porte derrière elle.

— J'ai reçu un appel comme quoi tu aurais, disons, « fait irruption » dans le bureau du député Alec Walker l'autre jour et que tu l'aurais accusé de toutes sortes de choses.

— J'ai simplement dit la vérité.

— Collins, je préfère d'habitude te dire de lever le pied plutôt que de te pousser à foncer, mais là, ça m'a mis dans une sale posture.

— Comment ça ? demanda Stella en fronçant les sourcils.

— J'ai peut-être nié que c'était toi parce que tu ne m'avais jamais dit que tu y allais.

— Oh non.

— Ouais.

— Je suis désolée. Je ne voulais pas t'impliquer, c'est tout.

Ça lui avait échappé.

Garcia fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que ça veut dire, bon sang ?

Stella souffla bruyamment et secoua la tête.

— C'est compliqué.

— Crache le morceau.

— Je ne veux pas mettre ta famille en danger.

— C'est si grave que ça ?

— Ouais.

— C'est pour ça que tu as l'air de t'être fait renverser par un camion ?

— À peu près.

Garcia serra les lèvres et secoua la tête. Stella le fixa quelques secondes, essayant de lui transmettre par la pensée de laisser tomber. *Laisse tomber*, se répétait-elle.

— Je n'ai pas besoin que tu me protèges.

— Eh bien... on va devoir convenir qu'on n'est pas d'accord là-dessus, avec tout le respect que je te dois.

Garcia croisa les mains.

— Je pense qu'il est temps qu'on joue cartes sur table tous les deux.

Stella se tortilla sur sa chaise et jeta un coup d'œil vers la fenêtre, cherchant son salut dans la salle de rédaction animée.

— Rien là-bas ne va te sauver.

— Je ne peux pas.

— Alors je vais commencer, dit-il. Je sais qui tu es. À toi.

Stella grimaça.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Elle savait parfaitement ce que ça voulait dire.

— Je suis un homme de presse. Mon père et son père avant lui étaient des hommes de presse. La première chose que je fais quand un CV arrive sur mon bureau, c'est creuser. Et creuser profond. La Sécurité intérieure n'a rien à m'envier.

Stella secoua la tête et demanda avec méfiance :

— Qu'est-ce que tu as trouvé ?

— Headway, chuchota-t-il.

Stella ferma les yeux et secoua la tête un instant, puis les rouvrit et croisa son regard.

— C'est trop dangereux pour toi de prononcer ce mot en ce moment.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tous les membres de cette équipe sont morts sauf moi. Ils ont été éliminés un par un, à commencer par le meurtre de l'entrepôt. Et tous ceux qui ont essayé de creuser, comme tu dis, ont fini morts. Des flics. Des agents de la CIA.

Garcia émit un sifflement grave.

— Et des assistants parlementaires.

— Quoi ? fit Stella.

— L'assistant de Walker. Il a été tué hier soir. Poignardé lors d'un braquage interrompu par des gens qui sortaient d'un spectacle.

— Non !

— J'en ai bien peur.

— Incroyable.

— Tu dois laisser tomber. Abandonne l'histoire du pétrole parce que d'une manière ou d'une autre, tout est lié.

Stella le dévisagea un long moment.

— Si vous savez tout cela, alors vous comprenez la gravité de la situation.

— Oui, je comprends.

— Alors comment peut-on laisser tomber ? Ce n'est pas notre responsabilité ?

— Si. Mais il faut attendre que la pression retombe un peu, dit-il.

— Vous pouvez au moins faire ça ?

— Je ne sais pas.

— Avec un peu de chance, ça leur fera croire que vous avez abandonné, ou que vous m'écoutez quand je vous dis de laisser tomber. Ils ne savent pas que je suis au courant. Je les ai convaincus que vous m'écouteriez.

— Mais c'est une ruse, n'est-ce pas ? demanda Stella.

— On laisse tomber pendant un moment, mais ensuite on s'y remet, c'est ça ?

— Exactement.

Elle hocha la tête.

— Marché conclu.

— Maintenant, allez couvrir quelque chose d'ennuyeux, comme l'arrestation d'un braqueur de banque qui était en fait le P.-D.G. d'une start-up de San Jose.

— D'accord.

Plus tard dans la soirée, après avoir envoyé quelques brèves, Stella vérifia ses e-mails une dernière fois avant de se déconnecter. Il y avait un message de ce journaliste de l'AP qu'elle avait rencontré à la conférence de presse sur l'homicide de Bellamy, Wade Swierczy.

Salut, je dois te parler de ce meurtre qu'on a tous les deux couvert. Il y a quelque chose que tu dois savoir.

Le cœur de Stella s'emballa. Il savait quelque chose sur le meurtre de Bellamy. L'excitation se mêlait à l'inquiétude. Savait-il dans quoi il s'engageait ?

Elle répondit aussitôt.

Ne dis rien à personne. C'est très dangereux. Appelle-moi à ce numéro.

Puis elle appuya sur Envoyer.

Gardant son portable à portée de main au cas où le journaliste appellerait, Stella quitta la salle de rédaction et sortit dans la nuit noire.

Morose et seule, elle décida de faire l'impasse sur l'hôpital et de passer plutôt au magasin d'alcools.

La surveillante qui répondit au téléphone connaissait désormais la voix de Stella, si bien que lorsque celle-ci dit bonjour, elle répondit :

— Je suis désolée ma chérie, aucun changement.

— Merci, répondit Stella.

— Je ne pourrai pas passer ce soir.

— D'accord. Je vous appellerai si quelque chose change. Donnez-moi votre numéro.

Stella lui dicta son numéro puis la remercia.

— S'occuper d'un proche, c'est épuisant, je sais, dit l'infirmière.

— Prenez votre soirée et faites-vous plaisir.

— Merci.

Stella raccrocha. Elle n'était pas une proche aidante. Elle était une sex-friend qui culpabilisait.

Après avoir pris un pack de six bières au lieu de son bourbon habituel, Stella s'enveloppa dans une couverture et monta sur le toit de son immeuble. Elle vida les bouteilles une à une sous la pleine lune.

— Un de moins ! cria-t-elle dans la nuit déserte, et elle lança la bouteille sur le toit. Elle se brisa contre le mur en béton de la cage d'escalier.

— Merde !

Elle savait qu'elle devrait revenir en plein jour pour tout nettoyer. *Quelle idiote.*

Le regard fixé sur la lune, Stella se souvint du temps où Nick et elle avaient grimpé sur un toit à Falloujah pour boire de la bière sous la pleine lune. Était-ce pour cela qu'elle avait acheté de la bière et était montée sur le toit au lieu d'aller voir Griffin ? Même son inconscient jouait contre elle.

Pendant quelques secondes, elle s'autorisa à ressentir la douleur d'avoir perdu Nick. Il avait été tout ce qu'elle avait toujours désiré. Redoutable et impitoyable avec les autres, il était doux et tendre avec elle dans l'intimité.

Les nuages avaient roulé depuis la baie, voilant la lune et la plongeant dans l'obscurité. Des larmes coulaient sur ses joues. Ils étaient tous partis à présent. Nick avait été l'amour de sa vie.

Et elle savait qu'elle ne s'en remettrait jamais.

41

ENCORE IVRE, Stella descendit en titubant jusqu'à son appartement et consulta son portable. Le journaliste de l'AP ne l'avait toujours pas rappelée.

Désemparée, elle déterra son ordinateur portable Headway. Peut-être que l'assistant parlementaire avait envoyé un dernier message susceptible de révéler l'identité de son tueur. Elle lui devait au moins ça avant de « faire semblant » de laisser tomber l'affaire.

En se connectant, elle n'en crut pas ses yeux : un message était arrivé une heure plus tôt. Elle le fixa longuement avant de l'ouvrir.

Elle cliqua dessus et resta stupéfaite par ce qu'elle lut.

Combien d'autres personnes doivent mourir, te demandes-tu ? Je peux te répondre. Une seule. Devine qui ?

C'était le tueur depuis le début. Elle avait cru que c'était l'assistant.

Elle tapa trois mots en réponse : *Qui êtes-vous ?*

Même si elle commençait à voir double à cause de la fatigue et de l'alcool, elle fixa l'écran, suppliant mentalement le tueur de lui répondre. L'alcool faisait son effet, et Stella avait sommeil, si bien qu'elle avait du mal à garder les yeux ouverts. Elle se réveilla en sursaut, se rendant compte qu'elle s'était assoupie. Un nouveau message était arrivé.

On se voit demain. Consulte tes e-mails à 23 heures.

Le lendemain matin, elle se réveilla à six heures, avec une légère gueule de bois mais déterminée. Elle avait fait un rêve sombre au sujet de Nick.

Dans son rêve, un Nick éventré l'avait guidée à travers les rues de Syrie. Chaque fois qu'elle pensait l'avoir rattrapé, il disparaissait derrière un autre bâtiment. Finalement, à bout de souffle après l'avoir poursuivi, Stella tourna

au coin d'une rue et se retrouva dans une impasse. Les trois côtés étaient bordés de grands immeubles sans fenêtres ni portes. Au fond de l'impasse se trouvait un petit pupitre d'écolier avec un ordinateur portable dessus. Elle s'en approcha avec appréhension. Quand elle l'atteignit, elle toucha la souris et l'écran s'anima. Le logiciel de reconnaissance faciale qu'elle avait utilisé pour traquer Matthew s'afficha.

Mais ensuite apparut sur l'écran une photo de Walker et du Pétrolier.

C'est à ce moment-là qu'elle s'était réveillée en sursaut — c'était la solution. Elle saisirait leurs deux visages et paramètrerait la recherche de sorte que si quelqu'un apparaissait en lien avec les deux hommes, son visage s'afficherait.

Malgré les premiers élancements d'une sérieuse gueule de bois, Stella sauta du lit et récupéra son ordinateur portable Headway. Au bout d'une demi-heure environ, elle parvint à configurer le programme de recherche pour trouver quelqu'un — ou plusieurs personnes — que les deux hommes avaient en commun ou avec qui ils avaient été vus.

Elle venait de se préparer une tasse de café et d'avaler de l'ibuprofène quand les résultats arrivèrent. Il y avait plusieurs photos à passer au crible. Plissant les yeux — sa gueule de bois était si forte que la simple lumière du jour lui faisait mal —, Stella tria les résultats. Puis elle trouva.

Elle se cala dans son siège et sourit.

— Je te tiens.

Quand son téléphone bipa, elle baissa les yeux : c'était un texto du journaliste de l'AP. Elle le lut et écarquilla les yeux. Cela expliquait tant de choses et complèterait parfaitement son article. Elle s'assit et se mit à écrire. Après quatre heures supplémentaires à rédiger un article qui reliait tous les éléments de sa théorie, elle en imprima plusieurs exemplaires.

Avant de prendre sa douche, Stella glissa l'un des articles dans une enveloppe et descendit en courant jusqu'à la boîte aux lettres du coin, en chemise de nuit et pieds nus, ses cheveux rivalisant avec ceux de Méduse. Puis elle monta sur le toit et redescendit en courant. Une fois cela fait, elle se permit enfin de s'asseoir et de souffler. Maintenant, quoi qu'il arrive, elle avait pris ses précautions. Apercevant son reflet dans le miroir de l'entrée, elle éclata d'un rire nerveux. Elle avait l'air aussi folle qu'elle se sentait.

Ses yeux étaient maculés de noir par les restes du maquillage de la veille. Son visage était encore couvert de bleus après ses passages à tabac. Son corps était endolori et raide. Ce n'était pas le moment idéal pour

rencontrer un tueur. Elle n'était pas au meilleur de sa forme, mais elle n'avait pas le choix.

Fouillant dans son sac, elle en sortit le téléphone jetable que Mazzoli lui avait donné. Il l'avait appelée la veille au soir, quand elle était sur le toit.

Elle le rappela.

— Je voulais prendre de tes nouvelles, dit-il. J'ai appris que tu étais sortie.

— Pas grâce à toi.

— Je dois jouer le jeu si je veux t'aider là-dessus. Personne ne doit savoir que je t'aide. Qu'est-ce que j'étais censé faire ? Ne pas exécuter le mandat d'arrêt ? Te laisser filer ? Ta nièce a dit qu'elle t'avait vue avec le bidon d'essence.

— Ça ne prouve pas que je l'ai tué.

— Ça fait mauvais effet, mais la bonne nouvelle, c'est que les charges ont été abandonnées. Ton oncle a des relations haut placées dans cette putain de ville corrompue.

Stella poussa un long soupir.

— Écoute, je suis de ton côté.

— Ah oui ?

— Bon sang, oui. J'appelais pour savoir si tu allais bien.

— C'est toi qui m'as arrêtée, donc tu sais que je ne vais pas bien. Ils m'ont tabassée, et ensuite quelqu'un d'autre a décidé de me refaire le portrait.

Quelques secondes de silence, puis Mazzoli s'éclaircit la gorge.

— Stella-pas-de-Sicile, toi et moi savons très bien que je faisais mon boulot.

— Peu importe.

— Je me suis occupé de ces flics. Ils ne seront plus dans les rues avant un bon moment. Et ouais, j'ai appris qu'ils avaient laissé Olivia s'en prendre à toi. J'ai passé un savon à qui de droit. Je peux faire en sorte qu'elle soit punie, si tu veux.

— C'est bon, dit Stella. Pas de rancune. Elle est toujours là-bas. Pas moi. J'espère que je ne l'ai pas trop amochée.

— Apparemment, elle a un respect fou pour toi.

— Tant mieux.

— J'ai une bonne nouvelle, aussi.

— Ah oui ? fit Stella.

— Griffin. Il s'est réveillé.

Le soulagement l'envahit.

— Ça, c'est une bonne nouvelle.

— Mais il y a toujours de mauvaises nouvelles, pas vrai ? Cette affaire n'en finit pas. Je regardais les infos. J'ai vu que l'assistant parlementaire s'était fait descendre.

Stella sentit une boule dans sa gorge, quelque chose qui l'empêchait d'avaler. Elle parvint finalement à murmurer :

— Oui.

— D'après ce que j'ai pu découvrir, toute cette affaire remonte à cette fusion pétrolière dont on parle aux infos.

Stella secoua la tête.

— Bon sang, Mazzoli, pourquoi n'êtes-vous pas inspecteur ? Ils gaspillent votre talent comme sergent de patrouille.

— À qui le dites-vous.

— Comment diable avez-vous découvert tout ça sans finir lesté de briques au fond de la baie ?

— La journée n'est pas finie, dit-il. J'ai fait quelques recoupements.

— Ah oui ?

— Ce politicien ? Il est de mèche avec le magnat du pétrole qui a obtenu les droits sur les champs pétrolifères syriens.

— C'est ce que je pense, dit Stella.

— Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est ce que le membre du Congrès a fait pour le magnat du pétrole.

— Je n'arrive pas à le comprendre non plus, dit Stella. Il y a des responsables du gouvernement syrien qui roulent maintenant dans des voitures plus luxueuses, prennent des vacances de luxe, envoient même leurs enfants dans des pensionnats chics. Tout ça sur une période de trois mois. Et ils ont tous supervisé l'approbation de la vente au magnat du pétrole, Carson Barclay.

— Ils ont été achetés par le magnat du pétrole ?

— On dirait bien, dit Stella. J'ai une théorie...

— Je vous écoute.

— Il y a un type, un Syrien, qui apparaît aux côtés des trois protagonistes.

— Apparaît ?

— J'ai trouvé des photos de ce type, Basheer el-Mirza, en arrière-plan sur des clichés des trois responsables du gouvernement syrien. À des réunions de famille. À des événements officiels. À des collectes de fonds. Il les connaît tous.

— Continuez.

— J'ai retrouvé le même type sur une photo avec Walker il y a trois ans, lors d'un gala à Washington, et...

Mazzoli l'interrompt.

— S'il vous plaît, dites-moi que vous avez une photo de lui avec le Grand Méchant Pétrolier.

— Bingo ! dit Stella. Il y a deux mois, juste avant la vente, ils ont tous les deux séjourné dans la résidence du gouverneur en Floride le même week-end. On les a vus sur le même yacht avec d'autres Syriens importants. Je ne pense pas que ce soit une coïncidence.

— Certainement pas.

Ils restèrent tous les deux silencieux quelques secondes.

— Bon, le problème, c'est comment prouver tout ça, le faire savoir ? Je peux continuer à creuser, mais comme ça remonte si haut, j'ai le sentiment que tout ce que je découvrirai et que j'essaierai de révéler sera étouffé. Sans ménagement.

— Ouais, dit Stella. Ils n'hésiteront pas à vous tuer pour vous faire taire. On le sait tous les deux. Mais s'ils peuvent me tuer, ils ne peuvent pas tuer un article de journal.

— Personne ne tue personne.

— L'article est presque terminé. J'essaie juste de l'étoffer avec quelques faits supplémentaires. J'ai besoin d'accéder à des comptes bancaires suisses, et je ne sais pas comment m'y prendre. Je veux que l'article soit en béton avant publication.

Mazzoli resta silencieux un moment.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

— Je pensais juste à votre ami de la CIA. Je crois qu'il suivait la piste de l'argent. D'après ce que j'ai entendu, quelqu'un disait qu'il fouinait du côté des comptes offshore.

Stella secoua la tête : bien sûr, Harry avait eu une longueur d'avance sur eux.

— Vous pouvez me résumer ça clairement ? demanda-t-il.

— Walker a présenté le magnat du pétrole, Carter Barclay, à un intermédiaire en Syrie, Basheer el-Mirza. Cet intermédiaire a été grassement payé pour parler aux responsables du gouvernement syrien et faciliter la vente des champs pétrolifères à Barclay. Maintenant que Barclay les possède, il s'est lancé dans cette fusion pétrolière dingue. Pendant ce temps, Walker a dû être grassement rémunéré pour son rôle d'entremetteur.

— Et le lien avec votre tueur ?

— Mark Bellamy a découvert tout ça d'une manière ou d'une autre et allait tout révéler. Il avait rendez-vous avec un journaliste de l'AP le lendemain de son meurtre. Il allait tout débiller.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi tous les autres membres de votre équipe se faisaient descendre.

— J'y ai réfléchi, dit Stella. On était très soudés. Super soudés. Le tueur a dû supposer que Bellamy nous avait tous mis au courant puisqu'on avait tous ce lien particulier avec la Syrie. C'était notre dernière opération, et je ne sais pas comment, mais Harry m'a dit avant d'être tué que tout ça était lié à cette dernière mission horrible.

— Vous devez révéler tout ça au monde. Maintenant. Avant qu'ils ne vous trouvent. Avant qu'ils n'essaient de vous arrêter.

— Tommy ?

C'était la première fois qu'elle l'appelait par son prénom, mais elle voulait qu'il se souvienne de ce qu'elle allait dire.

— J'ai imprimé des copies du brouillon de mon article. J'en ai envoyé une chez ma mère. J'en ai aussi caché une autre dans mon appartement. Si vous soulevez la statue de la Vierge Marie dans le coin près de la fougère, vous la trouverez.

— Je ne savais pas que vous étiez catholique.

— Je ne le suis pas.

Plus maintenant.

— Pourquoi me dites-vous tout ça ?

— Si vous n'avez pas de mes nouvelles demain à midi, vous devez récupérer cet article et le remettre à mon rédacteur en chef. Il s'appelle Garcia. Ne faites confiance à personne d'autre.

— Qu'est-ce que vous avez en tête, bon sang ? Vous ne pouvez pas simplement le publier maintenant ?

— J'ai juste une dernière chose à vérifier, dit Stella avant de raccrocher.

42

STELLA ÉTAIT ÉPUISÉE émotionnellement, physiquement et mentalement.

Errant dans son appartement dans un état second, elle avait l'impression qu'il restait des choses à faire, mais elle savait qu'elle avait tout fait — et même plus.

Elle observa ce qui l'entourait et ses affaires comme si elle les voyait pour la dernière fois. Et elle savait que c'était peut-être le cas. Elle se demanda ce que sa mère dirait en entrant dans l'appartement. Les piles de livres. Le lubrifiant dans le tiroir de la table de nuit. Les médicaments sur ordonnance dans l'armoire à pharmacie. Les vêtements éparpillés partout, y compris le soutien-gorge rouge en dentelle et la culotte assortie. La boîte à chaussures avec des munitions sur l'étagère du haut de son placard. Le réfrigérateur vide. La vodka dans le congélateur. La plaque de cuisson impeccable, jamais utilisée. Autant d'indices sur qui était vraiment Stella — une personne que sa mère connaissait à peine.

Le pire serait la boîte qu'elle avait exhumée de l'étranger. Stella l'attrapa avec son ordinateur portable Headway et les fourra dans le placard sous l'évier, derrière la poubelle. Sa famille la trouverait de toute façon, mais au moins pas tout de suite.

Malgré sa fatigue croissante, elle s'étira et enchaîna quelques pompes et abdominaux. On aurait dit qu'elle se préparait pour une mission comme au bon vieux temps. À bien des égards, c'était identique. Mais c'était aussi bien pire et beaucoup plus grave.

Elle avait déjà risqué sa vie auparavant, ce n'était donc pas nouveau, mais là, c'était tout autre chose. Il s'agissait de se battre pour sa survie. Il ne

lui restait plus qu'à patienter. Et à s'assurer qu'elle serait aussi préparée physiquement que possible avant sa rencontre avec le tueur ce soir-là.

Une sieste s'imposait. Elle s'était entraînée, comme tout bon soldat digne de ce nom, à s'endormir sur commande. C'était une compétence de survie sur le terrain. Le manque de sommeil émoussait les sens et les réflexes, et parfois cette fraction de seconde où l'on prenait une décision, où l'on esquivait un coup, pouvait faire la différence entre la victoire et la défaite — entre la vie et la mort.

De plus, un peu de sommeil ferait sans doute taire le martèlement dans sa tête. Le mal de tête dû à sa gueule de bois et aux coups qu'elle avait reçus commençait à revenir, alors elle avala encore de l'ibuprofène et tira d'un coup sec les rideaux occultants de sa chambre.

Alors qu'elle était allongée là, s'efforçant de s'endormir, le souvenir d'un autre mal de tête lancinant lui revint sans qu'elle l'appelle. Ce jour-là, elle s'était réveillée avec une migraine atroce. La douleur semblait pulser au rythme du vrombissement sourd des pales d'un hélicoptère.

Elle cligna des yeux et les ouvrit ; la première chose qu'elle vit fut un plafond métallique. Alors qu'elle luttait pour se redresser, Stella se rendit compte qu'elle ne pouvait pas bouger. Elle était attachée. Pendant une fraction de seconde, elle fut désorientée. La dernière chose dont elle se souvenait était une explosion. Avant cela, elle n'arrivait pas à reconstituer les morceaux, mais quelque chose d'horrible s'était produit. Ses pensées avaient été si confuses, et sa tentative de se redresser n'avait fait qu'empirer les choses.

Réfléchis, s'était-elle dit.

Elle prit quelques inspirations profondes, et une image lui vint à l'esprit. Elle avait été en Syrie. En mission. Et puis l'explosion. Maintenant, elle était prisonnière. Mais ça n'avait pas de sens : pourquoi le Front al-Nosra la garderait-il en vie pour l'emmener quelque part en hélicoptère ?

C'est alors qu'elle remarqua la perfusion dans son bras gauche. Sur le mur métallique en face d'elle, elle vit une peinture à l'intérieur de l'appareil : un drapeau américain. Puis le déclic se fit. Elle était dans un AH-1Z Viper. Un hélicoptère d'attaque du Corps des Marines américains. Elle avait été secourue.

Allongée dans l'hélicoptère, des souvenirs l'assaillirent. Un cri lui échappa, mélange de gémissement et de sanglot. Le plafond de l'appareil fut remplacé par trois visages penchés sur elle. Trois hommes. Ils portaient des

casques, des uniformes de camouflage et des gilets pare-balles, et étaient armés de fusils automatiques d'infanterie M27.

Des Marines américains.

— Hé, Loïs Lane. T'as eu ton scoop ? lança l'un des Marines.

Il était penché au-dessus d'elle, un rictus aux lèvres. Sa voix suintait le mépris.

Elle le fusilla du regard.

— Désolé, on n'a pas pu trouver ton petit carnet parmi tous les cadavres, dit un autre en s'éloignant.

— Va en enfer, dit-elle.

Stella cligna des yeux, essayant de s'éclaircir les idées. Ce faisant, d'autres souvenirs commencèrent à lui revenir. Les coups de feu. Le carnage. Les cris. L'explosion. L'horreur la submergea.

— Où suis-je ? Où va cet oiseau ? demanda-t-elle en luttant pour se redresser.

Un seul Marine restait penché au-dessus d'elle ; il n'avait pas encore parlé.

— On est au-dessus de la mer Noire, en route pour Landstuhl.

Landstuhl était l'hôpital militaire américain en Allemagne.

— Où sont les autres ? Où est tout le monde ?

Où est Nick ?

Stella sentit le goût du sang dans sa bouche tandis qu'elle parlait.

— On est encore loin ! cria-t-il pour couvrir le bruit de l'hélicoptère.

— On va t'opérer dès qu'on arrive. T'as pris des éclats d'obus dans la jambe.

— Je me fiche de ma jambe ! cria-t-elle.

— Où sont tous les autres ?

Détestant la façon dont sa voix se brisa sur un sanglot à la fin de la question, elle arqua le cou, essayant de voir au-delà de lui, cherchant les autres qu'elle priait pour qu'ils soient à bord.

— C'est le seul hélicoptère de secours ? Il y en a d'autres ?

Le Marine se contenta de la fixer. Elle lutta à nouveau pour se redresser. C'est alors qu'elle comprit : ses bras étaient attachés à la civière. Elle avait des sangles aux poignets, aux chevilles, aux cuisses, à la taille et à la poitrine. Excessif.

— On a dû t'attacher, cria le Marine.

— Tu essayais d'étrangler l'infirmière. Et t'as collé un œil au beurre noir au caporal Dawson. T'as un sacré crochet du gauche.

Avec un petit rire, il désigna du menton un autre Marine hors de son champ de vision.

— Détachez-moi ! hurla Stella d'une voix suraiguë.

Elle tourna la tête, scrutant le reste de l'intérieur de l'appareil. Les trois Marines la fixèrent en retour. Les deux hommes dans le cockpit ne se retournèrent pas.

Elle serra les dents.

— Je vais te le demander une dernière fois, dit-elle, la voix chargée de fureur et de terreur.

— Où est le reste de mon équipe ?

Comme il ne répondait pas, elle se mit à hurler et à se débattre, tirant sur les sangles. Elle se cambra violemment et le pied à perfusion à côté d'elle se renversa.

La dernière chose qu'elle vit fut l'un des Marines qui enfonçait une seringue dans un port relié à sa perfusion. Puis tout devint noir.

43

SON ALARME LA RÉVEILLA à vingt-deux heures. Il lui restait encore une heure avant l'heure à laquelle le tueur avait dit qu'il enverrait son e-mail.

Elle se déshabilla entièrement et entra dans la douche. Après une quinzaine de minutes sous l'eau chaude, elle tourna le robinet jusqu'à ce que des aiguilles de glace martèlent son corps.

Stella leva le visage vers le pommeau de douche et, les yeux fermés, se força à imaginer que cette pluie glacée sur son visage était délicieuse et non atroce. Après quelques minutes de plus, elle ferma les robinets. Tout son corps vibrait d'énergie.

Elle se sécha vigoureusement puis enfila un legging épais et un soutien-gorge de sport. Dans son salon, elle enchaîna une série d'étirements puis quelques mouvements d'échauffement d'arts martiaux : elle courut sur place, lança des jabs et des crochets imaginaires face à son mur en miroir. Puis elle fit des abdominaux, des pompes et des tractions. Enfin, elle s'assit en tailleur sur le sol pour méditer avant une courte séance de yoga.

Quand elle se leva et jeta un coup d'œil à l'horloge, c'était l'heure. Elle enfila un pull épais et se dirigea vers son ordinateur portable Headway posé sur la table de la cuisine.

Elle l'ouvrit à vingt-deux heures cinquante-neuf. Quelques secondes plus tard, l'horloge afficha vingt-trois heures et un nouveau message apparut.

Larson House. 23 h 30. Seule.

Il était déjà sur place. Il voulait s'assurer qu'elle n'aurait pas le temps de le devancer ou d'y envoyer quelqu'un d'autre avant elle.

Soudain, Stella eut des doutes. On l'attirait tout droit vers sa mort. Le tueur la convoquait, et elle obéissait au doigt et à l'œil.

Je commence à me demander pourquoi je devrais te rencontrer, finalement.

Pourquoi ferais-je ça ?

Au début, pas de réponse. Elle attendit, les yeux rivés sur l'écran. Puis un autre e-mail apparut. L'objet était : *J'allais te faire la surprise, mais...*

Elle l'ouvrit. C'était une image. Elle cliqua sur le fichier jpeg et une photo apparut : celle du bébé de Jamie, Keira.

Une seconde plus tard, son téléphone sonna. C'était sa mère. Elle ignora l'appel, mais sa mère rappela aussitôt. Stella savait pourquoi. Le tueur avait le bébé. Son cœur se mit à battre la chamade.

D'accord, tapa-t-elle à la hâte avant d'appuyer sur Répondre.

Elle attacha un holster à sa ceinture et y glissa son pistolet. Elle enfila sa veste en cuir élimée et laça ses bottes à embout d'acier. Elle attrapa son téléphone et ses clés, puis sortit en claquant la porte derrière elle. Au fond d'elle-même, elle se demanda brièvement si elle reverrait un jour son appartement. Le tueur auquel elle faisait face n'avait rien d'un amateur. Il — ou elle — avait déjà tué ses coéquipiers, qui étaient les meilleurs des meilleurs. Et sans aucun doute meilleurs qu'elle.

Il ne lui fallut que dix minutes pour arriver au bâtiment indiqué par le tueur. Stella le connaissait bien. On l'avait étudié à l'école. La Larson House se trouvait à Chinatown ; elle avait fait partie du chemin de fer clandestin de la côte Ouest. À partir de la fin des années 1800, une femme nommée Geraldine Larson avait transformé ce grand foyer pour jeunes filles en refuge pour les Chinoises qu'elle et d'autres avaient sauvées du trafic et de la servitude. Stella se souvenait avoir été fascinée en apprenant l'existence des tunnels souterrains sous Chinatown, qui permettaient aux filles de se cacher et de s'enfuir quand des policiers corrompus se présentaient avec des mandats de perquisition. Ils accompagnaient des hommes qui prétendaient « posséder » les filles.

Et c'était là que le tueur voulait la rencontrer. Avec le bébé. Stella était morte d'inquiétude.

Pendant qu'elle conduisait, son téléphone sonnait sans arrêt. Sa mère devait être folle d'angoisse, mais Stella ne pouvait pas risquer de révéler ce qu'elle savait. Le tueur était impitoyable ; elle ne voulait pas l'effaroucher au point qu'il tue Keira avant qu'elle puisse la sauver.

Elle aurait tant voulu avoir quelqu'un à appeler. N'importe qui. Mais il n'y avait personne. Tous ceux qui auraient pu l'aider dans une situation aussi désespérée étaient morts. Personne à appeler. Personne à qui se confier, qui puisse comprendre sa vie et les dangers qu'elle comportait. Nick avait été cette personne. Il avait connu tous ses secrets les plus sombres. Il avait su, et souvent été à ses côtés, les rares fois où elle avait dû ôter une vie.

Et il l'avait aimée. Il savait tout d'elle et l'aimait malgré tout.

Jamais Stella ne s'était sentie aussi seule de sa vie.

Si elle n'arrivait pas à temps pour sauver Keira, elle ne pourrait jamais se le pardonner. La Larson House se trouvait à l'extrémité de Chinatown, à l'opposé des clubs de strip-tease animés près de la frontière de North Beach, le quartier italien. Elle était aussi à l'écart de l'artère principale. Stella se gara juste devant le bâtiment et scruta les fenêtres. Elles étaient plongées dans le noir.

Elle glissa son téléphone et ses clés dans la poche de sa veste, verrouilla sa voiture et se dirigea vers la porte. Quand elle tourna la poignée, la porte s'ouvrit. Elle entra, sur ses gardes, l'oreille aux aguets. Aucun bruit. Elle dégaina son pistolet et avança furtivement dans le bâtiment, lentement, méthodiquement, balayant les lieux du regard à la recherche du moindre signe de présence.

En se dirigeant vers l'arrière, elle découvrit une autre porte, grande ouverte. Un escalier s'enfonçait dans l'obscurité. Stella alluma la lampe de son téléphone et éclaira les marches. Elles descendaient à perte de vue. Le tueur l'attirait avec la promesse de sauver le bébé, mais ce meurtrier était impitoyable. Le bébé était peut-être déjà mort.

Elle avait beau essayer de se convaincre du contraire, Stella savait qu'elle devait descendre. Elle en était capable. L'escalier n'était pas si terrible. Ce n'était pas idéal, mais le plafond était haut et les marches larges. Elle ferait comme si elle descendait du deuxième étage au premier. Les escaliers ne la dérangeaient pas en général. Seulement quand elle pensait qu'ils menaient sous terre. C'était alors qu'une peur glaciale lui parcourait les membres.

Après un dernier coup d'œil derrière elle, elle commença à descendre. Les marches craquaient bruyamment, quelle que soit la délicatesse avec laquelle elle posait le pied. Une odeur de moisi et d'humidité montait vers elle. L'escalier menait à une salle technique. Elle était vide, mais un grand

trou avait été découpé dans l'un des murs, à hauteur d'épaule. Au-delà, c'était le noir complet.

Elle éclaira l'intérieur avec sa lampe. On aurait dit un petit tunnel de mine. Elle se figea. Jamais elle ne pourrait ramper là-dedans. Autant l'enfermer dans un cercueil en lui disant que tout irait bien. Les larmes lui montèrent aux yeux.

Sa claustrophobie était son talon d'Achille. Elle finirait par la tuer.

Elle resta là quelques secondes, ordonnant à son corps de bouger. De passer au moins la tête dans le trou pour regarder encore. Mais elle était paralysée. Une sueur froide lui coula sur les tempes. C'était impossible. Elle irait chercher de l'aide. Elle ne pouvait pas y arriver seule. L'idée de ramper dans ce piège mortel était insupportable.

Stella commença à se retourner, mais alors elle l'entendit. Le faible vagissement d'un bébé. Sa bouche devint sèche d'un coup. Elle prit une profonde inspiration et compta à rebours à partir de cinq. À « un », elle plongea dans le trou. Elle fit une roulade et se releva aussitôt, faisant couiner un rat qu'elle avait surpris. Elle braqua sa lampe sur lui tandis qu'il détalait dans le tunnel.

Et s'il s'attaquait au bébé ? Et s'il y en avait beaucoup d'autres ? L'adrénaline monta en flèche, et elle se mit à courir. Tandis qu'elle courait, elle eut l'impression qu'un fantôme invisible la talonnait, lui soufflant dans le cou, mais elle savait que ce n'était que sa propre terreur.

Soudain, le tunnel se resserra et vira à angle droit. Elle entendit des pleurs étouffés. Elle contourna le coin et sentit l'espace s'ouvrir devant elle avant que sa lampe ne révèle les plafonds plus hauts. Elle braqua la lumière de son téléphone vers le sol, cherchant le bébé. Il était dans un siège auto, et des bottes noires se trouvaient juste à côté. De l'autre main, elle saisit son arme et remonta lentement le faisceau le long du corps jusqu'au visage de la personne.

Pendant quelques secondes, elle eut le souffle coupé. Ses genoux faiblirent. Son pouls s'emballa et son visage devint brûlant. La bouche de Stella s'assécha, et elle eut l'impression qu'elle allait s'effondrer sur place. Le sang battait à ses oreilles. Elle devait avoir des hallucinations.

— Impossible, parvint-elle à murmurer.

— Stella.

Dès qu'elle entendit la voix, elle sut qu'elle n'hallucinait pas.

C'était Nick.

44

IL ALLUMA une lanterne accrochée à un crochet au mur, et elle le vit alors distinctement.

— Je ne comprends pas.

Il lui fallut quelques secondes pour se rendre compte que la sensation de brûlure sur ses joues provenait d'un flot incessant de larmes.

— Qu'est-ce qui se passe, Nick ?

Confusément, elle prit conscience que sa réaction n'était pas normale. Elle savait qu'elle aurait dû se précipiter dans ses bras et ne plus jamais le lâcher. Mais l'autre partie de son cerveau lui disait ce qu'elle ne voulait pas admettre. Ce qu'elle n'arrivait pas à concevoir.

Nick.

Le bébé.

Son regard se porta sur le bébé.

— Donne-moi Keira, dit-elle en faisant un pas en avant.

Il leva une main et elle vit un pistolet qui pendait de ses doigts.

— Pas encore. On a beaucoup de choses à se dire.

— Je te croyais mort.

— Visiblement. Mais tu cherchais déjà à me remplacer avant même que mon soi-disant cadavre soit froid.

— De quoi tu parles ?

— Comment as-tu pu, Stella ? Ou devrais-je simplement t'appeler par ton nom de code ?

Elle fronça les sourcils.

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait, à part t'aimer ?

— Tu as dit que tu m'aimerais pour toujours, n'est-ce pas ? Mais tu as couché avec Harry le jour même de ta sortie de l'hôpital.

Un frisson de terreur lui glaça le dos.

— Comment tu sais ça ?

— J'étais là. Je te surveillais. Bon sang, j'attendais que tu partes. J'allais tout te dire — pourquoi j'étais encore en vie et comment j'avais dû faire semblant d'être mort. Je voulais m'enfuir avec toi. C'est pour ça que j'avais économisé tout cet argent, mais à la minute où tu as cru que j'étais mort, tu as couché avec Harry.

— Tu ne comprends pas, dit Stella d'une voix suppliante. J'étais folle de chagrin à cause de toi. Où étais-tu ? Pourquoi tu n'es pas venu me chercher ?

— Et puis tu es revenue ici, et tu as couché avec tous les hommes qui te regardaient, Stella. Ça prouve juste que tu ne m'as jamais aimé.

— Je n'ai jamais cessé de t'aimer, Nick, dit-elle. Jusqu'à cet instant où j'ai découvert ce que tu es vraiment.

Nick fit mine de ne pas l'avoir entendue et poursuivit.

— Même après Harry, j'étais prêt à te pardonner, poursuivit-il. J'étais prêt à voir si tu voulais me rejoindre. Si je leur avais dit que je pouvais avoir la Rose Noire de mon côté, ils n'auraient pas hésité à nous laisser travailler ensemble. On aurait formé une équipe redoutable. On était bien ensemble. La Rose Noire. Tu te souviens d'elle ? Tu étais redoutable. Maintenant ? Maintenant tu es pathétique.

— Je ne suis plus cette femme, Nick. C'est ta faute. Quand tu es mort, ou quand j'ai cru que tu étais mort, j'en ai perdu le goût.

— On ne peut pas arrêter. Une fois qu'on est un tueur, on l'est pour toujours, dit-il avec un rire bref. Tu ne comprends pas ça ? Ton petit copain flic, s'il se réveille un jour, serait dégoûté par toi s'il savait qui tu es vraiment.

Stella tressaillit. Il avait raison.

— Stella, admets-le, en équipe on serait imbattables. Les meilleurs, et de loin. J'avais juste besoin de régler quelques affaires en suspens et ensuite on aurait même pu être indépendants et ne prendre que les missions qu'on voulait, refuser celles qu'on ne voulait pas.

— Des affaires en suspens ? s'écria presque Stella.

Elle jeta un rapide coup d'œil au bébé qui la regardait. Elle s'ordonna de se concentrer, mais elle était horrifiée.

— Tu appelles les gens qui t'aimaient le plus au monde des affaires en suspens ? Bellamy ? Jordan ?

— N'oublie pas Matthew, ajouta-t-il entre ses dents. Merci de m'avoir conduit jusqu'à lui. Je te croyais plus maligne que ça. Tout ce que tu as fait sur l'ordinateur de Headway m'était accessible. Allez, Stella. Tu perds vraiment la main.

Stella crut qu'elle allait vomir. Il avait été sa « source » qui lui envoyait des e-mails, mais en réalité, il cherchait des informations qui l'avaient conduit à Matthew. Encore du sang sur ses mains. Elle ferma les yeux quelques secondes, et quand elle les rouvrit, son souffle s'échappa dans un frisson.

— Nick, tu es fou, dit-elle, horrifiée.

En même temps, son chagrin était vif et à vif. L'homme qu'elle avait aimé était mort, en fin de compte. Mais il n'en avait pas terminé.

— Ensuite, tu as couché avec ce flic l'année dernière et tu dois l'aimer parce que tu as recouché avec lui. Et maintenant tu vas le voir tous les jours.

— C'est toi qui lui as fait du mal, n'est-ce pas, Nick ?

— J'en ai reçu l'ordre. Mais je l'aurais fait de toute façon.

— Eh bien, il est réveillé maintenant, et il sait que c'était toi.

— Stella. Recule contre le mur ! Maintenant !

C'était Tommy Mazzoli.

— Police de San Francisco ! Les mains en l'air !

— Il a une arme ! cria-t-elle.

Trop tard : Nick avait déjà braqué son arme sur le flic. Elle se retourna et vit que Mazzoli pointait la sienne sur Nick.

— Nick, laisse-le partir. Il n'a rien à voir là-dedans. C'est entre toi et moi. Il ne sait rien. Il me suivait juste pour s'assurer que je rentrais bien.

— Tu te trompes, Stella. Encore une fois. Il sait tout.

Stella commença à avancer furtivement vers Keira tandis que Nick s'éloignait vers le fond du tunnel. Elle aperçut une porte là-bas et comprit ce qu'il avait en tête. Elle s'en inquiéterait après avoir récupéré le bébé.

Nick avait toujours son arme braquée sur Mazzoli.

— Tu sais que si je te laisse vivre, tu vas dire aux gens qui je suis, pas vrai ? demanda-t-il au flic.

— T'es qui, gamin ?

— Ne fais pas l'idiot. Ça ne te va pas.

— Ouais. Je sais qui tu es, Nick Gold.

Stella grimaça. Cette fois, Mazzoli était un homme mort.

— S'il te plaît, laisse-le partir. Je poserai mon arme et je viendrai avec toi, dit-elle à Nick. Il n'est pas trop tard pour nous.

— Ce petit con ne me fait pas peur, dit Mazzoli.

— Tu devrais, dit Stella. Il n'est pas ce qu'il paraît. C'est un ancien membre du SEAL Team Six. Mais il est bien plus que ça, et bien pire.

Nick eut un sourire narquois.

— Elle a raison.

— Lâche ton arme, dit Mazzoli. Je ne veux pas avoir à te tirer dessus, gamin.

— Ce que tu ne comprends pas, c'est que je tirerai sur ce bébé avant de te tirer dessus, dit Nick en faisant un pas vers le siège auto. Tu n'auras pas le temps de riposter.

Il leva son arme au moment où Stella poussa un rugissement et chargea, se jetant vers le siège auto. Tout en plongeant, elle tira sur Nick. Une rafale de coups de feu provenant de plusieurs directions résonna dans la chambre de pierre. Une douleur fulgurante s'épanouit dans son épaule gauche. Elle vit une balle atteindre sa cible et le poignet de Nick retomba, inerte. Du sang fleurit sur son bras et son pistolet tomba au sol avec un bruit métallique.

Le soulagement d'avoir intercepté la balle avec son propre corps, protégeant le bébé, se dissipa aussitôt quand elle entendit un bruit sourd derrière elle. Mazzoli. Elle grimaça.

Mais sa priorité était de mettre Keira à l'abri. Elle pivota en décrivant un large arc, le siège auto sous elle, et réussit à le pousser vers le coin du mur, hors de portée de Nick.

Au sol, Nick tendit son autre main vers son pistolet. Elle serra les dents et rampa vers sa propre arme. Dès qu'elle l'eut saisie, Stella se retourna d'une roulade précise sur le dos et, bras tendus, tira sur Nick. Elle soutenait son bras blessé avec l'autre main, mais sa visée tremblait. Il esquiva à une vitesse fulgurante et son tir passa trop haut, faisant tomber des pierres du plafond. Avant de bondir sur ses pieds, elle tira à nouveau. Mais il avait déjà fait volte-face pour fuir.

À sa grande surprise, dans l'obscurité derrière lui se trouvait un autre passage. Elle bondit sur ses pieds et s'élança à sa poursuite. Puis elle s'arrêta, incrédule. L'ouverture dans laquelle il avait disparu était au ras du

sol, de la taille d'une bouche d'égout rectangulaire. Son cœur battait dans sa gorge tandis qu'elle la fixait.

Il savait. Nick avait toujours su pour sa claustrophobie. C'était son plan. Il savait qu'il pouvait s'échapper par là si les choses tournaient mal.

Stella entendit un petit gémissement, puis Keira se mit à hurler. Elle ne pouvait pas laisser le bébé seul pour poursuivre Nick. Mais elle savait presque certainement où le trouver.

Il fallait qu'elle se dépêche.

Elle courut vers le siège auto. En se retournant, elle vit Mazzoli effondré dans le coin. Il ne bougeait plus. Un sanglot lui échappa.

Elle saisit le siège auto avec le bébé et courut.

Stella savait exactement où Nick se dirigeait, et si elle ne se dépêchait pas, un autre flic serait mort dans l'heure.

45

STELLA RÉUSSIT à enfoncer des mouchoirs en papier dans la plaie à l'épaule alors qu'elle était encore dans la voiture, puis enroula une vieille écharpe autour de son avant-bras, la nouant avec ses dents tout en conduisant. Keira, dans son siège auto à l'arrière, l'observait attentivement dans le rétroviseur. Stella savait qu'elle avait perdu beaucoup de sang, mais elle devait aussi arrêter Nick.

Un sanglot lui échappa en pensant au brave Tommy Mazzoli qui l'avait suivie pour la protéger et avait fini par en mourir. Elle devait empêcher Nick de tuer une nouvelle victime innocente.

Quand elle lui avait annoncé que Griffin était vivant, une expression avait furtivement traversé le visage de Nick. Elle le connaissait assez bien pour reconnaître la peur. Une émotion qu'elle n'avait que rarement vue chez lui. Maintenant, il allait éliminer la dernière menace. Il allait tenter de tuer Griffin avant que le policier ne puisse l'identifier comme son agresseur. Elle en était certaine.

Stella se gara en double file près de l'entrée de l'hôpital et laissa le moteur tourner tandis qu'elle glissait son arme dans sa ceinture, dans le dos, puis sortit Keira du siège auto et la cala sur sa hanche. Elle se précipita à l'intérieur et appuya sur le bouton de l'ascenseur pour les soins intensifs.

Keira leva les yeux vers elle et sourit, et Stella lui rendit son sourire.

— Qu'est-ce que je vais faire de toi ? Je ne peux pas t'emmener avec moi.

Elle secoua la tête. Impossible de laisser le bébé dans la voiture non plus.

La porte s'ouvrit brusquement. Un infirmier se tenait là, attendant qu'elle sorte. Ce n'était pas l'étage des soins intensifs. C'était le mauvais étage ! Elle appuya sur le bouton de fermeture de l'ascenseur tout en lui fourrant le bébé dans les bras.

— Prenez-la et appelez le 911. Dites-leur qu'il y a un homme armé aux soins intensifs.

Alors que la porte se refermait, elle aperçut son visage stupéfait. Quand la porte s'ouvrit de nouveau, elle était prête et se précipita dans l'unité de soins intensifs. Elle sut immédiatement que quelque chose clochait. Tout l'étage était désert. Le cœur battant à tout rompre, elle courut vers la chambre de Griffin. Les deux chaises où se tenaient normalement les policiers armés qui montaient la garde étaient vides.

Elle dégaina son arme et se précipita par la porte ouverte de la chambre. La première chose qu'elle vit fut Griffin. Il était réveillé et la fixait du regard. Ses bras, son torse et ses jambes étaient ligotés au lit d'hôpital avec du ruban adhésif.

— Cours, Stella ! cria-t-il.

Puis elle vit Nick. Dans le coin, il tenait une arme qui pendait mollement au bout de son bras.

— Pourquoi ? lâcha-t-elle entre ses dents en pénétrant dans la chambre, son arme à la main, canon pointé vers le sol. Elle vit le regard de Nick glisser vers l'arme.

— Ce n'est pas évident ? Tu es amoureuse de lui.

Elle le fusilla du regard.

— Je veux dire pourquoi tout ça ? Pourquoi ? Je croyais te connaître. Qui étais-tu pendant tout ce temps ? C'était du cinéma ? Ou est-ce que quelque chose t'a changé ? Je ne comprends pas.

— C'est moi qui t'ai recrutée. On m'avait ordonné de te mettre de notre côté.

— Tu n'as jamais eu de sentiments pour moi ? Tu mens.

Il détourna le regard un instant.

— Je le savais. Tu ne peux pas me regarder en face et mentir. Non, c'est faux. Tu m'as regardée en face et tu m'as menti pendant toute notre relation. Chaque seconde.

— Au début, je m'en fichais. Mais oui, j'ai fini par tenir à toi.

— Tenir ? railla Stella.

— Mais ça ne comptait pas quand il fallait faire mon boulot.

— C'était quoi ton boulot, Nick ? Tuer des civils ?

Il ne nia pas.

Le dégoût l'envahit. Ce jour-là en Syrie lui revint par bribes. Le défilé de cercueils. Tant de petits. Tant d'enfants. Elle avait regardé les images aux informations plus tard. Le monde entier avait regardé, horrifié. L'équipe avait été déshonorée et dissoute. Discrètement et rapidement.

— Tu es retourné là-bas pour les sauver, alors qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle, les yeux plissés de confusion.

Elle vit sa pomme d'Adam tressauter.

La bile lui monta à la bouche.

— Tu es retourné là-bas, non pas pour les sauver, mais pour les tuer ?

Les mots étaient sortis de sa bouche, mais elle n'arrivait pas à y croire.

— Ils gênaient.

Son ton était neutre, détaché.

— Ils étaient innocents, dit Stella, détestant le tremblement dans sa voix.

Elle se frotta le front de sa main libre.

— Des pères. Des mères. Des enfants. C'étaient des civils. Pourquoi ? Pourquoi ? Dis-moi pourquoi et en quoi ils gênaient ?

Il haussa les épaules.

— Est-ce que ça a vraiment de l'importance ?

— Oui, acquiesça-t-elle avec ferveur. Ça compte pour moi. J'ai besoin de savoir pourquoi. Dis-moi juste pourquoi.

Elle gagnait aussi du temps, espérant que la police n'arriverait pas toutes sirènes hurlantes. Mais c'était possible. Le temps lui était compté.

— C'étaient eux qui allaient hériter des champs de pétrole, dit Nick dans un soupir, visiblement lassé par la conversation. Ils bloquaient la vente.

— La vente ?

Sa voix trahissait sa stupeur. Son esprit s'emballa et tout se mit en place dans une horreur absolue. La vente. La fusion. Les champs de pétrole.

L'équipe avait été manipulée. Ils n'avaient pas été induits en erreur par des terroristes. On les avait délibérément envoyés tuer des civils syriens pour ouvrir la voie à la vente des champs de pétrole. Mais ils avaient refusé quand ils avaient découvert assez tôt que les personnes qu'on leur avait ordonné d'assassiner n'étaient pas des terroristes mais des civils. Pendant tout ce temps, ils avaient cru avoir été piégés par des terroristes, alors qu'ils l'avaient été par leur propre gouvernement.

Et Bellamy avait découvert la vérité, d'une façon ou d'une autre. Il était sur le point de tout révéler.

— Comment Bellamy a-t-il découvert ?

Elle ravala l'émotion qui lui nouait la gorge en prononçant le nom de son ami.

— Il m'a vu. En Thaïlande. Il était là-bas avec une femme. Il a sursauté en me reconnaissant. J'étais sur un bateau, et lui sur le rivage. Il s'est levé et a crié mon nom.

— Il est mort pour ça ? Pour t'avoir vu ? N'importe qui aurait pu lui dire qu'il délirait, qu'il avait des visions. Tu n'avais pas besoin de le tuer, Nick.

— Il n'a pas laissé tomber, dit Nick. Avant que je comprenne ce qui se passait, il était de retour en Syrie à interroger les familles des gens que j'avais tués. Ils lui ont avoué qu'on les avait grassement payés pour dire que leurs proches étaient morts dans une explosion.

— Mais ils ne l'ont pas fait. Tu les as assassinés un par un, n'est-ce pas ? Des femmes. Des enfants. Des grands-pères et des grands-mères. Tu es un fils de pute, dit Stella, la voix chargée de dégoût.

— Tu es la seule qui reste, maintenant, dit Nick en se tournant vers Griffin. Toi et ton amant flic. Il y passe d'abord, et ensuite toi. Mais je veux voir ta tête quand je le tue.

— Pose ton arme, Nick, dit-elle d'une voix basse et menaçante.

Griffin haussa un sourcil. Stella ignorait si c'était un signal et n'attendit pas de le découvrir. Dès que Nick leva son arme, elle rugit et chargea.

Nick pivota et tira, la manquant de quelques centimètres. Elle fit volte-face et lui décocha un coup de pied retourné en pleine poitrine, l'envoyant s'écraser contre le mur et renverser du matériel médical. Mais il se rétablit aussitôt et bondit en avant, les poings fusant à toute vitesse. Il réussit à lui asséner plusieurs coups puissants qui la firent chanceler en arrière jusqu'au mur. Son pistolet lui échappa et tomba au sol avec fracas.

Puis il fut sur elle, la main sur sa gorge, lui écrasant la tête contre le mur tandis qu'elle suffoquait. Un bruit retentit derrière eux, du côté du lit de Griffin. Nick tourna légèrement la tête et Stella profita de cette distraction pour créer assez d'espace entre eux et lui envoyer un coup de genou dans le bassin.

Il grimaça mais ne relâcha pas sa prise. Son corps réclamait désespérément de l'air. Elle savait qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps. Les deux mains agrippées à son avant-bras, elle tentait de desserrer

son étreinte quand elle aperçut sa chance. Un brassard de tensiomètre était accroché au mur à côté d'elle. Elle glissa le tube dans l'interstice entre le mur et le bras de Nick, puis tira d'un coup sec. Le bras céda.

Tandis qu'elle se dégageait de son emprise, elle lui envoya un violent coup de coude au visage. Un craquement sec retentit quand elle atteignit son nez. Il hurla et tituba en arrière. Elle plongea pour ramasser son pistolet et le vit lever son arme. Une entaille à l'arcade sourcilière lui inondait l'œil de sang.

Ils tirèrent en même temps. La balle de Nick la manqua et frappa le mur derrière elle. Nick s'effondra.

Stella resta figée, l'arme toujours braquée devant elle, la main tremblante. Puis elle tira à nouveau. Et encore.

— Stella ?

C'était Griffin. Elle tourna la tête vers lui, les yeux hagards.

— Il est mort.

Elle hocha la tête et son bras retomba le long de son corps.

Des cris et des bruits de pas précipités emplirent le couloir, puis plusieurs policiers firent irruption, armes braquées sur Stella.

— Lâchez votre arme !

— Code 4 ! Code 4 ! hurla Griffin. Ne tirez pas !

Les flics ne tirèrent pas, mais ils n'abaissèrent pas leurs armes pour autant. C'est alors que Mazzoli entra. Stella le fixa du regard.

— Gilet pare-balles. Même en dehors du service, dit-il en se tapant la poitrine. Je me suis cogné la tête en tombant. Ça m'a assommé net.

46

ALEC WALKER VENAIT de s'asseoir à la table de la salle à manger pour prendre son petit déjeuner.

Sa salle à manger respirait la vieille fortune plus que presque n'importe quelle autre pièce de la maison. Elle était meublée de bois sombre et de papier peint chargé, et un buffet abritait des objets de famille en argent et de la porcelaine rare. Il avait même fait installer un petit bouton sous la table, à sa place, pour sonner la cuisine quand il avait besoin que Bruce lui apporte quelque chose.

Bruce était en congé aujourd'hui. Soi-disant un rendez-vous chez le médecin, mais Walker soupçonnait qu'il mijotait autre chose. Walker s'était toujours demandé si Bruce n'était pas un de ces types qui préféraient les hommes. Peut-être bien. Ça ne l'aurait pas surpris. Un de ces jours, il trouverait le cran de mettre ce gars à la porte. C'était difficile, cependant, parce que Bruce connaissait certains de ses secrets. Peu importe. L'argent, ça parle. Il pourrait le payer grassement pour signer un accord de confidentialité, non ?

Margaret déposa devant lui l'assiette d'œufs, de bacon et de toasts beurrés, puis s'éloigna précipitamment en sanglotant et en essuyant ses larmes.

Walker poussa un long soupir.

Il essayait d'être compatissant. Vraiment. Mais quand il avait pensé à se débarrasser du gamin, il ne s'était pas douté qu'il aurait deux femmes en deuil sur les bras à la maison. Ça devenait lassant. Franchement, il en avait assez de faire des petits bruits réconfortants et de serrer Margaret et Isabel dans ses bras, de leur tapoter le dos en disant : « Ça va aller. Ça va aller. »

Elles sanglotaient contre sa chemise jusqu'à la tremper de larmes et Dieu sait quoi d'autre. Il préférait ne pas y penser à l'heure du petit déjeuner.

Isabel s'était immédiatement mise au lit en apprenant la nouvelle. Elle restait là à se balancer d'avant en arrière, les mains plaquées sur les oreilles, tout en émettant une plainte stridente à briser les vitres, pendant des heures, jusqu'à ce qu'il aille dans le couloir où Margaret faisait les cent pas et lui ordonne d'appeler le médecin avant qu'il ne parte s'installer à l'hôtel. Margaret l'avait regardé comme s'il était un monstre, mais elle avait appelé le médecin de famille, qui était venu faire une piqûre à Isabel pour la calmer. Désormais, Margaret obligeait leur fille à prendre des cachets qui la faisaient errer comme un fantôme, tapie dans les coins ou recroquevillée sur le canapé sous une couverture, les larmes ruisselant sur son visage.

Elle parlait à peine. C'était ce que Walker avait eu de plus perturbant à gérer de toute sa vie, mais Margaret le rassurait : ils retrouveraient leur fille en temps voulu — elle avait juste besoin de temps pour faire le deuil de Rory.

Alors qu'il sauçait le reste de son œuf avec sa dernière bouchée de toast, il entendit la sonnette. Il jeta un coup d'œil à sa montre, agacé. Qui pouvait être assez mal élevé pour venir si tôt le matin ? Puis il entendit l'exclamation de Margaret, des voix d'hommes graves et des pas lourds. Il commença à se lever, tenant toujours un morceau de toast imbibé d'œuf à la main, puis se figea quand les hommes entrèrent dans la salle à manger.

Des policiers. Plusieurs.

Il cligna des yeux.

S'était-il passé quelque chose à Washington ? Ces hommes avaient-ils été envoyés pour assurer sa protection ? Il reconnut le petit de devant. Ce type était un crétin. Complexe du petit homme. Il s'approcha de lui.

— Alec Walker, vous êtes en état d'arrestation pour suspicion de meurtre, extorsion, trahison et fraude fiscale, déclara l'officier.

Walker comprit immédiatement. La partie était finie. Mais quoi ? Quatre flics pour l'embarquer ? Comme s'il était un dangereux criminel.

Le petit flic lui ordonna de mettre les mains dans le dos.

Walker avait toujours détesté ce type. Chaque fois qu'il allait prendre un café au bistrot du coin, cette andouille le dévisageait. Il était certain que la petite crevette n'avait pas voté pour lui.

— Papa !

Isabel pleurait et criait en lui agrippant le bras.

— S'il te plaît, ne me laisse pas ! Je ne supporterai pas d'être seule. D'abord Rory, et maintenant toi ? Je ne le supporterai pas.

C'était la première fois depuis des jours qu'elle semblait redevenir elle-même. Au moins, son arrestation lui avait remis les idées en place.

— Allez, haut les cœurs, ma puce, dit-il. Tu t'en sortiras.

Margaret retenait Isabel, les yeux écarquillés, lançant à Walker un regard suppliant.

Le flic continuait à débiter la lecture de ses droits, que Walker n'écoutait pas.

— Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous devant un tribunal.

— Ouais, ouais, ouais. Margaret, appelle mon avocat. Tout de suite !

Ils le firent sortir de sa propre maison comme un animal. Il grogna quand ils le poussèrent à l'arrière de la voiture de patrouille. En se retournant, il vit Isabel, cette cruche, plantée là, bouche bée.

Il secoua la tête et se retourna vers l'avant du véhicule. Il aurait dû s'en douter. Évidemment, il serait le seul à trinquer. Peu importait ce qu'il dirait. Il n'avait aucune preuve. C'était sa parole contre celle d'un milliardaire.

Il perdrait. L'argent, ça parle.

Personne n'aimait les politiciens, de toute façon. Mais avant de sombrer, il menacerait de balancer tous ceux qu'il connaissait. S'il coulait, ils couleraient avec lui.

* * *

Walker était en prison depuis environ une semaine quand un homme qu'il ne connaissait pas vint lui rendre visite. Il entra dans le parloir et comprit aussitôt.

L'homme était quelconque : cheveux bruns, yeux bruns, taille moyenne, poids moyen, aucun trait distinctif. Autrement dit, un monsieur-tout-le-monde qu'aucun témoin n'aurait pu décrire précisément. Mais il portait un costume hors de prix. Walker sut immédiatement qui l'avait envoyé.

— Qu'est-ce que tu veux ? lança Walker en fronçant les sourcils.

— Notre ami voulait que je te rappelle qu'il peut arriver bien pire à un homme que la prison à vie.

— Ouais, ouais, ouais. Je sais.

— Bien, dit l'homme en se levant.

— Tu sais, cet article qui est paru ? dit Walker. Celui de Stella Collins ? Vous étiez prêts, vous aviez monté vos histoires pour que tout retombe sur moi, pas vrai ? Mais voilà ce que vous ne comprenez pas. Cette fille ? Elle va s'en prendre à vous ensuite. Dis-le à ton patron.

POUR UNE RAISON RIDICULE, Garcia avait interdit à Stella d'aller travailler pendant une semaine après la fusillade, si bien que lorsqu'elle mit les pieds dans la salle de rédaction ce lundi après-midi, elle était prête à reprendre.

Une semaine seule dans son appartement avait été une torture. Elle s'était enfuie et réfugiée chez ses parents où sa mère la traitait comme une petite fille et où ce drôle de chien dormait avec elle toute la nuit. Pour guérir, elle dormait. Elle ne restait pas debout plus tard que minuit et pourtant dormait jusqu'à seize heures la plupart des jours. Quand elle se réveillait, sa mère lui préparait des plats réconfortants : pasta fagioli, pâtes au beurre, minestra maritata avec du pain maison.

Un soir, elle se surprit à serrer le chien comme une poupée, et la brave bête était sur le dos, à ronfler. Il était adorable. Sa mère ouvrait la porte de la chambre pour le laisser sortir ou le nourrir, puis il revenait et sautait sur le lit pour se blottir contre Stella. C'était comme si le chien savait qu'elle avait besoin de lui.

Sa mère lui parlait doucement et parvenait on ne sait comment à tenir son père et tous les autres membres de la famille à distance, en particulier son oncle. Parfois, sa mère entrait dans sa chambre et la prenait simplement dans ses bras, lui massait le dos ou lui brossait les cheveux.

— Stella, *mia cara*, ta maman est toujours là pour toi.

Stella la serrait dans ses bras en retour.

— Merci, maman. Je t'aime.

Sa mère ne savait pas que Stella se torturait à l'idée d'être tombée éperdument amoureuse d'un tueur qui l'avait dupée. À sa grande surprise, c'était un sentiment pire que le chagrin qu'elle avait ressenti quand elle avait

cru qu'il était mort en essayant de sauver ces enfants. Au moins, à l'époque, c'était un héros à ses yeux.

Maintenant, c'était un monstre. Le mal incarné, qui l'avait manipulée et trahie de la pire des façons. Maintenant, elle doutait d'elle-même comme jamais auparavant. Il lui faudrait du temps pour retrouver confiance en son instinct.

C'était déconcertant. Et humiliant. Même si plus personne n'était en vie pour savoir à quel point elle avait été stupide de se laisser berner par Nick.

Enfin, le dimanche soir arriva. Elle régla son réveil et parvint à se rendre à peu près présentable pour aller au journal.

Sa mère l'embrassa sur le front.

— Tu sais, tu peux démissionner. Tu peux trouver un autre travail.

— Je sais, maman.

— Tu pourrais faire quelque chose de plus sûr, comme secrétaire. Ton oncle a plein d'entreprises qui ont besoin de personnel.

Stella eut un pâle sourire. Sa mère avait les meilleures intentions du monde, mais elle ne comprenait tout simplement pas. Elle ne comprendrait jamais. Et ce n'était pas grave.

En chemin, Stella s'arrêta à la station-service pour prendre un café et en prit un pour Garcia. Dès qu'elle entra dans la salle de rédaction, un café dans chaque main, elle se figea. Tout le personnel de la rédaction — rédacteurs, journalistes, correcteurs — se tenait là.

Garcia en tête. Il commença à applaudir lentement, et les autres suivirent.

— Oh, merde. C'est gênant, dit Stella en tendant son café à Garcia, avant de passer devant eux.

— L'éditeur nous a offert de la bière et des pizzas grâce à ton article, dit Marilyn.

Stella haussa un sourcil.

— Vraiment ? L'article que l'éditeur m'avait dit de ne pas écrire ? Sans blague ?

Elle attrapa une part de pizza en passant devant le bureau où étaient posées les boîtes ouvertes, puis gagna son poste. Les autres employés se dispersèrent, et Stella marmonna en se connectant à son ordinateur.

Garcia apparut soudain à ses côtés.

— Beau travail, Collins.

— Merci, dit-elle en mâchant sa pizza. Hé, c'est pas si mauvais, ce truc.

— J'ai eu une discussion avec Caitlin Archer. La représentante de l'éditeur. Ils vont arrêter de nous surveiller de près ici.

— Dieu merci, dit Stella.

— Et ils soumettent ton article au comité du Pulitzer.

— Sympa, dit Stella. Écoute, il faut que je me mette au travail sur cette histoire de trafic d'enfants. Si ça ne te dérange pas.

Garcia eut un large sourire.

— Ha !

— Quoi ? fit Stella en fronçant les sourcils.

— Tu es gênée.

Elle secoua la tête, mais ne put s'empêcher de sourire.

— Tu joues les dures, mais tu es aux anges, pas vrai ?

Stella haussa les épaules.

— Je ne sais pas.

— Ha ! fit Garcia. Tu l'es.

Il retourna à son bureau en riant.

Stella se contenta de secouer la tête et de soupirer. Puis elle afficha son article et se mit à écrire. Elle envoya l'article juste avant la date limite, puis rassembla ses affaires pour partir. Garcia était au téléphone, mais il lui fit un clin d'œil et lui adressa un signe d'au revoir.

Quand Stella sortit du bâtiment, une silhouette l'attendait dans l'obscurité. Elle tendit la main vers son sac. Elle avait pris l'habitude d'avoir un pistolet sur elle.

L'homme leva les mains au-dessus de sa tête.

— C'est juste moi.

C'était Griffin.

— Je peux t'accompagner jusqu'à ta voiture ?

Stella ne l'avait pas revu depuis qu'elle avait tiré sur Nick devant lui.

— Bien sûr, dit-elle.

Ils se mirent à marcher. Stella remarqua qu'il avançait un peu lentement.

— Comment tu vas ?

— Ça va. Encore un peu tremblant, mais ils ont dit que ça passerait. Je fais de l'ergothérapie et d'autres trucs avant de retourner sur le terrain. Ils m'ont mis au bureau.

— Ennuyeux, dit Stella.

— Tu m'étonnes.

Quand ils arrivèrent à sa voiture, elle se retourna et s'adossa contre la portière.

— Contente que tu sois réveillé, dit-elle.

Il rit.

— Moi aussi, je suis content d'être réveillé.

— Écoute, comment tu vas ? Je sais que c'est difficile, enfin, c'est un euphémisme, c'est dévastateur de tuer quelqu'un. Tu suis une thérapie pour ça ?

Stella le dévisagea. Bien sûr qu'il ne savait pas. Bien sûr qu'il pensait qu'elle devrait suivre une thérapie. La seule chose qui l'aurait poussée à consulter, c'était que l'homme qu'elle avait tué était l'amour de sa vie. Le meurtre en lui-même n'était qu'un détail pour elle. La réalité de ce fait, qu'elle n'avait même pas songé à la gravité de prendre une vie, lui donnait la nausée.

Après tout ce temps loin, elle était toujours la Rose Noire. Nick avait eu raison. Et il avait aussi eu raison au sujet de Griffin. Si le flic savait qui elle était vraiment, il la mépriserait. Elle était à l'opposé de tout ce qu'il représentait.

— Comment va Mazzoli ? demanda-t-elle pour changer de sujet.

— Il a donné sa démission aujourd'hui.

— Sans blague ?

— Il a raccroché. Trop de flics corrompus dans la police, d'après lui.

— C'est un fait. Je suis là depuis moins d'un mois et même moi, je le sais.

— Je ne t'ai pas attendue ce soir pour qu'on parle d'un autre type.

— Vraiment ? dit Stella en détournant le regard.

Griffin lui saisit la main et l'entraîna dans une entrée sombre. Il l'attira contre lui et l'embrassa longuement, avec passion.

— Contente de te revoir aussi, dit-elle en s'écartant.

— C'est à quelle distance d'ici, ton appart, déjà ? demanda-t-il d'une voix rauque et enjôleuse.

— Non.

— Non ?

— Ce n'est pas que je n'en ai pas envie.

— D'accord. Ça te dérange si je te demande pourquoi ?

Stella y réfléchit longuement tandis qu'il l'observait. Elle ne pourrait jamais lui dire pourquoi. Elle ne pourrait jamais être avec lui parce qu'elle

était une tueuse. Même si elle arrêta de tuer pour le reste de sa vie comme elle le prévoyait, le fait était qu'elle avait été une assassine au service du gouvernement américain, dans une équipe secrète qui avait horriblement dérapé et s'était achevée dans les flammes après qu'ils avaient causé la mort de familles et d'enfants.

Elle secoua tristement la tête.

— Tu es quelqu'un de bien, Griffin. Mais je ne te vois que comme un ami.

Aïe. Même prononcer ces mots faisait mal. C'étaient de purs mensonges. Il n'y avait pas d'avenir pour eux. C'était voué à l'échec avant même de commencer. Il arrêta les tueurs. Elle en était une.

Quelque chose passa sur son visage, et Stella ressentit un pincement de culpabilité. Puis il sourit.

— Eh bien, j'ai besoin d'un ami en ce moment.

Il lâcha sa main à contrecœur.

— Un ami qui aime la cuisine éthiopienne, surtout.

— Dans ce cas, dit Stella en souriant, je suis ton homme.

48

LA MAISON située à une cinquantaine de kilomètres d'Austin, au Texas, semblait anodine. De l'extérieur, c'était une maison de plain-pied assez typique. Elle s'étalait sur un vaste espace dégagé, entourée d'une petite forêt de peupliers. La seule chose qu'on pouvait trouver étrange, c'était que toutes les fenêtres — et il y en avait au moins une douzaine de grandes — reflétaient le paysage environnant. Impossible de voir à l'intérieur.

Une grande remise derrière la maison abritait une demi-douzaine de véhicules, dont un camping-car équipé de pneus tout-terrain, avec des parois et des vitres blindées. Le toit de la maison était couvert de panneaux solaires, et une petite serre sur le côté produisait des légumes en hydroponie. Un autre abri abritait quelques animaux de ferme, dont un cochon et des poules.

Vue de l'extérieur, la maison n'avait rien de spécial. Mais elle l'était.

En dehors de quelques rares initiés, les seuls à connaître vraiment tous ses secrets étaient un entrepreneur et son équipe. Peu après la construction, un terrible accident sur un chantier avait tué l'entrepreneur et son contremaître. On pensait que le reste de l'équipe, composée principalement d'immigrants clandestins, s'était dispersé après l'accident, par crainte de l'expulsion. Mais en vérité, la tragédie les avait frappés eux aussi.

L'homme avait tout intérêt à ce que les secrets de sa maison restent secrets, car il ne faisait confiance à personne. Même les hommes qui s'étaient rassemblés dans son repaire souterrain n'avaient qu'une vague idée de l'endroit où ils se trouvaient. Tout ce qu'ils savaient, c'est qu'à l'arrivée de la camionnette devant l'allée de la maison, on leur bandait les yeux. Après être descendus du véhicule, ils étaient conduits à l'intérieur, puis invités à

entrer dans une pièce qui était manifestement un ascenseur. On les guidait ensuite à travers une série de pièces de plus en plus froides.

Voilà pourquoi ils furent si déconcertés lorsqu'on leur retira les bandeaux et qu'ils se retrouvèrent dans le même repaire qu'ils avaient visité auparavant sans avoir les yeux bandés. Ils mirent simplement cela sur le compte des excentricités de l'homme. Mais ils échangèrent des regards.

De toute façon, personne ne pourrait jamais atteindre la maison principale. L'allée avec son portail se trouvait sur une vieille route que peu de gens empruntaient, ou même connaissaient. Encore fallait-il franchir la sécurité et descendre la longue allée sinueuse qui serpentait à travers les bois. Au bout de l'allée, un autre portail et un autre groupe de gardes. La maison était une véritable forteresse.

Ce que les visiteurs de l'homme ignoraient — et ce qu'il avait fait en sorte que personne d'autre ne sache — c'est que la pièce où ils se trouvaient était enfouie profondément sous terre. Ils se tenaient dans un repaire qui était la réplique exacte de celui situé deux étages au-dessus d'eux. En fait, toute la maison où ils se trouvaient était une réplique de celle du dessus. C'était un bunker capable de résister à une explosion nucléaire.

L'endroit possédait sa propre serre alimentée par des lampes de culture, un petit poulailler dans un espace extérieur reconstitué, son propre système de plomberie, un puits, un générateur et même un système de filtration d'air. L'homme pouvait vivre là pendant vingt ans si nécessaire.

S'il organisait la réunion là-dessous, c'est que peu avant l'arrivée des hommes, le chef de son équipe de sécurité avait signalé un drone survolant la propriété. La prudence était de mise. Il commençait à soupçonner que des équipements de surveillance de haute technologie avaient capté ses conversations dans la maison du dessus.

Les hommes qu'il avait rassemblés pouvaient être réduits au silence facilement. Il lui suffisait d'enfiler un masque à gaz qu'il gardait dans un placard tout proche et d'appuyer sur un interrupteur : toute la pièce serait aussitôt envahie de fumées mortelles. C'était une mesure d'urgence qu'il avait mise en place au cas où des ennemis s'infiltreraient chez lui. Cela pouvait arriver. On n'était jamais trop prudent. Pas avec le pouvoir qu'il détenait. Ses ennemis étaient nombreux et puissants. C'était un fait qu'il avait appris à accepter dès son plus jeune âge.

Les trois autres hommes furent donc emmenés sous terre et installés dans le repaire. Il s'assit dans le grand fauteuil en cuir rouge, face à eux. Ils

prire place sur un grand canapé si profond que leurs genoux remontaient plus haut que leurs hanches. Il aimait qu'ils se sentent ainsi comme des enfants, en position de faiblesse.

Il se racla la gorge et commença :

— Je pensais que c'était terminé.

Il fixa du regard l'un des hommes, l'agent du FBI corrompu qu'il soudoyait depuis deux ans.

— C'est pratiquement réglé, dit l'agent.

— Pratiquement ne suffit pas.

— C'est trop dangereux de l'éliminer maintenant, dit l'agent du FBI. Depuis la publication de son article, il y aurait forcément une enquête approfondie, et tellement de gens sont au courant que je ne suis pas sûr qu'on puisse acheter le silence de tout le monde.

— Comment a-t-elle pu s'échapper ? demanda l'homme dans le fauteuil en cuir rouge. On avait envoyé nos meilleurs éléments à ses trousses.

Un autre homme, un haut gradé bien connu, répondit :

— Nous pensons que c'est le lien affectif qu'ils avaient autrefois qui l'a rendu vulnérable.

L'homme dans le fauteuil en cuir rouge y réfléchit quelques secondes, puis dit :

— Si c'est le cas, on ne peut pas être certains qu'il ne lui a pas parlé de la mission. Peu importe le risque. Elle doit disparaître.

— Il faut attendre que les choses se tassent un peu, dit un autre homme. Il venait de la Maison-Blanche. Un faiseur de rois. Et l'homme dans le fauteuil en cuir rouge voulait être roi. Alors, il suivit ce conseil, malgré son impatience.

Pourtant, il y réfléchit quelques instants avant de répondre. Le silence, c'était le pouvoir. Ça le serait toujours, alors il marqua une pause. Les autres attendirent. Ils avaient appris à être patients quand il réfléchissait.

La plupart d'entre eux, du moins.

— Il allait la tuer, mais c'est elle qui l'a tué. Il est impossible qu'il lui ait révélé ce qu'il savait, insista l'agent du FBI corrompu, rompant le silence.

— Vous défendez une femme morte, dit l'homme dans le fauteuil rouge en appuyant sur un bouton. Les panneaux de bois sur le mur du fond s'écartèrent et un écran de cinéma apparut. Les lumières de la pièce baissèrent tandis que de petites lumières au sol s'allumaient. Puis l'écran s'anima. C'était une retransmission satellite en direct.

Au début, l'image était si éloignée qu'on distinguait mal ce qui s'affichait à l'écran. Puis elle devint plus nette. Le satellite surplombait un cimetière. Bientôt, l'écran ne montra plus que de l'herbe verte parsemée de pierres tombales blanches. Au centre, une femme aux cheveux noirs, vêtue de noir.

Puis l'image se coupa une seconde, et quand l'écran se ralluma, c'était un gros plan de la femme. Son corps emplissait l'écran. Elle portait un trench-coat noir, d'énormes lunettes de soleil noires et du rouge à lèvres écarlate. Ses cheveux noirs volaient dans la brise. Elle écarta une mèche d'une main. L'autre tenait une rose noire.

Elle resta immobile devant une tombe fraîche pendant quelques instants. Puis elle se pencha et déposa la rose noire sur la terre. La pierre tombale indiquait : « *Nick Dalton. 1985-2023.* »

Puis l'écran ne montra plus que le dos de la femme, son trench-coat flottant derrière elle tandis qu'elle s'éloignait.

* * *

**Stella LaRosa revient dans *Red Ink*, à paraître prochainement.
Précommandez dès maintenant :**

<https://amazon.com/dp/B0CY67YVZY>

Rejoignez la famille de lecteurs de LT Ryan et recevez gratuitement l'histoire de Rachel Hatch, *Fractured*. Cliquez sur le lien ci-dessous pour vous inscrire :

<https://ltryan.com/rachel-hatch-newsletter-signup-1>



Également par L.T. Ryan

Cliquez sur le nom d'une série ou un titre pour plus d'informations

[La série Jack Noble](#)

[The Recruit \(gratuit\)](#)

[The First Deception \(Préquelle 1\)](#)

[Noble Beginnings](#)

[A Deadly Distance](#)

[Ripple Effect \(Bear Logan\)](#)

[Thin Line](#)

[Noble Intentions](#)

[When Dead in Greece](#)

[Noble Retribution](#)

[Noble Betrayal](#)

[Never Go Home](#)

[Beyond Betrayal \(Clarissa Abbot\)](#)

[Noble Judgment](#)

[Never Cry Mercy](#)

[Deadline](#)

[End Game](#)

[Noble Ultimatum](#)

[Noble Legend](#)

[Noble Revenge](#)

[Never Look Back \(À venir\)](#)

[La série Bear Logan](#)

[Ripple Effect](#)

[Blowback](#)

[Take Down](#)

[Deep State](#)

[La série Bear & Mandy Logan](#)

[Close to Home](#)

[Under the Surface](#)
[The Last Stop](#)
[Over the Edge](#)
[Between the Lies](#)
[Caught in the Web \(À venir\)](#)

La série Rachel Hatch

[Drift](#)
[Downburst](#)
[Fever Burn](#)
[Smoke Signal](#)
[Firewalk](#)
[Whitewater](#)
[Aftershock](#)
[Whirlwind](#)
[Tsunami](#)
[Fastrope](#)
[Sidewinder \(À venir\)](#)

La série Mitch Tanner

[The Depth of Darkness](#)
[Into The Darkness](#)
[Deliver Us From Darkness](#)

La série Cassie Quinn

[Path of Bones](#)
[Whisper of Bones](#)
[Symphony of Bones](#)
[Etched in Shadow](#)
[Concealed in Shadow](#)
[Betrayed in Shadow](#)
[Born from Ashes](#)
[Return to Ashes \(À venir\)](#)

La série Blake Brier

[Unmasked](#)

[Unleashed](#)

[Uncharted](#)

[Drawpoint](#)

[Contrail](#)

[Detachment](#)

[Clear](#)

[Quarry \(À venir\)](#)

La série Dalton Savage

[Savage Grounds](#)

[Scorched Earth](#)

[Cold Sky](#)

[The Frost Killer](#)

[Crimson Moon \(À venir\)](#)

Série Maddie Castle

[The Handler](#)

[Tracking Justice](#)

[Hunting Grounds](#)

[Vanished Trails](#)

[Smoldering Lies \(À paraître\)](#)

Série Affliction Z

[Affliction Z : Patient Zero](#)

[Affliction Z : Abandoned Hope](#)

[Affliction Z : Descended in Blood](#)

[Affliction Z : Fractured Part 1](#)

[Affliction Z : Fractured Part 2 \(À paraître\)](#)

À propos de l'auteur

L.T. RYAN est un auteur de best-sellers classé au *Wall Street Journal*, *USA Today* et Amazon. Il écrit des romans policiers et des thrillers, notamment les séries *Jack Noble* et *Rachel Hatch*, également classées au *Wall Street Journal*. Avec plus de huit millions de livres vendus, lorsqu'il n'écrit pas sa prochaine aventure, L.T. aime voyager, faire de la randonnée, s'entraîner sur son Peloton et passer du temps avec sa femme, sa fille et ses quatre chiens dans leur maison du centre de la Virginie.

* Inscrivez-vous à sa newsletter pour suivre son actualité et recevoir du contenu gratuit →

<https://ltryan.com/jack-noble-newsletter-signup-1>

* Rejoignez le groupe privé de lecteurs de LT →

<https://www.facebook.com/groups/1727449564174357>

* Suivez-le sur Instagram → [@ltryanauthor](https://www.instagram.com/ltryanauthor)

* Visitez le site web → <https://ltryan.com>

* Envoyez un e-mail →

* Retrouvez-le sur Goodreads → [http://www.goodreads.com/author/show/6151659.L T Ryan](http://www.goodreads.com/author/show/6151659.L_T_Ryan)

Kristi Belcamino est une auteure classée au palmarès d'USA Today, finaliste des prix Agatha, Anthony, Barry et Macavity, et une mamma italienne qui prépare de délicieux biscotti.

Ses livres mettent en scène des femmes fortes, indépendantes et intrépides qui affrontent le mal absolu pour rendre justice à ceux qui ne peuvent le faire eux-mêmes.

Dans sa vie antérieure, en tant que journaliste judiciaire primée dans des journaux de Californie, elle a survolé Big Sur dans un jet FA-18 avec les Blue Angels, fait la course au volant d'une Dodge Viper à Laguna Seca, assisté à des barbecues à la morgue et conversé avec des tueurs en série.

Pendant les dix années où elle a couvert les affaires criminelles, Belcamino a traité de nombreux dossiers très médiatisés, notamment le meurtre de Laci Peterson et la disparition de Chandra Levy. Elle est apparue dans *Inside Edition* et dans des émissions de télévision locales. Elle se consacre désormais à l'écriture de fiction et travaille à temps partiel comme journaliste aux faits divers pour le *Pioneer Press* de St. Paul.

Ses articles ont paru dans des publications de premier plan telles que *Salon*, le *Miami Herald*, le *San Jose Mercury News* et le *Chicago Tribune*.